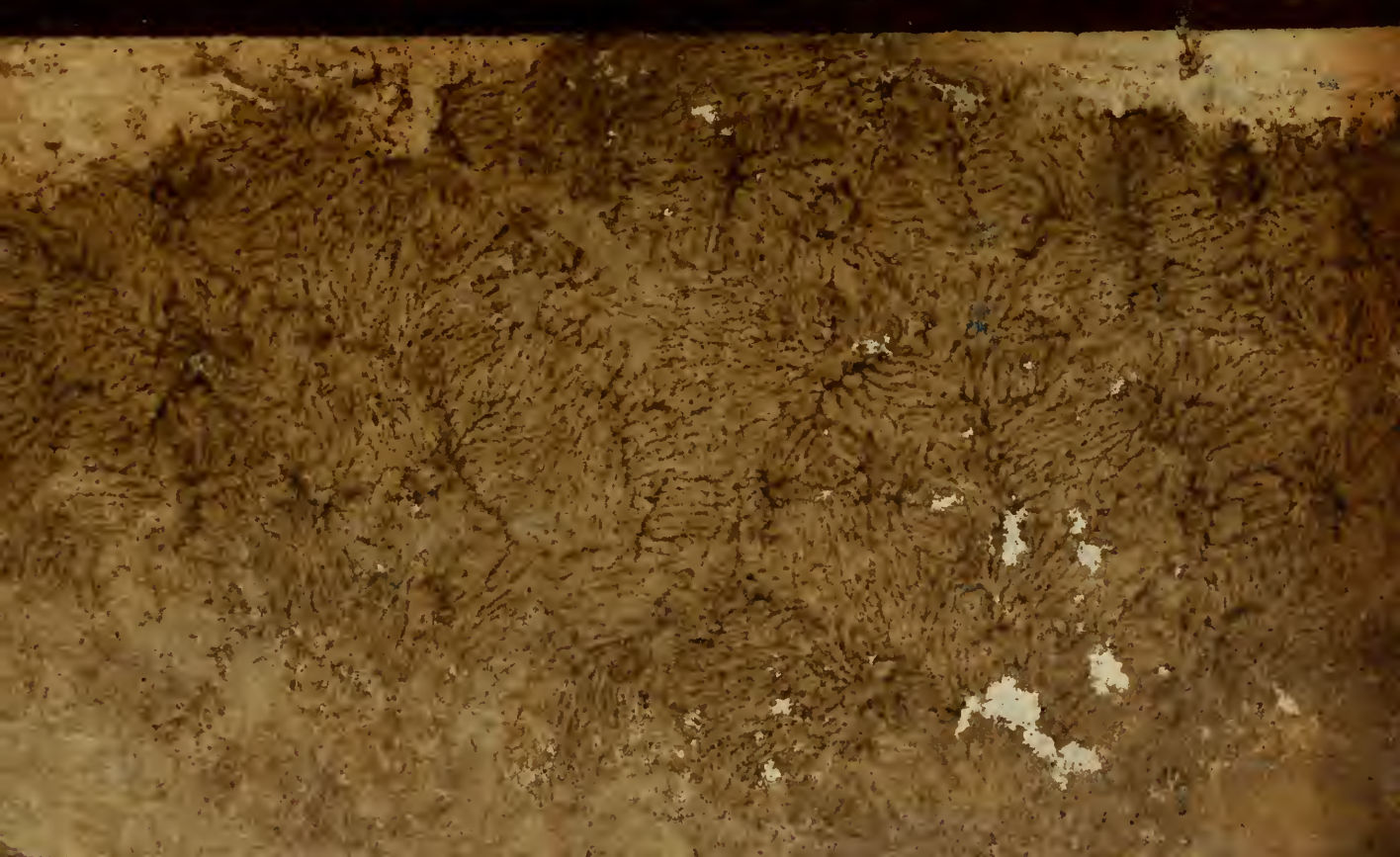

D
919
.L68
A6
1837
v.1

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/unsurlescheminsr01lott

UN AN

SUR

LES CHEMINS.

IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN,
16, RUE N.-D.-DES-VICTOIRES.

UN AN

SUR

LES CHEMINS

RÉCITS D'EXCURSIONS

Dans la Sicile, l'Italie, l'Autriche, l'Illyrie, la Grèce, Constantinople et l'Asie Mineure.

PAR LOTTIN DE LAVAL,

Auteur de *Marie de Médicis*, de *Robert le Magnifique*, etc.

CABINET DE LECTURE
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huguerie, 70 - BORDEAUX

PARIS
MASSON ET DUPREY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
14, RUE HAUTEFEUILLE.

1837

Se résigner sans se plaindre.

LE BUT DU VOYAGEUR.

Mer d'Afrique, juin 1836.

Depuis plusieurs années je m'occupais sérieusement de recherches relatives à l'histoire des ducs de Normandie, et plus j'avançais dans ce travail, plus j'apercevais une lacune effrayante à remplir si je persistais à vouloir écrire de mon cabinet ou à borner mes courses d'explorateur à travers la Normandie, l'Anjou et la Bretagne.

Un des plus grands épisodes de l'histoire normande, si chevaleresque et si glorieuse, avait eu lieu loin de la mère-patrie. Sous Robert-le-Ma-

gnifique, fils de Richard II, Drogues ou Drogon, homme noble et d'un haut courage, fut insulté, blessé jusqu'au dernier repli du cœur; la justice ducale aurait, selon lui, été trop lente, peut-être trop peu sévère pour l'insulte; il se vengea, tua son ennemi d'un coup d'épieu, et fut banni. Le catholicisme, alors dans sa toute puissance, influait sur les actions des hommes; Drogon gémit sur son meurtre, rassembla ses amis, ses proches, ses vassaux, et partit pour la Terre-Sainte afin de prier sur le tombeau du Christ.

Deux années passèrent; Robert-le-Magnifique, accusé à tort du trépas de son frère, se vengeait de cette atroce calomnie par des victoires; la Bretagne était vaincue, la Flandre humiliée et pacifiée; le jeune Henri, roi de France, implorait l'appui de son épée pour reconquérir son sceptre usurpé par sa mère Constance au profit de son frère Robert, et le duc de Normandie, comprenant le cri de détresse de l'opprimé, lui rendait le trône de ses pères et portait le nom normand au plus haut point dans l'Occident.

Vers l'Orient, c'étaient d'autres gloires. Après une navigation terrible à travers l'Archipel grec et le long des côtes de la Sicile, Drogon, suivi de cinquante chevaliers, vassaux ou écuyers, prenait terre au port de Salerne, alors sous la domination d'un certain duc Wailmach. Le lendemain, comme les aventuriers normands se promenaient par la ville, ils virent un mouvement extraordinaire; les femmes et les filles fuyaient dans la direction d'un château-fort, les enfans suivaient leurs mères ou leurs sœurs en poussant de grands cris, et les hommes enfouissaient ce qu'ils possédaient de plus précieux. Puis des officiers salernitains passèrent dans chaque rue en disant : Voici les Sarrasins, préparez le tribut.

Drogon se rendit au palais de Wailmach avec ses compagnons afin de savoir de quel malheur était menacée cette population qui les avait accueillis dans leur détresse avec une hospitalité si touchante. Le duc leur dit que, forcé de céder à de nombreuses invasions, il lui fallait payer annuellement un lourd tribut à ses voisins de

Tunis ou de Sicile, ou voir dévaster ses campagnes et emmener en esclavage cent filles choisies entre les plus belles.

A quelques milles en mer, on voyait une flotte nombreuse, toutes voiles déployées, cinglant rapidement vers le port. Le charmant golfe de Salerne en était couvert, et les frontons silencieux des temples de Pœstum n'avaient pas vu tant de navires ni entendu tant de cris depuis le passage des flottes romaines de Duillius et d'Octave César.

« Desja, dit le vieux curé de Menneval, les financiers du duc travailloient à cueillir le tribut par les maisons, et tous les payens sortis de leurs vaisseaux disnoient sur la belle herbe en une plaine qui séparoit la ville de la mer, quand Drogues et ses Normands, en désir de faire voir leur valeur et à jamais obliger ce prince et ses pauvres subjets, se ruent sur ces troupes sarrasines et les taillent en pièces, exceptées quelques-unes qui se retirèrent en leurs navires, et firent voile sans intention de retour. »

Ce service signalé engagea le duc de Salerne à faire de hautes propositions aux chevaliers normands afin de les retenir à sa cour; mais l'amour de la patrie parlait fort dans le cœur de ces hommes, et tous revinrent en Normandie. Le récit de leurs aventures glorieuses enflamma l'enthousiasme d'un grand nombre de jeunes barons; ils voulaient aller combattre les Sarrasins et acquérir de la gloire. Sur ces entrefaites, Wailmach dépêche un ambassadeur à Robert-le-Magnifique *chargé de chappes royalles récamées d'or et parsemées de pierreries, et des brides d'or et d'argent,* le conjurant de lui envoyer quelque jeunesse normande, qu'il comblerait de biens et d'honneurs. Osmond Drengot venait de tuer Guillaume Repostel, un des courtisans du duc, qui s'était vanté d'avoir déshonoré sa fille; la vie de ce malheureux père étant menacée, ce fut le premier qui se décida à rejoindre l'ambassadeur du prince de Salerne. Puis, voyant la bonne volonté de Robert à satisfaire le suzerain lombard, un vieux gentilhomme de notre évêché de

Coutances, nommé Tancrède de Hauteville, père de douze fils et pauvre comme un vilain, voulut que ses six aînés *fussent de la partie*. C'était leur montrer le chemin de la fortune. Onfray, Drogues, Guillaume, Herman, Roger et Robert reçurent la bénédiction de leur vieux père et partirent. Le dernier de ces chevaliers devint bientôt célèbre, et, à cause de sa finesse toute normande, il fut surnommé Guiscard ou *le rusé*.

Une foule de pélerins batailleurs les suivirent, et, parmi les plus remarquables, l'histoire cite les noms de Turstin Citel, Ragnulfe et Richard, fils d'Anquetil de Quarrel, Ernaud de Grantemesnil et Guillaume de Montereul-l'Argilé.

Une guerre terrible eut lieu alors entre quelques petits princes de la Pouille et les armées des Grecs du Bas-Empire maîtres de la Calabre. Les Lombards, assistés des aventuriers normands, finirent, après cent combats meurtriers, par refouler les Grecs jusque vers la Romanie, et les Normands, devenus princes possesseurs,

firent la guerre au pape Léon, qui, vaincu par eux, reconnut enfin leur souveraineté, en faisant toutefois relever leurs fiefs de sa chaire apostolique.

A cette époque, des dissensions civiles agitaient la Sicile, province sarrasine. Bettumen ou le bey Tumen, seigneur de Catane et amiral de l'île pour le soudan des Maures d'Afrique, se prit de querelle avec un homme d'une haute autorité sur l'esprit des Sarrasins, nommé Ben-Meler. L'animosité fut si grande des deux parts, que Bettumen y mit fin en poignardant Ben-Meler. Le beau-frère de celui-ci, Bechavet, grand justicier de Sicile, souleva le peuple, soudoya des gens armés et força Bettumen à se réfugier en Calabre.

L'amiral proscrit se rendit au camp de Robert Guiscard et de Roger, leur vanta les beautés et la fertilité de la Sicile et les engagea d'en faire la conquête; les deux princes normands écoutaient à demi ses insinuations agréables, car ils redou-

taient quelque embûche de la part des Maures ; mais les corsaires ravageant sans cesse les côtes et les mers de leurs provinces, ils passèrent en Sicile, chassèrent les Sarrasins, et Roger y affermit sa puissance, en même temps que Robert Guiscard allait vaincre les armées impériales dans les champs de la Macédoine jusqu'aux portes de Constantinople.

Tel est le grand épisode de l'histoire des Normands qui se rattache à l'histoire générale de ce duché célèbre. Avant de publier ce difficile et long travail, j'ai voulu voir ces nations lointaines, j'ai voulu étudier ces peuples, dont les veines recèlent encore du sang normand. Et comme aujourd'hui l'histoire ne peut plus être un squelette sec, n'ayant d'autre mérite que celui de réunir solidement chaque parcelle qui compose une masse complète, j'ai voulu voir les grands horizons de ces contrées orientales, parcourir les champs de bataille où nos aïeux se signalèrent, étudier l'art dans leurs monumens, respirer sous leur ciel, naviguer sur leurs mers,

afin de mêler à mes récits l'art et la poésie, qui sont l'ame de toutes choses.

Rien ne m'a coûté pour remplir cette tâche que je me suis imposée. Le voyageur et l'historien ne doivent pas compter leurs fatigues; mais elles n'en sont pas moins fort pénibles. Il m'a souvent fallu voyager à pied ou sur une méchante mule, sous un soleil ardent, au milieu des montagnes, à travers des populations barbares, et continuellement seul. Assurément ce n'était pas une existence toute de joie.

Quelquefois je me suis trouvé dans des positions difficiles; et, parvenu sur les lieux que j'avais tant désirés, où je pouvais trouver des choses utiles, il m'a été impossible d'en retirer tous les fruits que je me promettais. — Mais j'y suppléerai d'ailleurs. — Les longs travaux historiques exigent de la sollicitude des gouvernemens; ils veulent que leurs auteurs soient efficacement protégés, qu'on aplanisse une partie des difficultés sans nombre qui ne manquent pas de s'élever sur leur route. — Moi, j'ai marché seul,

sans aide, sans protection aucune du gouvernement, ainsi que l'ont cru beaucoup de personnes et imprimé plusieurs journaux; j'ai engagé mon avenir pour écrire *l'Histoire des ducs de Normandie*, au rebours de tant d'autres; et ce que m'a valu notre gouvernement, *sa protection forte et tant vantée*, c'est d'avoir subi partout des vexations, et, en dernier lieu, quand je touchais au terme de mon voyage, de n'avoir pu pénétrer en Macédoine par les bouches de Cattaro, parce que *j'étais Français*. J'espère, après cela, qu'on ne peut guère me placer dans la haute catégorie des protégés, bien qu'on l'ait positivement affirmé; ce qui me force à le démentir aujourd'hui. Mais qui sait si l'on ne me garde pas ces faveurs pour plus tard? On me les a tant promises! — Il est vrai que le *prometteur* sait que je suis menacé de devenir aveugle comme Augustin Thierry, et qu'il me répugnera toujours d'écrire des infamies comme *certains*, afin qu'on mette de l'or plein mes poches. Donc, je ne suis pas si redoutable que *ceux-là* que je ne nomme

pas, à cause de la médisance dont j'ai peur et de la charité chrétienne qui le défend.

J'écrirai donc la tête haute, sans crainte, mais sans nulle injustice amère ; bien et mal, vertus et hontes, crimes et magnanimités, je dirai tout. Et si le malheur s'attache assez à mes pas pour que je sois un jour privé de la lumière, eh bien ! je me recommanderai à la Providence, et d'autres, plus heureux que moi, achèveront l'œuvre que j'ai commencée. Hélas ! c'est une triste pensée que celle-là, et pourtant plus j'avance dans la vie, et plus je m'aperçois que l'espérance s'éloigne !...

Les deux volumes que je publie aujourd'hui sont destinés à reproduire les scènes variées que j'ai observées durant mes longues courses : j'ai quelquefois mis en parallèle les mœurs des anciens avec les mœurs des modernes ; j'ai décrit des pays peu connus, des coutumes qui sembleront étranges. — C'est un acheminement vers une œuvre plus grande.

Aucun sentiment de haine n'a guidé ma plume ;

j'ai toujours écrit la vérité. Aussi ai-je donné des éloges aux Piémontais, aux Florentins et aux Vénitiens, la fleur des peuples de l'Italie moderne; mais, en revanche, j'ai dépouillé Naples et les Napolitains de leur fard, et j'ai mis à nu leurs turpitudes infames et leurs honteuses nudités. (Cela soulèvera de violentes clameurs, mais j'ai placé le remède à côté du mal.) On ne trouvera pas d'hymnes sur la grandeur et la moralité des Italiens qui habitent Rome et les états pontificaux, bien que David en ait écrit un sublime sur le feu qui le rongeait. Mais c'est au-dessus de ma nature de suivre le fameux précepte de l'Evangile qui dit : *Faites le bien pour le mal.* La Sicile a eu toutes mes sympathies, parce que là il y a du courage, et que ce courage est courbé sous la tyrannie napolitaine qui s'en est toujours montrée si avare. Et, bien que deux mille ans se soient écoulés depuis la questure de Cicéron, on peut encore appliquer aux Siciliens les paroles de ce grand homme : *Sunt omnes Siculi non contemnendi, si per nostros magistratus liceat; sed*

homines et satis fortes, et satis plane frugi ac sobrii. — Les Siciliens ne sont point des hommes qui se laissent traiter avec mépris, quand nos magistrats ne cherchent pas à les avilir. Ce sont des gens qui n'ont pas moins de courage que d'économie et de tempérance [1]....

L'Autriche et ses provinces lombardes et illyriennes, au milieu desquelles pullulent un horrible et dégoûtant espionnage, un machiavélisme grossier et ignoble, une *finesse tudesque* ; — je dis là un contre-sens, — l'Autriche, avec sa civilisation Pompadour, n'aura pas de chants élogieux. On se trouve réduit à préférer à tous ces états l'Egypte et la Turquie.

Aussi ne soyez pas étonné, cher public, de trouver à côté de la description d'un pays poétique une satire violente sur l'incurie et la barbarie de ceux qui le gouvernent ; de voir, en regard des mœurs austères de notre clergé de France, les débordemens du clergé d'Italie ; de trouver l'histoire

[1] Cicer. in Verrem, liber tertius, orat. octava.

antique à la suite d'une anecdote où j'aurai figuré comme acteur. — La variété infinie est l'histoire de la vie d'un voyageur, et ce n'est pas ce qui déplaît dans ces sortes de livres dont la poétique des anciens a dédaigné de tracer les règles. Je finirai à la manière des vieux écrivains de la pléiade de Charles IX, ou comme les vaudevillistes du jour, en vous priant, cher public, de vouloir bien me suivre jusqu'au bout de mes excursions lointaines; vous ne serez ni volé, ni vexé, ni assassiné, ni renvoyé du bout de l'Europe, — parce que, selon le mot charmant d'un délicieux roman de Mortonval : *Ces choses-là n'arrivent qu'à moi !*

L. DE L.

Paris, janvier 1837.

La rivière de Gênes.

—

Après une exploration poétique dans le midi de la France, je revis Marseille pour la seconde fois, et dans les premiers jours d'avril je m'embarquai sur le *Léopoldo II,* le plus splendide des paquebots à vapeur toscans. C'était par un temps triste, glacial et chargé de pluie; le vent s'engouffrait dans le port cintré de la cité opulente, les innombrables navires pavoisés de ban-

derolles éclatantes criaient sur leurs lourdes ancres, et les vagues accouraient, grises comme le ciel, se briser en nuages d'écume aux parois du château du roi René.

Nous partîmes. — J'avais l'ame pleine de pressentimens de malheur, j'étais mourant. Une fièvre affreuse me dévorait, et mon esprit n'était guère moins brisé que mon corps. Long-temps je demeurai immobile à côté du pilote qui manœuvrait son pesant navire avec la même facilité qu'un jeune enfant guide sa nacelle de carte; mes yeux, malgré moi, roulaient de grosses larmes, et je laissais flotter au vent mon mouchoir en signe d'adieu à un noble Marseillais, un ami de la veille, mais un ami! — mort depuis d'une cruelle mort!

Je partais découragé. De grandes douleurs avaient tué mon enthousiasme, et nulle joie ne présidait à ce départ si envié, à ce voyage dans lequel je devais retrouver la vie et des moissons de belles fleurs. Non, j'avais l'ame désolée : il me semblait ouïr encore les paroles pleines de

tristesse de mon vieux père; je me reprochais cet abandon, quoiqu'il fût bien involontaire, et je n'osais m'arrêter à aucune pensée pour l'avenir. — L'espérance était si loin!...

Le navire glissait comme une feuille emportée par la tempête; ses larges flancs gémissaient sourdement en creusant l'abîme sombre qui s'écartait en gerbes d'écume éblouissante, et gardait long-temps encore un sillon profond comme s'il eût regretté la proie qui lui échappait. — De fortes bouffées de vent chargées de neige fine et pénétrante rendaient le séjour du pont insupportable; aussi fut-il bientôt déserté par les voyageurs.

La première nuit que nous passâmes fut horrible.

Quand l'homme se sent mourir, lentement déchiré par des tortures physiques et morales, s'il peut réveiller dans son ame abreuvée de dégoût et d'insouciance une parcelle ardente de curiosité, un désir infini de science ou de sublime poésie, la nature aussitôt reprend sa force, et la

vie redevient brillante et toute semée de fleurs. — Peut-être dois-je mon salut à ma curiosité excessive.

Lorsque j'étais tout jeune enfant, bien que ma famille me destinât à l'état ecclésiastique, que ce fût la pensée de gloire de ma mère, son rêve de bonheur, qu'elle l'eût, m'a-t-on dit depuis, demandé à son lit de mort comme une grace, mon père, tout en respectant cette volonté chérie, ne perdait rien de son caractère inflexible de militaire; et quoiqu'il crût bien au fond de son cœur qu'à vingt-deux ans je serais membre du sacré ministère, que je serais tonsuré, ensoutanillé et plus tard peut-être mîtré, il ne m'en faisait pas moins chaque jour, aux heures de ses loisirs, une exhortation toute césarienne. — J'appris vraiment (qu'on me permette de m'exprimer ainsi) à lire avec la pointe d'une épée. Ce n'était que combats, que batailles, siéges et prises de villes; la sanglante et mémorable lutte des soldats républicains dénués de tout, repoussant l'Europe coalisée et lui arrachant des cris d'ad-

miration dans toutes ses capitales, tel était le grand poème que me racontait un des héros, et qui excitait au plus haut point mon jeune et fougueux enthousiasme : j'interrompais cent fois mon père par des cris, par des trépignemens et des joies pleines d'extase; ou bien, quand il s'agissait de choses extraordinaires ou de batailles meurtrières, j'allais cacher ma tête pâle sur sa poitrine, le cœur gonflé, respirant à peine, et je fixais sur ses grands yeux bleux mes yeux effrayés et pleins de larmes.

Les deux premiers livres que j'ai souvenance d'avoir lus furent une traduction d'Homère et l'histoire d'Alexandre.

Mon éducation était fort peu ascétique, et dans toute cette vie de mon jeune âge perçait la religion de l'épée; singuliers préludes d'un homme destiné au sacerdoce. Le goût des voyages n'était pas moins invétéré en moi, et parmi tant de cités superbes dont l'Europe est justement fière et enorgueillie, Gênes, Rome, Venise, Pa-

lerme et Constantinople se partagaient également mes désirs.

Quinze années avaient passé : je n'étais ni homme d'épée, ni prêtre; j'avais une destinée plus indépendante mais plus incertaine. J'approchais de Gênes, et j'allais en humble pélerin visiter toutes ces villes célèbres tant de fois ardemment désirées. — Je jetai un regard plein de foi jusqu'au fond de mon ame, et je priai Dieu qu'il me guidât dans la route semée d'écueils sur laquelle je m'étais élancé si aventureusement.

La curiosité me conduisit sur le pont dès les premières lueurs du crépuscule. La mer s'agitait mollement, et ses vagues, plus bleues que la veille, frappaient l'oreille de doux murmures au lieu de sourds mugissemens. J'aperçus bien loin de moi à l'arrière du *Léopoldo* les îles d'Hyères qui ne semblaient plus qu'un point noir perdu sous les flots; la côte de France s'évanouissait, nous entrions dans la mer de Ligurie, et je ne pus réprimer un soupir et une plainte amère en disant un adieu si rapide.

Nice la poétique, la ville embaumée de parfums, dormait tranquille au fond de son petit hâvre ; nous courions comme des météores, et bientôt un soleil chaud, régénérateur, un soleil étincelant de lumière vint m'apporter de la joie et dorer de ses rayons les flancs des montagnes liguriennes.

Jamais jusqu'à cette heure je n'avais joui d'un spectacle si imposant. Ces plages, peuplées de villes aux origines fabuleuses, sont belles comme les côtes de la Sicile orientale, ou de cette Grèce antique qui avait envoyé ses fils porter l'amour des arts jusque vers l'Occident. Tout est merveilleux jusqu'au nom générique dont elles sont dotées. Si nous devons croire Caton, Annius de Viterbe et Sempronius, il lui vient de Ligur, fils de l'Egyptien Phaëton [1].

[1] Aulcuns font venir son nom de Ligon, l'un des supposez capitaines de Japet.

Vid. Gerardi Mercatoris. Atlas du monde.

Japet, fils du ciel et de la terre, père de Prométhée, d'Hespérus, d'Epyméthée et d'Atlas, selon la fable, les ancêtres du genre humain.

Paul Diacre penche pour une étymologie beaucoup trop vulgaire et qui rabaisse la poésie sans être plus convaincante; je ne la citerai pas. Je préfère celle de Procope qui, à propos de Gênes et de son territoire, parle de Janus, fils d'Apollon et de la nymphe Créuse. Ce prince, le Paul Louis des races souveraines, accueillit le vieux Saturne fuyant devant Jupiter, et pour lui témoigner sa reconnaissance, gratifia ses états du nom de Latium [1].

Mais passons. Les peuples de ces plages fabuleuses ont oublié leur origine; ils ne sont plus ni guerriers, ni bons, ni héroïques, et, les successeurs de Janus, de ce prince modèle, dont le moule est brisé, sont des coquins atroces, des principicules qui tranchent du baron féodal, à la tête desquels se distinguent singulièrement Charles-Albert *le bon*, roi de Piémont, un ex-conspirateur qui a fait pendre ses amis, banni ses conseillers, et qui se console de leur perte en

[1] Voyez une curieuse description des villes d'Italie, par Judoco Hondio, imprimée en latin, par Bonaventure Elzevir.

humiliant les Français; François, duc de Modène, le dernier et indigne rejeton de l'illustre maison d'Est, l'assassin de Menotti son sauveur, qui ne rêve que crimes, que proscriptions; dont l'imagination se complaît au milieu de scènes désolées, un monstre dont le système gouvernemental fait horreur même à l'empereur d'Autriche, et qui applique avec la plus grande joie cet affreux système despotique à tout ce qui porte le nom de Français.

Il est vrai que notre belle France, semée de villes si opulentes, de châteaux et de parcs si somptueux, qui atteint à une population de quarante millions d'habitans, qui a des armées de terre et de mer, ne paie que *treizecents millions* d'impôt, et cela ne permet pas, sans doute, d'envoyer à Massa un *vaisseau à trois* ponts avec deux régimens, par une belle nuit d'été bien éclairée, prendre François de Modène, la honte des princes du XIX^e^ siècle, la honte de l'Europe civilisée, afin d'en débarrasser les Modénais infortunés, dont les poitrines sont gonflées, dont

les cœurs ne battent plus, qui sentent mourir leur ame. N'y a-t-il donc pas de compagnies de discipline dans l'Algérie ? Attachez-le à cette glèbe infame; l'empereur d'Autriche, malgré sa parenté, applaudira dans son for intérieur, et Nicolas est trop loin pour *exiger* de vous de sévères représailles....

Quelqu'un de mes amis, un Allemand, homme fort politique et très-spirituel, m'a assuré que cette idée était neuve, charmante, pleine de chances de succès, et que le gouvernement pourrait bien un beau jour la prendre en considération. Moi je connais notre gouvernement, et je n'en crois rien.

Le beau *Léopoldo* courait toujours sur la mer fabuleuse, ayant toutes ses voiles au vent, dévorant l'espace, glissant comme l'éclair, et par cette réunion d'avantages faisant la joie de son brave capitaine anglais. Le ciel était devenu superbe, éblouissant; les matelots, tristes la veille, chantaient leurs chansons florentines, criaient et s'appelaient en riant du haut des mâts; d'au-

tres fumaient leurs pipes à tiges de roseaux, et les passagers, éveillés ou attirés par ces cris de bonheur, accoururent tous sur le pont.

La réunion, cette première matinée, avait une singulière physionomie. Sur chaque visage étaient encore empreintes les souffrances de l'horrible nuit ; les figures les plus rosées la veille étaient hâves, verdâtres, allongées ; on n'entendait que plaintes, que douleurs ; on enviait la force et la poitrine de ces durs mariniers que le tangage ne faisait pas sourciller ; on maudissait la dure nécessité de la mer, et chacun s'allongeait au soleil, humant la brise fraîche et parfumée qui venait de l'Apennin.

Entr'autres passagers remarquables se trouvait une riche famille syrienne de Bayrut, qui de Marseille retournait au pays de ses pères. La mère et le chef de la famille, tous deux fort âgés, se tenaient constamment accroupis à l'orientale, souriant avec bonté à leurs fils et à leur fille qui venaient d'achever une excellente éducation en France. La vieillesse et la qualité d'é-

trangers de ces deux personnages sont pour moi choses sacrées; mais je n'ai jamais rencontré en nul pays de l'Europe des visages qui prêtassent tant à la caricature, au gros rire et au ridicule.

Quant au reste de mes compagnons, c'étaient des princes et princesses russes et autrichiens, parlant remarquablement bien notre langue, et fort haut, pour vanter leur aristocratie d'hier; — c'étaient quelques Napolitains et de bons jeunes gens de famille de France, bien simples, bien artistes, auxquels leurs parens payaient cet indispensable et beau voyage d'Italie, l'avant-coureur de leur dot.

Nous étions à la hauteur d'une petite île surmontée d'une vieille tour qu'on nomme la Galinare, et vers la droite, au pied d'une gorge de montagnes admirables, apparaissait, avec ses hautes tours rouges, la vieille et sale ville d'Albenga, jouissant déjà de cette renommée sous Strabon, et pour laquelle l'Italie du moyen-âge écrivit ce proverbe :

Albenga piana se fosse sana,
Si dimanda rebbe Diana.

Alors nous dépassâmes le charmant brick de guerre français *le Volage*, courant aussi sous toutes ses voiles, et sur lequel j'avais un ami, M. de Clérembault, jeune officier du plus grand mérite; nous échangeâmes de loin un nouvel adieu, et lui se dirigea vers Tunis, moi continuant ma route pour la Sicile, la Grèce et Constantinople.

Le pont devenait de plus en plus joyeux et bruyant. Semblables à des fleurs long-temps privées de pluie, et qui relèvent leur tige et rouvrent leur calice éclatant sous une abondante rosée, tels les voyageurs s'épanouissaient au soleil d'Italie! Je me sentais revivre; mon crachement de sang s'était arrêté; mes yeux, presque privés de lumière depuis tant de mois, me permettaient de voir. — Ah! je retrouvai une parcelle de bonheur. Dieu avait exaucé mes prières au plus fort de mon affliction!

Tout était nouveau pour moi; j'admirais ces crêtes des hautes montagnes éblouissantes de blancheur, sur lesquelles tranchaient, avec une

brusquerie si merveilleuse, d'autres montagnes moins élevées, chargées d'une végétation splendide. Partout et toujours l'oranger et le citronnier présentaient leurs masses de verdure semées de tons d'or ; les cédrats fournissaient leurs parfums, et les pins parasols leurs hautes couronnes d'ombres impénétrables. Puis les villes, les églises, les châteaux, avaient une physionomie à moi inconnue, une autre forme architecturale ; le toit anguleux était remplacé par la terrasse élégante, créée pour savourer la volupté des nuits et de l'amour !... L'aiguille de nos clochers normands s'oubliait devant une légère campanille carrée ou une coupole bramantesque : on devinait, de ce navire, d'autres peuples, d'autres mœurs, d'autres coutumes ; le ciel était plus haut, l'air plus pur, la mer plus bleue et plus transparente ; je sentais mon ame se dilater dans une ivresse immense. — C'était l'Italie, la vieille et superbe Italie qui me conduirait par ses chemins ou ses mers jusqu'aux portes du biblique et poétique Orient !

Cette délicieuse nature remuait tous les cœurs ; tous débordaient d'enthousiasme. Car la nature est comme ces grandes pages d'Homère devant lesquelles on crie toujours au sublime : les plus intelligens, penchés sur des cartes, répétaient ensemble : Noli, Vado, patrie de Pertinax ; Finale, mère d'un grand tribun des temps modernes ; Leggine où Chiavara chanta ses belles odes ! — Un vieux soldat me fit remarquer les hauteurs de Montenotte d'où l'aigle impériale prit un si miraculeux essor, et bientôt je distinguai Cogoletto, la patrie de Colomb. — D'autres passagers racontaient de petites histoires locales, ou, avec le secours de M. Valery, faisaient de la science facile, complètement nulle en face de ce spectacle enchanteur.

Le faubourg de Saint-Pierre d'Aréna vint déployer toute sa magnificence, et nous jetâmes l'ancre dans le port de Gênes.

—

Gênes.

—

Avec quelle joie je m'élançai dans la barque qui devait me conduire à terre; comme je parcourus rapidement les rues étroites qui aboutissent aux *Strada nuova* et *Balbi !* Enfin, enfin, je vis des rues bordées de palais ; et quels palais ! du marbre, partout du marbre; les entrailles de Carrare édifiées là, au grand jour, par Bramante,

Michel-Ange et Fontana. Que de génie et d'or dépensés sur cette voie !

La décoration intérieure de ces palais superbes est quelquefois d'un goût barbare, mais toujours prodigieusement luxueuse. La parcimonie est inconnue aux Génois. Tous sont marchands, mais il semble aussi que tous aient hérité des goûts somptueux de la maison Doria.

LA DAME AUX SOURCILS DE VELOURS.

I.

Un jour que je voyageais dans le midi de la France, je rencontrai sur le bateau à vapeur qui fait le trajet de Lyon à Arles une jeune dame d'une grande beauté; sa physionomie méridionale, ses longs yeux noirs, ses gestes expressifs et son accent traînard me firent soupçonner qu'elle était étrangère. Au reste, il paraissait impossible de s'en assurer en essayant d'engager une conversation avec elle, car une société nombreuse de jeunes touristes l'avait circonscrite;

tous faisaient cercle et l'obsédaient d'adorations, tant elle était belle ! — Jamais cheveux plus noirs n'avaient orné un front si blanc et si pur ! Mais ce que son visage offrait de plus admirable, de plus enchanteur, c'étaient ses sourcils veloutés et chatoyans, légèrement arqués, annonçant une ame ardente et passionnée : ce sont les plus beaux que j'aie vus. Aussi, ne sachant ni son nom ni sa patrie, je ne la désignai plus que par ce surnom étrange : *la dame aux sourcils de velours.*

Elle était si adorable, et son regard semblait si pétillant d'esprit, que je mis tout en œuvre pour arriver jusqu'à elle. Ce fut vraiment une scène de comédie. La réception qu'elle fit d'abord à mon empressement fut froide, polie, mais hautaine ; ses longs yeux noirs descendaient jusqu'au fond de mon ame comme pour en mettre à nu toutes les pensées et me faire perdre contenance.

Je lui en fis l'observation avec une grande simplicité.

— J'ai peur, me dit-elle en souriant, que

vous ne soyez aussi un amoureux comme cette multitude d'étrangers qui, depuis ce matin, me privent de toute ma liberté. Je suis mortellement fatiguée.

— Vous devez être habituée, madame, à des adulations de chaque jour, de toutes les heures; et s'il est vrai, comme l'affirme une ame divine de poète, qu'une femme qui réunit la plus haute intelligence à la grace la plus exquise inspire de l'amour aux plus nobles cœurs, vous devez être adorée entre toutes les femmes.

— Je suis bien malheureuse !... s'écria-t-elle brusquement en m'interrompant.

Puis, ayant déjà des repentirs peut-être d'avoir fait une pareille confidence à un inconnu, elle releva fièrement la tête; mais trouvant un regard triste, elle perdit aussitôt sa fierté passagère, et sans doute craignant de ma part quelques questions embarrassantes, elle me pria de l'accompagner au salon, car un vent glacial soufflait des montagnes violettes du Dauphiné.

Remarquant qu'elle s'était subitement attris-

tée, et profondément, je ne voulus pas réveiller en elle d'autres souvenirs, ni montrer de la gaîté; je lui parlai de la politique de la France.

Comme le grand nombre, elle ne comprit pas cette mystérieuse et triste politique, mais elle devina ma pensée et m'en témoigna sa gratitude avec un accent vibrant qui me fit mal. Sa politique à elle, c'étaient les passions.

Puis elle ajouta en souriant malignement, et avec cette liberté semi-républicaine qu'on ne trouve qu'en Italie chez les femmes des hautes classes :

— Je vous aime déjà, monsieur; vous êtes Français, il y a deux heures que nous causons, et vous ne m'avez pas encore parlé d'amour.

— C'est que je me défie de mon cœur, madame, répartis-je; où me conduirait un sentiment pour vous? Demain sera le jour de notre séparation, et qui sait si jamais j'aurai le bonheur de vous revoir ?

— Qui le sait, fit-elle ?... Mais vous me retrouverez à Gênes, puisque vous y allez.

Toute la journée nous causâmes; et, dans la matinée du second jour, nous fîmes une longue promenade sous les beaux remparts d'Avignon, et une sorte de familiarité régnait dans la conversation. Bientôt il me fut possible de pénétrer profondément dans son ame, de deviner de secrètes pensées, d'en voir les nuances délicates se refléter mystérieusement sur son visage d'ange; je scrutais presque indiscrètement en elle la conduite étrange qu'elle menait, souvent je hasardais une demande curieuse, m'appuyant, et cela avec une sincérité grande, sur cette parole amère et douloureuse qu'elle avait prononcée la veille.

— Vous êtes curieux, me dit-elle, vous ressemblez à tous les poètes; ils veulent être le miroir qui reproduit les joies et les tristesses de l'ame. Chaque nature leur fournit un reflet, un anneau de la grande chaîne qui les fait marcher au front de l'humanité. Que sais-je? — Ah si je vous connaissais bien!

— Ne croyez pas, ajouta-t-elle après un in-

stant de silence, que l'expression spontanée de ce désir soit pour verser dans votre cœur les confidences du mien ; non, les ames véritablement nobles, quand il s'agit d'amour, l'enserrent, le voilent mystérieusement, inventent mille stratagêmes ingénieux pour le dérober à tous les regards ; et, si elles ont recours à un confident, ce n'est pas pour le plaisir d'initier une autre ame à leurs tristesses ou à leurs délires, non, monsieur, croyez-le, c'est qu'un confident doit leur être indispensable.

J'admirai la sagacité profonde de cette jeune femme, la justesse de ses observations morales, et je répartis un peu piqué :

— Vous voulez dire, madame, que je serais votre confident si vous me connaissiez bien.

— Oui ; mais cela est impossible. Dans une heure je vous quitterai. Écoutez-moi. Je ne suis pas Italienne ainsi que vous le croyez ; mais j'habite le duché de Gênes depuis l'âge de neuf ans, et avec le temps j'ai pris les mœurs de ce pays. Je suis née à Setubal, dans l'Estramadure portu-

gaise, et, dans ma patrie comme en Espagne, bien que nous ayons le cœur aussi plein de passions que les femmes de l'Italie, le prestige aristocratique, poussé dans les deux royaumes au plus haut point depuis six siècles, imprime à notre caractère une sorte de réserve que ne connaissent pas les Italiennes, chez qui se perpétue, malgré leur esclavage présent, le souvenir des républiques du moyen-âge. J'ai une sœur, mariée à Setubal, qui n'aurait jamais osé vous dire hier comme moi *qu'elle vous aimait déjà parce que vous ne lui parliez pas d'amour.* Elle serait demeurée fière et eût désiré le contraire. A la mort de ma mère, nous vînmes nous fixer à Gênes, et quand j'eus seize ans, mon père, amoureux des vieux titres, disposa de ma main, sans me consulter, en faveur du marquis de S. Le marquis était jeune, possesseur d'une grande fortune ; mais.... je fus sacrifiée, mariée malgré moi, et je suis très-malheureuse ! Ne me demandez plus rien. Voilà mon histoire.

Une heure après, elle monta dans sa chaise

de poste, me serra la main affectueusement et partit pour l'Italie.

Quelques semaines s'écoulèrent, et j'arrivai à Gênes. Je marchais rapidement par la Strada Balbi, un soir au coucher du soleil, la tête exaltée encore du souvenir de la célèbre église de San-Lorenzo tout historiée de marbre blanc et noir ; de la nef de l'Annunciata, qui peut rivaliser d'élégance et de pureté avec les colonnades des temples antiques : j'enviais, dans mon enthousiasme, les richesses du palais Brignole, où Vandick, Corrège et le Cappucino se disputent à qui arrivera le plus haut à force de génie. Tout-à-coup, comme j'étais arrêté en face d'un de ces portiques de marbre, sur les montans desquels s'enroulent si capricieusement d'admirables arabesques, chefs-d'œuvre ignorés comme le nom de l'artiste qui les exécuta, j'entendis une voix gracieuse qui me fit tressaillir ; je relevai la tête et je vis une dame marchant précipitamment à côté d'un homme. Je pris une ruelle détournée, et quand j'arrivai devant le palais Serra, le palais au salon d'or,

mes deux personnages montaient dans une calèche élégante, et je reconnus la marquise de S. J'avançai pour lui offrir mes hommages ; mais la voiture, sur l'ordre du marquis, partit comme un trait, et je ne pus, à mon grand déplaisir, recevoir qu'un salut de la main de ma dame aux sourcils de velours.

Le soir, j'allai au théâtre de Carlo-Felice, bâtiment de mauvais goût, surchargé de marbre blanc. Le pauvre Bellini faisait les honneurs de la soirée. On jouait la *Norma*. J'avais un vague pressentiment que j'y verrais la marquise, je ne fus point trompé dans mes prévisions ; elle arriva pour le ballet.

L'époux n'avait jamais ouï parler de moi, et ce qu'il y avait de pis, sa femme lui avait laissé ignorer son voyage en France, et lorsqu'elle me quitta elle avait négligé de me dire que c'était un secret qui pouvait avoir des suites fatales, si jamais je le révélais quand je la reverrais à Gênes en présence de son mari.

Je me fis ouvrir la porte de sa loge, et je la

vis devenir pâle et consternée. Le marquis me regarda de travers.

— Ah ! monsieur, me dit-elle après une courte hésitation et redevenant maîtresse de son trouble, que je suis enchantée de vous revoir ! Trouvez-vous le séjour de Gênes aussi délicieux *que celui de Nice?* Y a-t-il beaucoup de monde encore ? La joie y règne-t-elle toujours ? Joue-t-on gros jeu ? Cette belle anglaise, miss Hort, traîne-t-elle encore à son char ce monde de jeunes Français vos compatriotes ?

— Mais, répondis-je, embarrassé de toutes ces questions, madame....

Ses sourcils se contractèrent, et toute sa belle physionomie prit l'empreinte d'une terreur pleine d'angoisses.

Le hasard voulut que le marquis lorgnât alors la Delciccio, danseuse célèbre; mais ce fut un coup de binocle, un clin d'œil : il se mit aussitôt en tiers dans la conversation.

— Comment trouvez-vous miss Hort, reprit

la marquise en cachant ses frayeurs mortelles sous une apparence de dédain.

— Mais, madame, je la trouve enchanteresse, dis-je à tout hasard, quoiqu'elle me semble un peu trop vaporeuse.... trop blonde...

— *Corpo di Bacco !* s'écria brutalement le mari, vous mettez de la haine nationale jusque dans vos éloges, monsieur ! Si son père n'était pas un membre du parlement d'Angleterre, je mettrais au jeu dix mille Charles qu'elle est Espagnole. Elle a les cheveux plus noirs que vous, Dolorès.

— Ah ! fit-elle avec un sourire qui vint expirer sur ses lèvres, ce seigneur étranger confond miss Hort avec miss Berw....

— Sans doute, sans doute, répartis-je ; toutes deux sont si belles, si enviées que....

Le marquis m'interrompit avec brusquerie.

— Et votre fou de comte de Sirac est-il complètement ruiné? Je le soupçonne, car il jouait mal et avec colère? Chabannes est-il encore à Nice?

En ce moment on entendit un long cri dans la salle; toutes les loges s'agitèrent tumultueusement, chacun parlait, avançait la tête : la Delciccio venait de se blesser un pied.

Le marquis se baissa sur la rampe, et pendant cette minute, sa femme penchant rapidement sa tête vers moi, me dit d'une voix étouffée, en me serrant la main convulsivement :

— Si vous parlez de mon voyage en France, je suis perdue!

Je compris alors qu'il y avait dans la vie de cette belle dame un drame mystérieux, plein de situations dangereuses, et qui pouvait avoir un dénoûment fatal : je tremblais pour elle, car la physionomie du marquis était sans cesse contractée par un sourire cruellement amer.

Comme il était joueur, vice presque général chez les Italiens, il revint à la charge et parut beaucoup s'occuper de M. de Sirac. — Et fixant tout-à-coup sur moi ses yeux fauves dans lesquels brillait le feu de la haine, il me dit :

— Comment avez-vous quitté M. de Lins?

— Je ne le connais pas, monsieur.

— Mais vous ne connaissez personne! s'écria-t-il avec impatience, en regardant la marquise devenue à ce nom plus pâle qu'une perce-neige.

— M. le marquis, répartis-je sèchement, je passais ma vie dans les montagnes, et j'avais remarqué tant de fatuité dans la société de Nice, que le dégoût et la lassitude étaient rapidement venus.

— C'est vrai, dit-il en se retournant brusquement.

Et comme la Delciccio semblait beaucoup l'intéresser, il me pria de rester auprès de la marquise et sortit de la loge.

— Ah! s'écria la dame dès qu'il se fut éloigné, quelles terreurs! je suis mourante. — Que de graces vous dois-je? vous m'avez sauvée. Ceci vous semble étrange, n'est-ce pas? mais je suis si malheureuse! Donnez-moi le bras, monsieur, car je me sens défaillir et je veux rentrer dans mon palais.

Elle avait les yeux égarés, le teint marbré ; son sein se soulevait avec violence.

— Je suis réduite à la nécessité de tout vous dévoiler, me dit-elle en arrivant sous le portique du palais. C'est à votre cœur que je confierai ce secret, et peut-être trouverez-vous une chance de salut qui m'arrêtera sur le bord de l'abîme vers lequel je penche.

— Le danger est-il donc si grand, m'écriai-je ?

— Oui, mais adieu. Demain je serai débarrassée de mon mari : à trois heures je me promènerai à l'Acqua Sola, soyez-y ; je vous emmènerai ensuite dîner à ma villa, sur la colline d'Albaro.

Je la quittai l'ame attristée de cette aventure et troublé par de sombres pressentimens pour l'avenir. Cette liberté de mœurs, cet abandon au milieu d'une jalousie si effrénée, me semblait chose neuve et inconcevable.

A l'heure dite je me rendis à l'Acqua Sola.

Cette plate-forme, semée de haies de rosiers presque toujours fleuris, d'acacias, de grena-

diers et de cent arbustes rares, domine la partie de la ville située vers le val du torrent : la vue plonge de face sur de magnifiques palais de marbre enserrés par la mer qui ressemble à un décor d'azur, tandis qu'au loin, à l'Orient, les splendides collines d'Albaro étalent leurs villas immenses au milieu de larges massifs de citronniers et d'orangers. C'est un point de vue enchanteur, un des plus beaux du monde. Là, toutes les ames élevées s'enivrent d'air pur, de poésie et de parfums !

La marquise vint, elle était accompagnée par une de ses amies et un vieux banquier de Livourne ; là, ma présence semblait toute naturelle ; on fit le tour des fontaines jaillissantes de l'Acqua Sola, et nous nous rendîmes à Albaro.

Le luxe y a déployé toutes ses splendeurs ; tout ce qui n'a pas de fresques est admirable. Car en général les fresques des palais sont horribles. — Mais partout des tableaux de maîtres, partout des candelabres étincelans, des meubles de soie brochés d'or. Chaque salle a ses grands

pavés de mosaïques de marbre précieux, ouvragés par l'art et le caprice. Gênes au dedans comme au dehors est une cité superbe.

Le soir, fort tard, la marquise me pria de la suivre sur la terrasse du palais; sa voix était altérée, sa démarche était chancelante, un grand combat se livrait au fond de son ame.

— Je tremble de vous ouvrir mon cœur, monsieur, me dit-elle tristement, et pourtant il déborde de passions qui me dévorent. Si vous saviez toutes les souffrances d'une pauvre femme qu'on a brisée et vendue sans pitié, vous n'auriez pour elle que des plaintes.

Je ne lui répondis pas, mais je portai sur mon cœur la main qu'elle me tendait avec abandon.

— Ce M. de Lins dont vous a parlé le marquis hier, je l'aime, je l'aime avec toute la tendresse que Dieu m'a donnée; c'est le premier amour de mon cœur, et je mourrai avec cet amour. Nous nous sommes aimés si jeunes, que ce serait une lâcheté à moi de lui montrer de la froideur

malgré le danger qui me menace! Le marquis n'ignore pas mes sentimens pour ce jeune seigneur; et comme il a pour lui la loi maritale, à la première faute il l'emploiera dans toutes ses rigueurs. Déjà la vie de M. de Lins a été menacée; il a failli succomber sous le poignard du maître, et peut-être n'a-t-il échappé à la mort qu'en se retirant à Lyon sur mes instantes prières. Quand vous m'avez rencontrée, monsieur, je venais de lui porter des consolations dans son exil; oui, j'ai pu tromper jusqu'à ce point la vigilance de mon tyran; je l'ai revu, je l'ai revu quelques heures, et j'ai retrempé mon ame qui s'éteignait dans les souffrances. — Mais le péril est revenu plus imminent, plus terrible! M. de Lins, dévoré par la douleur, n'a pu résister davantage à cette vie d'angoisses, il m'a écrit que ce sacrifice était au-dessus de ses forces, qu'il préférerait plutôt mourir à mes pieds que de traîner loin de moi une vie misérable; il bravera le courroux du marquis, il exposera sa poitrine au fer des assas-

sins; rien n'a pu le déterminer à changer de pensée. — Il est ici !

— Mais, madame, répliquai-je, n'exagérez-vous pas le danger ? Si en apparence M. de Lins renonçait à vous voir...

— Ah ! fit-elle avec amertume en m'interrompant, vous ne connaissez pas encore les hommes et les mœurs de ce pays. Le marquis a juré la mort de M. de Lins..., il le tuera.

En ce moment la belle dame poussa un léger cri et s'appuya fortement à mon bras qu'elle serra d'une manière convulsive. A quelque distance sur la mer, deux rames faisaient rouler du phosphore sur les flots, et une petite barque glissait comme la marche d'un esprit.

— Tenez, tenez, dit-elle d'une voix étouffée par la crainte, par l'amour et la joie, le voici qui vient; c'est lui ! Ah ! que Dieu le protége ce noble cœur. Voyez, comme sa barque brise les eaux. Quelle force ! Il n'y a que l'amour qui puisse inspirer un dévouement pareil ! Ah ! je me sens

mourir... il ne tardera guère... venez, rentrons au salon, il est une heure après minuit....

Le lendemain j'allai prendre congé de cette adorable femme, afin de continuer mon long pélerinage. Elle était toute désolée; on s'apercevait qu'elle avait beaucoup pleuré, que de nouvelles souffrances agitaient son ame.

— Soyez plus heureux que moi, me dit-elle avec émotion; que la providence daigne écarter les dangers de votre route. La mienne est toute semée de ronces et d'épines; mais je veux tenter un dernier effort, un effort qui sera peut-être au-dessus du courage d'une femme qui avait mis toutes ses joies dans son amour. Le péril auquel M. de Lins... est sans cesse exposé m'effraie; j'aime mieux ne plus le revoir que d'être la cause de sa mort. Ah! quoi qu'il m'en coûte, je ferai ce sacrifice! dussé-je mourir dans ce triste deuil! — Il a réclamé comme une grace un rendez-vous, il sera obéi, mais ce sera le dernier: je l'ai juré devant l'image de la vierge Marie en l'implorant dans mes misères!

Elle me dit un adieu déchirant; je la quittai sentant de grosses larmes ruisseler sous mes paupières : puis, m'ayant demandé l'itinéraire que je suivrais et fait promettre de la venir voir au retour de mon voyage, elle me dit que bientôt je saurais la grande détermination à laquelle elle s'était arrêtée.

Le soir de cette même journée je partis pour Pise.

Je ne m'arrêtai que quelques heures à Livourne la ville juive. Il n'y a nulle traces d'antiquités ; le vieux *castrum Liburni* n'est connu que par l'histoire. Là, le commerce a tout envahi ; l'art s'est enfui à Pise et à Florence. Les Livourniens n'ont pour s'enorgueillir auprès des étrangers que leurs lazarets, — triste orgueil! — et la grande synagogue des juifs.

— Quels souvenirs se réveillèrent en moi quand ma voiture traversa le pont de l'Arno charriant ses eaux jaunes, et que je vis se dessiner les hauts et nobles édifices de Pise!

Je me rappelais alors ce qu'en disent Strabon

et Denys d'Halicarnasse qui font remonter sa fondation aux temps héroïques. « Elle fut bâtie, dit ce dernier, par les Pises-Alphées-Pelasges qui s'étaient égarés dans une de leurs excursions lointaines. »

Solin et Pline confirment cette opinion. Selon eux et Rutilius, Pélops, fils de Tantale, revenant de la guerre de Troie, où il avait combattu sous Nestor, aborda aux rivages de la mer tyrrhénienne avec ses compagnons, tous venus comme lui de la cité de Pise, en Arcadie, bâtie sur les bords du poétique Alphée, et, perdus sur ces plages lointaines, y fondèrent une ville à laquelle ils donnèrent le nom de leur vieille patrie [1].

Puis des siècles s'écoulèrent, et les Etrusques l'attachèrent à leur fortune jusqu'au jour où ce grand peuple lui-même subit le joug de la Rome

[1] .... Est vetustissimæ originis urbs Pisa.

Conditam volunt alij à Pisis Alpheis Pelasgis, alij antè bellum trojanum à Pelope Pisisque sive Atintanis, grecâ gente, quos a Pisa, Arcadiæ oppido, per quod Alpheus amnis labitur, cognominatos ferunt Alpheos.

(*Italiæ particularis.*)

envahissante. Et quand la démoralisation des mœurs eut amené la chute de Rome, Pise, se souvenant tout-à-coup de son origine, releva la tête, s'érigea en république, construisit des galères, devint formidable sur les mers, et conquit rapidement la Corse et la Sardaigne, Carthage et Palerme. Mais cette prospérité inouie éveilla de sombres jalousies, des haines terribles! Rivale des Vénitiens et des Génois, elle ne put résister long-temps à ces puissances redoutables; les Génois l'affaiblirent, ruinèrent son port, et les Médicis, alors affermis sur le trône des Florentins, achevèrent de la subjuguer.

Je retraçais à ma mémoire tous ces grands souvenirs des siècles écoulés quand j'arrivai sur les longs quais de l'Arno, quand je parcourus ces larges rues désertes où l'homme passe triste et silencieux, foulant à peine l'herbe et la mousse qui croissent dans les fissures des dalles. Quelle décadence, m'écriai-je! Est-ce bien là cette cité des Pisans orgueilleux, un instant la reine des mers d'Orient? — Partout une solitude désolée,

un aspect misérable qui effraie; des hommes affamés qui vous obsèdent; des femmes à peine vêtues d'une jupe courte étalant à l'œil des mamelles monstrueuses, et courant jambes et pieds nus; des enfans qui crient en exigeant un *grazie*, des paysans qui vous heurtent avec insolence. Tel est l'aspect de Pise moderne.

Mais le poète, le voyageur artiste peut en un instant retrouver la ville de ses rêves, la ville orgueilleuse, autrefois si fière de son origine antique et de ses monumens merveilleux. Qu'il s'isole, qu'il jette en passant un coup d'œil rapide à gauche du fleuve aux palais Lanfranchi et Lanfreducci, et qu'il ne s'arrête plus qu'à la place du Dôme, en face de la *Tour Penchée*, du *Baptistère* et du *Campo Santo*.

Toutes les merveilles de l'architecture romane, byzantine et gothique se trouvent là réunies. Les richesses de la Grèce antique ont servi de matériaux aux sublimes *ouvriers* du moyen-âge. Et comme ils ont profité du rapt des Pisans! Comme ils ont disposé ces colonnes de

porphyre, de vert de mer, de granit oriental, de brocatelle d'Espagne ! Partout le luxe et l'art marchant de pair. La place de Saint-Marc à Venise est la seule en Europe qui puisse, en quelque sorte, rivaliser pour tant de beautés en si peu d'espace avec celle de Pise.

Quand j'entrai dans l'église de l'Assomption (*il Duomo*), je fus ébloui, émerveillé : soixante-quatorze colonnes de granit et de marbre soutiennent des nefs sans nombre ; — des plafonds sculptés et couverts d'or ;—de longues et hautes échappées de vues admirables à travers les arcades romanes, mosaïquées en marbre blanc et noir ; — de somptueux mausolées d'archevêques édifiés en porphyre et en malaquite ; une délicieuse chaire de Giovan-Pisano soutenue par des colonnes précieuses et recouverte de brocatelle. Le curieux escalier est du XIV^e^ au XV^e^ siècle et non du XIII^e^, ainsi que plusieurs voyageurs l'affirment.

Dans l'ombre, on a relégué une belle vierge du Sarto, un Christ du Tacca et des arabesques

de Stagio Stagi, élève de Michel-Ange, qui taillait le marbre avec une pureté raphaëlesque. Ce sont les plus beaux arabesques du monde. — A côté de cette tombe, la muraille est ornée d'une Adoration de la Vierge peinte par le Vaga, tableau précieux, d'un fini ravissant, brillant encore, bien que les laques aient repoussé. Les petites nefs sont encombrées de grands tableaux que je n'osai pas regarder, car ils appartiennent à l'école italienne moderne, et mon dégoût s'explique. Je voulus quitter le Dôme avec enthousiasme; je priai, puis je sortis par le grand portail roman orné de quatre étages de colonnes couvertes d'arabesques splendides enlevées à la vieille Grèce, et de ces fameuses portes en bronze historiées par Jean de Bologne. — C'était couronner l'œuvre.

Ensuite j'entrai dans le Campo Santo, ce célèbre sanctuaire de la mort, monument de la plus sublime architecture religieuse, où tant de grandes douleurs sont oubliées! Je parcourus lentement ces longues galeries sarrazines, où des

flots de lumières pénètrent par les élégans arceaux. — Je m'arrêtai devant chaque tombe, modeste ou opulente, — grossière ou appartenant aux plus beaux temps de l'art. Quelle tristesse profonde vient accabler l'ame en face de ces fragilités destinées à perpétuer la mémoire d'illustres morts! Une sueur froide glaçait mes membres; mon cœur avait des pulsations douloureuses, je me sentais mourir.

Et cependant, malgré ces tortures morales inspirées par ce lieu désolé, j'y fis de fréquentes visites. Il y a dans la vie des époques de malheur et de consomption où le silence de la mort donne à notre ame un calme pur et une résignation sainte. C'est là que la fougue des passions s'amortit, qu'on peut jeter sans crainte un long regard en arrière et soumettre parfois à d'autres chances les destinées de l'avenir. L'humanité si triste, si désespérante, apparaît là dans toute sa puissance. Quel néant! quel oubli de la gloire! Un espace inaperçu pour une si forte part d'angoisses!...

Pourtant j'y revenais de préférence à de plus rians paysages, à des lieux faisant naître de plus douces inspirations; et quelquefois je répétais sous les arçades silencieuses les beaux vers de l'auteur de *il Pianto*.

..... Je t'aime, ô vieux Campo Santo.
Je t'aime de l'amour qu'avait pour toi Giotto :
Tout désolé qu'il est, ton cloître solitaire
Est encore à mes yeux le plus saint de la terre :
Aussi, quand l'œil du jour de ses regards cuisans
Brûle le front doré des superbes Pisans,
J'aime à sentir le froid de tes voûtes flétries,
J'aime à voir s'allonger tes longues galeries,
Et là, silencieux, le front bas, le pied lent,
Comme un moine qui passe et qui prie en allant,
J'aime à faire sonner le cuir de mes sandales.
Sur la tête des morts qui dorment sous tes dalles;
J'aime à lire les mots de leurs grands écussons,
A réveiller des bruits et de lugubres sons,
Et, les yeux enivrés de tes peintures sombres,
A voir autour de moi mouvoir toutes tes ombres.

Un jour je reçus une lettre pesante, couverte d'un large cachet noir armorié, et timbrée à Gênes. Sans savoir pourquoi je tremblai, je sentis un long frissonnement monter à mon front, cette lettre me fit peur. — Machinalement, je la tournai plusieurs fois dans mes mains,

et, poussé par je ne sais quel instinct vague, j'allai la lire au Campo Santo.

C'était un souvenir de la belle marquise : la longue agonie de ses douleurs !

« Pendant que vous avez parcouru des contrées » qui vous étaient inconnues, écrivait-elle, l'ame » joyeuse peut-être, en face de cette harmo- » nieuse nature de la Toscane, où tout respire » un parfum de fleurs ; pendant que vous avez » exploré des pays qui vous éloignaient de moi, » le sort de toute ma vie s'est décidé, décidé en » une heure, et sous le poignard d'un meur- » trier.

» Ah ! je ne sais si je pourrai retracer toute » cette vie d'un jour, maintenant que ma tête est » froide et que mon cœur sent tout le mal d'une » blessure profonde. Le vaincu ne peut pas avouer » sa mauvaise fortune, ni écrire les fastes de son » ennemi. J'échouerai à la peine. N'importe ! vous » avez témoigné de l'intérêt à une femme mal- » heureuse, elle en gardera souvenance toute sa » vie ; et ces lignes, effacées à demi par les lar-

» mes, vous sembleront une haute preuve de » confiance, quand vous y songerez au fond de » votre pensée.

» Quand vous partîtes, j'avais promis à M. de » Lins... de le revoir. C'était en même temps un » devoir et une faute; mais l'amour parlait dans » mon ame, et je cédai à cette voix qui, tant de » fois, avait embelli ma vie d'heures enchante- » resses. Quand on s'est arrêté à une résolution » grande et forte, on croit qu'il n'y a pas de péril » à vivre encore un jour de l'existence du passé. » L'avenir d'une vie nouvelle est si près !...

» Lins... me donna rendez-vous au faubourg » de Saint-Pierre d'Arena. Un déguisement était » nécessaire : j'allai chez une de mes amies, je me » vêtis d'une longue robe commune, et je cou- » vris ma tête de l'ample mantille blanche que » portent les Génoises des basses classes. Il était » cinq heures du soir · le temps annonçait un » prochain orage; mais la situation difficile dans » laquelle je me trouvais me faisait mépriser » toutes les entraves.

» Lins.., déguisé lui-même en marinier, m'at-
» tendait seul dans sa barque; je m'y élançai,
» presque joyeuse, et bientôt la frêle embarca-
» tion fut rapidement dirigée vers Veltri.

» Le bonheur revenait pour nous au milieu
» de cette mer fortement agitée, à l'abri de la
» persécution des hommes, et jouissant de la li-
» berté, ce rêve qui fuit si vite! Lins... m'acca-
» blait de questions et de caresses; il me pressait
» de le suivre en France où nous vivrions dans
» une retraite chérie, calme et embellie par son
» amour. — Tout ce que Dieu peut donner de
» dévouement à une créature humaine, me di-
» sait-il avec enthousiasme, eh bien! Dolorès,
» je l'aurai pour vous. Votre ame, cette belle
» fleur dont on a froissé la tige, se relèvera sous
» mes caresses, plus splendide et plus éclatante.
» Je mettrai en vous ma vie et mes désirs ambi-
» tieux, et nos deux existences s'écouleront dans
» le calme, bien qu'elles soient animées des plus
» fougueuses passions. — Mais moi, j'avais juré
» dans l'ombre, en face de l'image du Dieu qu'il

» invoquait et de la Vierge-mère, que je m'en-
» sevelirais dans mes douleurs, plutôt que
» d'attirer de nouveaux périls sur cette tête si
» noble, si aimante et si dévouée. Tremblante,
» et l'attirant sur mon cœur, je lui dis douce-
» ment ma résolution désespérée ; j'essayai, mais
» en vain, de calmer une imagination ardente
» que la passion brisée rendait plus ardente
» encore : il ne m'écoutait pas ; il accusait
» ma tendresse, il doutait de mon amour!

» Deux heures s'étaient écoulées; le soleil s'étei-
» gnait dans la mer de France, et les vagues, sou-
» levées de plus en plus par l'orage, mugissaient
» avec une violence effrayante. De grands nuages
» jaunes sillonnés de taches noires pesaient sur
» nos têtes, laissant s'échapper sans relâche d'ar-
» dens éclairs et de longs jets de feu. Le tonnerre
» vint augmenter mes terreurs; le ciel s'assombrit
» davantage et des déluges d'eau succédèrent.
» Oh ! quelle plume pourrait peindre mes tortu-
» res ! La voile de la petite barque fut déchirée
» par le vent, comme si c'eût été une gaze trans-

» parente ; nous n'avions point de gouvernail ;
» et les forces de Lins... ne purent tenir contre
» cette horrible tempête. Il fallut renoncer au
» projet d'aborder à Gênes, et d'ailleurs la bar-
» que dérivait, dérivait toujours, et la pluie con-
» tinue nous permettait à peine de distinguer les
» lueurs incertaines de la lanterne du port. La
» mort semblait assurée et prochaine ; Lins... ,
» les bras croisés sur sa poitrine, me regardait
» avec une pitié pleine d'angoisses, et reportait
» aussitôt un œil sinistre sur l'abîme qui allait nous
» engloutir. Il ne prononçait pas une parole, et
» comme lui j'étais silencieuse. Nous attendions,
» calmes et résignés, la fin de nos misères...

» Ah ! qui sait combien d'heures s'écoulèrent
» dans cette perplexité cruelle ! Les torrens d'eau
» qui nous avaient assaillis avaient glacé mes
» membres, et je m'étais évanouie. Lins... plus
» fort, et désespéré de mes souffrances, avait
» rassemblé toute son énergie, et, la tempête
» s'étant calmée, il avait pu, au lever du soleil,

» diriger son embarcation brisée à demi jus-
» qu'aux grèves d'Albaro.

» Il se fit aider par un pêcheur pour me trans-
» porter à ma villa. Revêtue d'un costume de
» paysanne, et favorisée par l'heure matinale, je
» ne fus pas reconnue; ma réputation ne fut pas
» compromise, et j'arrivai mourante dans mon
» palais...

» Le premier homme que nous vîmes, ce fut
» le marquis !...

» Ne me voyant pas revenir le soir, il était
» parti avant le jour pour Albaro, dévoré par de
» sombres inquiétudes.

» Ah ! sainte Vierge ! quel instant ! Là, près de
» mon lit, les mosaïques ont été rougies de sang,
» il a rejailli jusque sur mon visage; j'en ai été
» souillée ! Dix coups de stylet ont déchiré le cœur
» de M. de Lins.. ; le marquis l'a assassiné sans
» pitié, comme une bête féroce. Il semblait furieux
» comme un tigre, il avait le rugissement de la
» hyène... »

« Des montagnes de.....

» Un seul jour m'a été donné pour me prépa-
» rer à quitter le monde à jamais; je ne reverrai
» plus Gênes : je dois expier ma faute dans le si-
» lence du cloître de San B.... C'est la volonté
» de mon tyran, et je ne me suis pas révoltée.
» J'espère que mes souffrances finiront vite, car
» la supérieure du monastère est parente du mar-
» quis, et sans doute elle pèsera de tout son
» poids sur ma chaîne déjà si lourde. Adieu ! je
» suis presque morte, je n'emporte avec moi que
» mes souvenirs amers et la mantille teinte de
» *son sang*. Oh ! je regrette la vie pour lui et
» pour moi. Si jeunes tous les deux et s'éteindre
» comme un songe ! Mourir quand on a l'ame
» pleine de toutes les ivresses de l'amour ! c'est
» affreux à penser. Allez, il n'y a pas de philoso-
» phie en face de ces choses ; la philosophie est
» un mensonge qui s'évanouit devant ces grandes
» douleurs, et ceux qui ont de tendres affections
» l'ignorent. Adieu encore ; soyez heureux,

» et prononcez quelquefois dans vos prières le » nom de l'infortunée

» DOLORÈS.

» Je suis moins malheureuse, j'ai trouvé une » ame bonne et compatissante qui vous fera par- » venir cette lettre. »

Je relus plusieurs fois ces pages empreintes d'une désolation si profonde ; je les relus jusqu'à ce que les larmes vinssent m'interrompre, et, disant un adieu au vieux Campo-Santo, j'allai faire mes préparatifs de départ.

Après une année de longues courses, je suis revenu à Gênes ; j'ai de nouveau visité la belle villa ds collines d'Albaro, mais je l'ai trouvée déserte : il semble que ce grand souvenir de mort pèse sur le lieu qu'autrefois je trouvais enchanteur. Aujourd'hui je le trouve désolé. Dolorès est morte après trois mois d'agonie, et le marquis, retiré à Naples, oublie les cruelles scènes de sa vie passée en vivant publiquement avec une fille du théâtre de San-Carlo.

—

Je quittai Pise, et je revins à Livourne m'embarquer sur un paquebot toscan. Nous partîmes le soir, par un coucher de soleil superbe; l'horizon semblait refléter un immense incendie vers l'Ouest, tandis que le ciel, du côté de la Campanie, se nuançait d'un gris tendre et laissait percer des étoiles aux scintillemens douteux. Puis la nuit tomba belle et silencieuse; on n'entendait que le bruissement sourd de la vague refoulée par les roues de la machine, qui faisait jaillir dans ce refoulement des myriades de perles de phosphore. J'étais penché sur la balustrade du pont, admirant ce spectacle de la nature si nouveau pour moi, m'enivrant de ce calme d'une nuit sereine, poétique, et songeant à cette gran-

deur éternelle que Dieu a imprimé à tout ce qui fut son œuvre. Il y avait bien des heures que j'étais ainsi abîmé dans cette rêverie extatique, lorsque la voix rauque du contre-maître vint retentir :

— *Ecco, signore, l'isola d'Elba.*

— L'île d'Elbe ! répétai-je en considérant attentivement sa plage rapprochée ; exil où l'aigle fatiguée s'abattit pour retrouver sa vigueur! — Cratère étroit où bouillonna une lave ardente! — Coin de terre où fut méditée la reconquête du monde !

Le jour vint, et nous courions toujours sur les ondes de cette mer thyrrénienne si belle et si bleue. Nous touchâmes à Civita-Vecchia, pauvre port, pauvre ville des états du Saint-Père. C'était un dimanche, et quoique j'eusse rencontré quelques Français, je trouvai cette journée longue ; la population fiévreuse, déguenillée, suant la misère, m'attristait. Je ne vis qu'une chose curieuse et belle à Civita-Vecchia, c'était dans l'église, à la messe, une admirable jeune fille des

îles Baléares, la tête couverte de son ample mantille de gaze noire, qui jouait à merveille avec son éventail d'Espagne.

J'ai longé la côte pontificale : on m'a montré l'embouchure du Tibre ; Rome n'est pas loin : Rome tant de fois décrite et toujours neuve. — Que de souvenirs ! — Puis j'ai vu Ostie et Capo d'Anzo, l'antique Antium, ville des Volsques, patrie de Néron, lieu vénéré par les grands artistes. — C'est là que, après quinze siècles de barbarie, on retrouva ces statues sublimes, le Gladiateur mourant et l'Apollon du belvédère. — Au fond du cap se dessine la ville blanche de Neptune. — Un beau nom pour une cité misérable ! — Plus loin, j'aperçois le donjon carré d'Asture, doublement célèbre, entaché de déshonneur par le baron Frangipani, qui trahit le bel et jeune Conradin, le dernier des princes souabes, qui s'y était réfugié. — Cicéron s'y embarqua pour aller à sa villa de Formies livrer son cœur aux poignards des triumvirs. — Le sommet arrondi de la montagne de Circé frappe

ensuite nos regards; je relis dans ma pensée le beau chant d'Homère lorsqu'il déplore le malheur des compagnons d'Ulysse.

La nuit tombe : je ne verrai ni Terracine, ni Gaëte la ravissante; ce sera pour le retour. De grand matin je suis sur le pont. Le temps est gris, le soleil cherche en vain à percer les nuages : au loin j'aperçois les crêtes déchirées de l'île d'Ischia. Procida sort à peine des vapeurs. Puis après une course rapide, le navire passe à une faible distance de ces deux belles îles : nous entrons dans le golfe de Naples; le cap Mysène, Baïa, Pouzzol, restent à notre gauche : Caprée, couchée sur les eaux comme un crocodile, ferme le golfe; et Massa termine à droite l'horizon sublime qui commence au Vésuve. — J'éprouve une impression pénible et profonde à la vue de cette montagne. Le ciel est pluvieux et sombre, un vent très-froid laboure le golfe, et sur le grand cône noir du volcan s'abaissent de fortes ondulations de fumée blanche que vomit le cratère.

Naples.

A M. LE COMTE DE S....:

Septembre 1836.

Pour écrire l'histoire des mœurs de ce beau pays, j'avais pris un burin de de fer — il s'est émoussé.

J'étais enfin arrivé dans la ville tant vantée, dans cet Eldorado de l'Italie qui a tant inspiré d'élogistes : vaste Eden, où l'on ne respire que parfums de roses et vapeurs de brises délicieuses; où le génie va de pair avec la civilisation.

Voici du moins telle que m'avait été annoncée la cité de Parthénope, la ville des poètes, des tribuns et des empereurs.

Un large versant de colline, enserré à l'Orient par le Vésuve, à l'Ouest par le promontoire de Pausilippe, orné de villas superbes; ce flanc gigantesque couvert d'une grande ville blanche surmontée par des châteaux forts. Au premier plan, dans la mer, le *Castel de l'œuf;* plus loin, Castel Nuovo et la tour du Môle, et enfin, servant de digue à la Méditerranée, un long jardin étroit, planté de chênes verts, d'acacias et de platanes, au-dessus desquels on aperçoit les grand hôtels de Chiaja. — Voilà Naples!

Quand le ciel est pur, quand les eaux bleues du golfe étincellent et qu'un soleil ardent dore de ses rayons les ondulations des collines vertes du Pausilippe; que le Vésuve apparaît dans une vapeur cendrée, surplombant la plaine de Pompeï, de Resina et de Portici; quand la ceinture de l'Apennin aux flancs duquel sont suspendus Sorrente et Vico, Cesareo et les jardins de Castel-

lamare; quand toute cette nature splendide est richement éclairée des feux du soleil couchant, si l'on court sur les flots d'azur avec une légère barque, Naples est enchanteresse!

Mais pénétrons dans cette Naples *enchantée;* parcourons sa rue de Tolède dont elle est si fière; voyons de près les palais de son gouvernement; entrons dans ses officines; traversons ses rues hideuses; coudoyons ce peuple dégradé, ce peuple voleur et lâche; entrons dans les temples de Dieu; étudions la politique, les mœurs, les créatures humaines; esquissons avec un burin de fer, mais impartial, l'histoire de tout un jour de la ville enchantée, et, comme la vieille courtisane fardée qu'on déshabille, à chaque lambeau paillcté que nous lui enlèverons, on verra des plaies hideuses!

Considérée sous le point de vue politique et moral, Naples est un lupanar immense!

Je ne doute pas que ceci ne soulève de violentes clameurs. Il est proverbial que Naples et son peuple sont choses admirables. Mais *j'ai vu,*

j'ai examiné; j'écris donc avec mes impressions et non avec celles d'autrui. D'ailleurs, il est temps pour l'honneur de la France que tant d'infamies dont on abreuve ses fils aient un terme; il est temps qu'elle sache avec quel mépris on la traite, cette chevaleresque et belle France! Comme on lui fait avaler des flots de fiel! Peut-être qu'ainsi éclairée elle demandera et exigera un jour de sévères représailles. La première parmi les grandes nations, elle devrait croire à des égards : n'a-t-elle donc pas assez promené ses drapeaux victorieux sur tous les chemins de l'Europe! — Tant d'années se sont-elles donc écoulées depuis nos gloires pour qu'on affiche à notre égard un oubli si plein d'impudeur! Allez, allez, la coupe déborde et le breuvage aura des suites amères! Prenez garde! car l'espérance d'une grande reconquête n'est pas encore éteinte dans tous les nobles cœurs!

Aucun détail, si petit qu'il soit, n'est oiseux quand il s'agit d'honneur national blessé. Ne vous étonnez donc pas si parfois je serai minu-

tieux. Comme la plupart des vexations viennent de l'incurie et de la faiblesse des agens du gouvernement français, il est bon de tout dévoiler, et d'instruire la France du rang qu'elle occupe au dehors en face de la politique étrangère.

Quand je partis pour Naples, le consul du roi des Lazzaroni me visa mon passeport en me faisant payer un taux énorme, ce devait être assurément un permis valable. Arrivé dans la ville enchantée, injonction me fut faite de me présenter à la police le lendemain matin; j'y courus, et fus invité à me rendre chez M. Tallenay, chargé d'affaires du roi de France, pour les formalités du passeport. L'hôtel du gouvernement est situé à Chiaja, mince pastiche de notre rue de Rivoli; seulement Chiaja domine le golfe et l'étroit jardin de la *Villa-Reale*, et se continue par les masures des pêcheurs de Pausilippe, occupés, ainsi que leurs femmes, aux heures de repos qui sont longues, à tuer leurs myriades de vermine au soleil. Ceci peint bien au reste le caractère général de l'Italie. Partout le luxe

est accouplé à la misère, la noblesse à la dégradation, de rares courages à des lâchetés infinies!

Me voilà donc cherchant dans cette éternelle strada le palais de France : je vis l'écusson d'Angleterre, des Pays-Bas, d'Espagne, tous parés de leurs trophées ; je cherchais toujours le nôtre : je demandai à dix personnes, et chaque fois j'obtins le fameux haussement d'épaules, la grimace des lèvres et l'impassible *non so*. Un soleil ardent dévorait l'air, il était dix-sept heures, Chiaja devenait désert ; enfin un vieux concierge suisse, qui m'avait vu passer six fois, eut pitié de ma position ; il me parla en français et me servit de guide.

Au fond d'une cour, au troisième étage d'un grand palais, telle est la place que les ambassadeurs du gouvernement de juillet ont assignée au simulacre d'écu qui nous est resté. Il semble que d'augustes remords veulent qu'on cache dans l'ombre cette charte transformée en armoiries. On n'ensevelissait pas ainsi les fleurs de lys d'or semées sur champ d'azur ; et pour faire

leur cour à la France, autrefois les souverains de l'Europe paraient leurs écussons de son aigle impériale. Ah! quelle humiliation que celle de voir une pareille décadence, d'avoir peur, de renier son origine en face du roi des Napolitains!...

A ma seconde visite au palais de la police, je fus questionné, obsédé; mais comptant pour rien le visa du chargé d'affaires de France, on exigea de moi un répondant, une caution. — Ne connaissant personne à Naples, je dis que j'aurais recours à celui qui doit faire accorder protection aux Français; la police napolitaine *ne voulut pas accepter une caution pareille : l'ambassadeur de France par interim!* il lui faut un négociant, un banquier, une personne établie à Naples, parce que, s'il arrive quelque fâcheux incident, on veut avoir un homme à ruiner. — *Ecco la moralità!...*

Enfin, après deux journées de fatigues, de courses sans fin, je donnai la signature d'un banquier; sans cela j'eusse été renvoyé infailliblement comme ce jeune architecte qui, vou-

lant visiter la Sicile et le royaume de Naples, fit viser son passeport à Rome par le comte Giuseppe Ludolf, prit quatre mille francs en or, vint à Naples, ne put trouver une caution et fut renvoyé à Rome.

Ces misérables qui ne vivent que d'une vie factice, auxquels les étrangers apportent l'opulence, loin de les accueillir avec bonheur, les abreuvent de dégoûts, les volent, les assassinent, se fiant sur l'impunité et sur la beauté de leur ciel.

Et nous, comme toujours, nous n'avons que des fêtes pour les Italiens qui viennent encombrer nos salons. Il est vrai que tous ceux qui nous arrivent sont malheureux, et le malheur a droit à une noble hospitalité. Vous le savez aussi bien que moi, mon ami, l'Italie depuis trois siècles est en proie à une tyrannie si grossière et si ignorante que les peuples se sont avilis et dégradés ; ils sont moins dignes de pitié que de mépris ! Aussi les ames les plus nobles, tous les Italiens de cœur, sont-ils venus chercher un refuge chez nous et en Angleterre. Les plus grands noms

sont proscrits, les plus riches familles ruinées, et le peu d'hommes courageux qui sont restés à veiller sur la patrie déchirée ont gémi dans les cachots, subi des tortures inouies, et s'ils ne l'ont pas tous désertée, c'est qu'ils attendent des jours meilleurs, c'est que la faim les tuerait sur une terre étrangère, et puis c'est que quelques uns n'ont pas perdu l'espoir de reconquérir leur liberté ! Oh ! à ceux-là des chants élogieux, des hymnes, des couronnes ! à ceux-là, nos applaudissemens, nos sympathies et notre amour ! Mais quel nombre restreint, quelle fraction minime ! Débordés de toutes parts, refoulés par des armées étrangères, par une politique étrangère, mystérieuse et avilissante ; courbés sous le joug théocratique, joug cynique, ignorant, suant la luxure par tous les pores, les nobles cœurs de l'Italie n'ont d'autre perspective que le bannissement ou l'échafaud !

Et c'est en face de tels pouvoirs que le gouvernement français hésite à faire entendre sa voix, qu'il laisse impunément accabler de vexations ses

citoyens. C'est triste à penser.—Oui, la plus puissante nation du monde, celle qui a en elle-même le plus de ressources, d'enthousiasme, de gloire militaire, est regardée au dessous d'une petite république du Nouveau Monde!

Et pour représailles vous donnez des fêtes! Ah! quel inconcevable caractère! Comment n'avez-vous pas hué, flétri, chassé de Paris ce Ferdinand, ce rustre couronné, qui n'a pour le nom Français que haine et que mépris! qui le prouve par ses actes de chaque jour, et qui répond à l'hospitalité royale et nationale par un outrage sanglant! Ah! l'affront a dû sembler cruel, car il est venu de bien bas! C'est de la fange jetée au visage. Aussi comment avait-on pu songer à donner à ce barbare, à ce Maximin moderne, une belle et jeune fille de France pleine de vertus et de talens, une princesse accomplie, l'orgueil de tous et la joie des malheureux! Quelle est cette fatalité qui vous poussait! On ne se souvenait donc plus de la triste destinée de la belle et touchante Amélie de Sardaigne? — Et

lui, foulant l'honneur et la moralité sous ses pieds, jouait un double rôle, un rôle indigne d'un artisan, au plus convenable à un lazzaronne, et quittait la France ivre de faveurs, pour proclamer à son entrée dans Naples son mariage avec la fille d'un archiduc!

Ah ! ce sont de grandes amertumes ! Mais il est facile de briser la coupe qui les a recelées. Qu'on revienne à la politique qui convient à une nation noble comme l'est la nôtre ; qu'on déchire le voile qui la couvre ; qu'on parle d'offenses qui veulent des repr ésailles, et toutes les vengeances s'associeront !

Mais qu'on élève la voix avant de se servir de l'épée. Il est temps que le titre de Français ne soit plus synonyme d'opprimé, car l'oppression est lourde pour un peuple chevaleresque. Si vous voulez être respectés au-dedans, faites-vous respecter au-dehors ; faites que vos couleurs symboliques brillent au grand jour, au lieu de les enterrer dans l'ombre. Des hommes d'une certaine condition ont crié beaucoup contre la res-

tauration, et mis en doute son énergie. Mais sans remonter bien haut, elle avait son contingent de vaisseaux à Navarin, et la conquête d'Alger ne fut que le prix de la réparation d'un coup d'éventail.

Et pourtant nous payons un budget énorme; nous avons de ruineuses armées de terre et de mer, des soldats qui ne savent que vaincre. Que le gouvernement s'appuie avec confiance et droiture sur la nation; qu'il réveille son enthousiasme; et si des notes diplomatiques ne suffisent pas auprès de Ferdinand, qu'on lui fasse parler français dans son port avec le canon de nos frégates! Il n'y a que deux choses possibles avec les barbares, l'intimidation, la victoire, ou trembler devant eux. Maintenant, mon ami, on nous fait jouer ce dernier rôle!

Je suis allé visiter la partie du golfe au couchant de Naples. C'est le point le plus célèbre et le moins beau. Le cap Mysène est fort peu remarquable. Bauli est un misérable village jeté sur la plage, qu'on ne visite que pour voir le tombeau d'Agrippine, orné à la voûte d'arabes-

ques superbes, mais perdues sous la fumée des torches ; et un petit temple de Vénus en briques d'une architecture infinement gracieuse. — Il y a une foule de ruines et de lieux qui n'ont que de beaux noms. La forfanterie napolitaine, rehaussée encore par la vanterie outre-mesure des *itinérateurs*, font que les voyageurs y courent avec enthousiasme ; mais Dieu ! que de désappointemens amers ! que de peines, d'obsessions, de supercheries pour rien ! C'est l'ingénieuse fable de La Fontaine : *La montagne qui accouche d'une souris*. — Baïa, Baïa, la retraite fameuse où les Romains faisaient leurs honteuses saturnales ; Baïa, de nouveau célébrée par Lamartine, n'est qu'une haute montagne déchirée, une falaise blanche sur laquelle se dessinent des ruines antiques et les ouvertures des souterrains qui conduisent aux bains sulfureux de Néron. Le lac Lucrin est à l'extrémité, comblé à demi par le *Monte Nuovo* : partout une nature âpre, sauvage, infé-conde ; quelques pins parasol découpent sur le ciel leurs têtes vertes, et dans le lointain apparaît,

assise dans la mer, au-delà des ruines du pont de Caligula, la petite et sale ville de Pouzzoles.

Aux temps de la splendeur de Rome, Pouzzoles avait de l'importance, à en juger par les ruines dont elle est jonchée; les trois colonnes sans base du temple de Jupiter Serapis, et les marbres précieux qu'on trouve chaque jour dans les fouilles, donnent une haute idée de sa magnificence. L'amphithéâtre était aussi très-remarquable. — A quelques pas de là une voûte à demi écroulée, l'Académie de Cicéron. — Plus loin, le labyrinthe de Dédale et les Tombeaux. — A un mille ou deux, le lac Averne, — les ruines de Cumes, dont les habitans ne sortaient que sur des chars, et couverts d'or, tant ils étaient riches (style de l'*itinérateur*); — la fameuse Sibylle avec ses chambres submergées, soupirail des enfers, — puis les Champs-Elysées, — la Piscina mirabile, — les prisons de Néron, — la grotte du Chien, et une foule d'autres ruines illustrées, chantées, célébrées par les poètes, et qui n'ont pour elles que de beaux noms. Rien de plus.

Je vous avoue sincèrement, mon ami, que j'aime les antiquités, les choses admirables, les grandes lignes architecturales qui étalent aux regards de l'art et de la poésie; mais je ne m'extasie point, je ne me passionne nullement pour une ruine informe, pour quelques assises cachées sous l'herbe et la ronce, ou bien pour quelque plage nue dévorée par le soleil, couverte d'algues desséchées comme la pointe du cap Mysène, par exemple, parce que Enée y aura enterré son trompette, Hercule s'y sera reposé au retour de ses hauts faits en Espagne, et que Pline le naturaliste partit de là pour aller examiner de plus près la fameuse éruption du Vésuve, sous le règne de Titus, l'an 79 de notre ère, où ce grand homme perdit la vie.

Le jour que j'allai à Pouzzoles, j'avais pour compagnon de voyage un Américain célèbre. Il était furieux d'être continuellement volé à Naples, et de voir l'impunité assurée aux voleurs. — Il en avait arrêté un en flagrant délit, l'avait conduit au corps de garde, et fut tout surpris de

retrouver son fripon, le lendemain, devant l'officine de la poste, s'apprêtant à commettre un autre vol. — A Naples, la moralité est si grande, qu'il faut payer au gouvernement la nourriture de ses voleurs. — Quand nous arrivâmes aux portes de Pouzzoles, notre voiture fut aussitôt entourée par une nuée de *cicéroni* (j'en comptai *vingt-deux*) qui vinrent nous assaillir, nous désoler par leurs cris, nous forcer de les prendre tous et de leur acheter des *obscenités* et des *lampes antiques* en bronze fabriquées de la veille. A nos colères, ils répondaient par des *eccellenza*, par tous les superlatifs de leur langue pompeuse; il fallut leur acheter pour se débarrasser d'eux.

Nulle part, je le confesse, l'humanité ne m'a tant affligé; nulle part je n'ai vu les races humaines aussi dégradées. C'est le vol, le cynisme et l'impudeur étalant au grand jour leurs honteuses nudités. A Pouzzoles, comme dans presque toute la Campanie, un homme naît cicérone, joueur, voleur ou ruffian, et presque toujours

il réunit au plus haut point tous ces vices. — Et dans leur avilissement, ces hordes vous disent parfois : — Excellence, nos ancêtres étaient ces fameux Samnites que vous savez, — et je crois que chaque voyageur doit penser ce que je répondais souvent à ces misérables : — Tous les Samnites, ces hommes fiers qui firent peser un joug sur la tête des Romains, tous périrent dans une grande bataille ; il n'en resta que ceux de leurs esclaves qui n'osèrent point combattre, et vous, vous êtes les bâtards de ces esclaves !

Je quittai ce golfe, dégoûté d'une pareille corruption ; je leur souhaitai de bonnes lois et l'affranchissement de leur beau pays, et, traversant la fameuse grotte du Pausilippe, j'allai faire mon pélerinage à ce petit mausolée qu'on croit être la tombe de Virgile.

Naples n'a que Chiaja et Tolède. Le reste est hideux. Absence complète de monumens. — L'art architectural y est mort, et sur ses deux cents églises, il serait difficile de citer une nef ou un portail. Quelques unes, comme Saint

Janvier et la Chartreuse de Saint-Martin, ont de riches décorations de marbre, d'orfévrerie et de peinture. La Chartreuse surtout a une admirable suite de tableaux de Ribeira. D'autres églises sont en partie couvertes de copies que les Custodes vantent fort pour vous arracher *des carlins*.

Mais tout cela n'est pas beau comme ville; ce sont de petites beautés partielles destinées à l'amateur curieux, et non à la masse errante qui laboure les rues. — J'aime mieux voir la colonne du Parthénon, se dressant, isolée ;—le superbe temple de Ségeste, intact au-dehors ;—ou l'Amphithéâtre de Pola, étalant sa blanche ceinture sur une mer azurée.

Il faut, mon ami, que je vous donne le spectacle d'un soir d'été à Naples. Ne vous attendez pas à trouver des paroles musquées, des vices honteux masqués sous des frivolités doucereuses ou des paroles empreintes de mensonges exquis; non vraiment. — Je consens aujourd'hui à passer pour un homme de mauvaise compagnie, cela me répugne ; mais au moins je dirai la vérité : —

je nommerai les choses par leur nom ; l'homme sera un Napolitain, et l'entremetteur un ruffian. — N'ai-je donc pas promis des tableaux de mœurs ?

A lei dieci Novo. — Trois heures du soir. — On dîne. La sobriété préside aux repas, c'est une justice à rendre aux peuples méridionaux ; puis on sommeille quelques heures ; et quand la brise du soir vient embaumer Chiaja de ses frais parfums, on a recours à tous les artifices de la toilette, et le plus humble met sa voiture à la file des somptueux équipages qui courent de Tolède à Pausilippe. — Cette macédoine est unique au monde et fort plaisante. Il semble que toutes les nations se soient assigné là un rendez-vous. Aussi l'observateur peut-il récolter une moisson abondante.

Quand la nuit est venue bien fraîche et bien noire, les bruyantes files d'équipages font halte devant les glaciers ; hommes et femmes savourent le délicieux sorbet parfumé de fruits et de fleurs ; puis Tolède s'encombre de promeneurs,

d'étalagistes, de filous. On se presse, on se suit, on se coudoie; on va, on vient en tout sens; plus de roulemens de voiture, de claquemens de fouet, d'éclats de voix de cochers; mais en revanche, des cris infinis, des aboiemens, des hurlemens de Napolitains, le peuple le plus assourdissant et le plus criard de la terre.

Puis de petits abbés galans par myriades donnant le bras à des femmes; des abbés qui prêchent l'intellectualisme et votent au fond de leur cœur et souvent au grand jour pour le sensualisme, et si bien que j'en étais scandalisé. — Ah! sous le rapport des mœurs austères, notre clergé de France est admirable; il faut lui rendre cette justice, c'est un devoir. Qu'il étudie, qu'il acquière cette science bénédictine, devenue proverbiale; qu'il élève la tolérance à la hauteur de ses mœurs, et certes ce sera le clergé le plus édifiant de l'univers.

Ce n'est pas tout : des hommes, devant le palais du roi Ferdinand, des hommes, des jeunes gens, des adolescens à peine sortis de l'âge de

puberté, déjà gangrénés de vices, déflorés par la débauche, avilis par la honte, des hommes encombrent la voie, entravent votre marche, souillent vos oreilles par des propositions infames ; et cela devant le palais du roi, en présence des espions du roi, sous les yeux du roi !

Là, chaque lupanar a ses madones, ses vases d'eau bénite, ses rosaires : — le pape a tout sanctionné. L'immoralité la plus profonde, les amours les plus obscènes, les plus hideux, les plus horribles débordemens, tout se colore d'une teinte religieuse, et semble se mettre sous le pavois des sacrés mystères ! O honte ! ô muettes impiétés ! Quelles désolations amères à propos d'une sainte et sublime croyance !

J'ai beau relire Juvénal, je le trouve au-dessous de ces tableaux repoussans. C'est à Pétrone seul qu'appartiennent de pareils scandales; à lui toujours le burin de l'historien, la plume qui écrit toutes les turpitudes. — En présence des débordemens de Naples, les pages du vieux Romain semblent dater de la veille.

La voilà presque nue, mon ami, cette ville *enchantée;* la voilà dépouillée de son fard, de ses parfums et de sa robe chatoyante. Que vous semble de ce divin Eldorado ? Ah ! croyez-le, la France vaut mieux; notre gouvernement, tel qu'il est, a encore en lui une moralité profonde, introuvable ailleurs : au moins, il ne torture pas les citoyens tranquilles, il respecte la liberté des étrangers; il n'entrave pas leurs voyages sur son territoire. Et il faut bien l'écrire pour l'honneur national; de notre caractère on ne peut dire les paroles que M. Barbier met dans la bouche de Salvator du Pausilippe :

> Notre terre est infame, et son air corrupteur
> Sur deux hommes causans enfante un délateur.

Telle est Naples; Naples, considérée d'un haut point de vue de morale et d'humanité. Le tableau est repoussant, affligeant et sombre; — mais il est vrai.

Mais, à part ces choses étranges, Naples a son ciel splendide et ses merveilleuses dépouilles antiques à offrir aux artistes et aux voyageurs savans.

C'est là que se voit cette galerie fameuse de chefs-d'œuvre exhumés de Pompéi, d'Herculanum, de Stabia, de Cumes, de Capri, de Pœstum et de Capoue. — Les plus rares statues de la Grèce sicilienne ! — Puis de grands peintres y ont apporté leur dot. Andréa Vaccaro et le Zingaro rappellent la renaissance de l'art; Donzelli, le genre de l'Allemand Albert Durer : — le Calabrèse et Solimène y brillent par un haut talent; — et la célèbre école de l'Italie du XVI^e^ siècle est, comme à Rome et à Florence, aussi prodigieuse par le nombre que par la beauté.

Le Toscan Cellini a là un petit temple, une merveille! et des épées faites pour des archanges.

Michel-Ange Buonarotti, son Paul Farnèse.

Canova, des statues et des chevaux indignes de son grand nom.

Le Dante, son buste en bronze. — Il fut moulé sur nature morte, et le vieux Gibelin en sortit merveilleux.

Il y a aussi une collection de vases appelés *étrusques*, la plus belle du monde.

Mais ce que rien ne peut égaler, ce sont les innombrables salles de sculpture grecque et romaine, en bronze et en marbre, en pierre et en albâtre, en terre cuite et en granit. Les chefs-d'œuvre pullulent, la vue s'obscurcit à force d'admirer. — Que citer, bon Dieu ? La tête souffrante et méditative de Senèque ? — Les Balbus, tous chefs-d'œuvre ? — L'Archimède ? — Les Bacchus. — Une vestale drapée jusqu'au menton. — L'adorable groupe de Bacchus et l'Amour. — Une Junon superbe. — Une Livie. — Et, au milieu de toutes ces merveilles, la Vénus callypyge.

On a beaucoup discuté sur la manière dont les anciens plaçaient leurs rameurs dans les trirèmes. Jusqu'ici, cela est resté un mystère, écrivent plusieurs savans. Mais sans doute ces antiquaires n'avaient pas vu le bas-relief enfoui dans un coin du musée de Naples, sur lequel est sculpté assez grossièrement un esquif à trois rangs de rameurs. Je l'ai examiné avec une curiosité bien attentive. Le pilote est debout à la proue, don-

nant des ordres à dix rameurs dont la tête excède le pont; au milieu de la trirème est une séparation qui annonce un second pont, et à l'extrémité des dix rames on en découvre deux autres rangs. Je pense, d'après cet examen, que les trirèmes avaient trois ponts. Le premier rang de rameurs devait se servir de tout petits avirons, et ce système allait en se graduant. Au reste, le modèle du Bucentaure, dans l'arsenal de Venise, peut justifier jusqu'à un certain point cette opinion.

Une chose qui ne vous surprendra guère, maintenant que je vous ai esquissé quelques traits du caractère napolitain, c'est que, pour visiter cette galerie *les jours publics*, il faut bourse délier VINGT-DEUX FOIS. Ne reconnaissez-vous pas à ce trait le goût artistique de ce gouvernement désintéressé? — Mettre un fisc aussi honteux sur l'exposition des œuvres du génie. — Ruiner les pauvres jeunes artistes étrangers qui grèvent leur mince patrimoine pour dix ans afin de faire un pélerinage de quelques mois

— La Toscane seule, dans toute l'Italie, comprend la position d'un artiste, et son excellent grand-duc Léopold II sait honorer et faire respecter les voyageurs qui visitent son admirable pays [1].

Encore un mot sur Naples. Il est fort rare qu'un Français reçoive toutes les lettres qui lui sont adressées. Je suis resté environ six mois dans la Sicile, la Calabre et le royaume parthénopéen, et durant ces six grands mois, les lettres de ma famille, les lettres les plus sacrées, ont

[1] Une chose honteuse, inouie, ce sont les *vols autorisés* du gouvernement napolitain à propos du visa des passeports. J'ai payé pour le mien dans les états du roi de Naples 74 fr. et 1 carlin. Encore a-t-il fallu protester bien souvent. C'est une dégradation pour un gouvernement ! — Ne devrait-il pas se trouver heureux qu'on aille l'enrichir. Un jour je me plaignis de ces vols à la police qui me répondit par un de ses dignes organes: *Ne venez pas !* Si les étrangers les prenaient au mot pendant quatre ans, ils mourraient de faim.

J'ai payé 62 francs dans les états du pape.

Sous ce rapport, l'Autriche et la Toscane se conduisent comme de grandes nations. A Florence, le nonce du pape et l'ambassadeur de Naples, seuls du corps diplomatique, exigent de l'argent pour leur signature. La France devrait bien user de représailles envers leurs sujets.

toutes été perdues, je ne dis pas *soustraites*, par pure politesse. J'en ai beaucoup écrit, cinq seulement sont parvenues en France. Aussi quand j'irai revoir la capitale de ce gouvernement si plein de moralité, je vous prierai de ne faire autre chose que des vœux dans votre ame pour mon bonheur. Un M. A. M., de Troyes, fut plus heureux que moi, on voulut bien lui donner des lettres que lui écrivait sa jeune sœur, mais la cire avait préalablement été brisée, et, à côté de la déchirure, l'office postal avait mis une hostie énorme. Certes l'impudeur est grande! que vous en semble? — Au reste, c'est ce que pensait un vieux comte napolitain avec qui je dînai. Un noble homme! Il était si indigné de la dégradation générale du peuple de son pays, qu'il avait à grand'peine réalisé sa fortune, et je le vis partir pour la bienheureuse Toscane, où il émigrait.

J'avais souvent ouï parler du palais et des *delizie* de Caserte, petite ville située au pied des montagnes, à quinze milles de Naples; j'y

allai. La route que je suivis est admirable; elle tourne le Vésuve à droite, et de toutes parts ce ne sont que plaines d'une fertilité prodigieuse. Le palais fut construit par Vanvitelli, architecte dont les œuvres ne répondent pas à son immense célébrité. Caserte est lourd, sans élégance aucune, et n'a de remarquable, à mon avis, que sa grande masse, assez imposante. L'escalier est splendide et prodigieusement orné de marbres de Sicile. Les appartemens sont pauvrement décorés; les tableaux sont rares et mauvais, même celui de Raphaël Mengs, peintre et critique devenu célèbre, peut-être à cause de ses intimes liaisons avec l'illustre Winkelmann.

Mais les *delizie* (les jardins) ont droit à de grands éloges; il y a dans ce parc démesuré des ombrages enchanteurs, des forêts mystérieuses, des plaines toutes semées de fleurs. Puis une source factice s'échappe du sommet de la montagne, mugit et tombe en torrens d'écume sur de grandes roches noires, vient former des cascatelles, des jets d'eau, de petits lacs, s'en-

gouffre tout à coup dans les entrailles de la terre, pour reparaître plus loin dans un vaste étang, et former une petite rivière sur laquelle est bâtie, à l'instar des maisons des riches Chinois, un kiosque diapré adorable.

Je revins par Maddalone, où l'on voit des châteaux antiques fort pittoresques et l'aqueduc de Vanvitelli, si fameux chez les Napolitains. C'est cet aqueduc qui porte les eaux à Caserte, réunissant deux sommets de montagnes par trois étages d'arcades comme notre merveille du pont du Gard. Mais qu'il y a loin de la maçonnerie de Vanvitelli au chef-d'œuvre du Gardon, malgré tout ce qu'en disent les Italiens — ici je copie un *itinérateur*. — « L'aqueduc fut construit sous » le règne de Charles III; il traverse plusieurs » montagnes, par le moyen de canaux ou gale- » ries creusées dans le roc même, et passe par- » dessus toute la vallée de *Maddalone* au moyen » d'un pont magnifique. Ce pont merveilleux a » 58 mètres de hauteur sur 525 et 1/2 de long; » il est à trois étages : le premier se compose de

» 19 arches, le second de 27, et le troisième de » 43. C'est sans contredit un des plus beaux » ouvrages modernes, et il peut rivaliser avec » tout ce que l'antiquité nous offre de plus im- » posant dans ce genre. »

Le cintre des arcades est élevé, disgracieux; il repose sur de larges piliers massifs; cela manque de grandeur; on n'y retrouve rien de ces lignes grecques si pures, de cette coupe aérienne qui fait le charme d'une semblable architecture; la sévère richesse romaine en est bannie. — Ce n'est qu'un ouvrage énorme, une masse inharmonieuse qui ne vaut pas, selon moi, la peine d'une course de vingt milles sous un soleil dévorant.

En général, mon ami, il faut grandement se défier des *itinérateurs* italiens; tous sont de fameux... (vous savez le mot de Robert-Macaire à son beau-père, un mot devenu trivialement célèbre). Eh bien, appliquez-le à tout ce qui fait métier de *cicerone*, de quelque condition qu'il soit, et rabattez la neuvième partie des merveil-

les qu'on vous promet, ce sera un bon thermomètre.

Lorsque je rentrai le soir à Naples, comme je m'acheminais vers la grande *sorbetteria* de Tolède, je fus refoulé sur San-Carlo par une masse innombrable qui se heurtait, se ruait, en criant à travers les rues, marchant devant une compagnie d'hommes portant des torches. La curiosité redoubla mes forces, et je parvins bientôt au premier rang. — Je vis un beau spectacle. C'était la confrérie des pénitens rouges, tous vêtus de longues robes de pourpre, la tête recouverte du capuchon à masque, un cierge à la main, escortant un cercueil sur lequel on avait jeté un large pan de velours pourpre lamé d'or. Ces hommes, tous de la plus haute noblesse, récitaient lentement, d'une voix nazillarde, les psaumes sublimes de David, dont quelques versets se trouvaient aussi répétés par les masses de peuple qui suivaient le convoi. — Ce reste de foi des vieux âges et cette pompe dans l'obscurité de la nuit firent une grande impression sur mon

esprit; je me joignis aussi pendant quelques minutes aux assistans, et quand je revins au bas de Tolède, je ne pus retenir quelques paroles de colère en voyant que là, où les ministres de Dieu venaient de passer en reconduisant à sa demeure dernière un illustre mort, les plus éhontés entremetteurs du libertinage tenaient leur dégradant et horrible trafic.

Mais je ne veux plus vous parler de Naples. Adieu.

L. de L.

Herculanum, le Vésuve et Pompéi.

—

On a tant écrit sur ces lieux célèbres, sur les deux villes sœurs servant de piédestal au géant qui tant de fois les a dévorées, que j'en parlerai à peine. Je veux décrire simplement quelques sensations, quelques impressions du moment que ceux qui m'ont devancé n'ont sans doute pas ressenties, parce que ces choses de la vue ou de la pensée dépendent souvent de l'heure du jour,

d'un ciel couvert de nuages ou resplendissant de soleil.

Je visitai rapidement les Délices et le palais royal de Portici. A part quelques mosaïques précieuses dont on a dépouillé Herculanum et Pompéi, la décoration intérieure de cette villa est d'une mesquinerie indigne d'un roi. — Comme peintures, on ne peut que citer trois ou quatre jolis tableaux de notre célèbre Granet, appendus dans le boudoir de la jeune reine, la belle et touchante Amélie de Sardaigne.

Les jardins sont vastes, et vers le centre on remarque, avec étonnement, une forteresse destinée à protéger le roi — contre ses garde-chasses, sans doute; —et plus loin, sur la colline, une ménagerie où l'on voit un tigre d'une grande férocité. — Un étranger qui se trouvait là m'assura que ce bel animal plaisait singulièrement au duc de Modène et à don Miguel. Ce Monsieur était peut-être un analogiste; je le crus et lui en fis compliment.

Herculanum sert d'assise à Portici; une exca-

vation profonde pratiquée dans la rue large aboutit à des souterrains;— c'est le théâtre à demi déblayé. Plus loin quelques ouvriers travaillent à des fouilles : cinq ou six maisons ont reparu sous leurs efforts ; mais cela offre tant de ressemblance avec Pompéi qu'il vaut mieux ne parler que de cette ville, ressuscitée d'une manière plus grandiose.

Ce jour même, je voulus faire mon ascension au Vésuve. Le ciel était d'un bleu limpide, le soleil très-ardent ; ma proposition fut agréée par mon jeune compagnon de voyage, et nous voilà partis à pied avec un guide, croyant que c'était tout plaisir. Nous fîmes la première halte à la maison du vieil hermite, bon homme aux formes communes et brusques, assez faible en théologie, science qui d'ailleurs ne lui est pas absolument nécessaire, perdu comme il est sur les flancs du volcan. Cet honnête religieux nous offrit ses services : nous nous reposâmes sous les grands arbres, et reprenant le chemin de la montagne, nous gravîmes le cône mouvant, et après

de cruelles peines nous arrivâmes au cratère. — Je comptai trois heures un quart à partir de l'extrémité de Portici.

Au pied du cône, quand on a dépassé une plaine couverte de scories de lave noire, on jouit d'un spectacle enchanteur. C'est sans contredit un des plus beaux points de vue du monde. On découvre tout le golfe, et Naples apparaît assise sur ses belles collines vertes, comme un amphithéâtre de marbre. Ischia, Procida et Caprée semblent flotter sur la mer, à l'horizon, comme d'immenses Léviatans; et sous les pieds un versant de montagnes d'une beauté poétique, d'une richesse variée, infinie, qui va baigner ses pieds dans la plus enchanteresse des mers.

A l'heure où je contemplais ce paysage sublime, je fus frappé d'un étrange phénomène. Les eaux du golfe, toujours si bleues, changèrent instantanément de couleur; ce ne fut plus qu'une immense plaine blanche, d'un ton mat et lourd: ses flots avaient disparu; ce n'étaient que d'immenses flaques qui se soulevaient lentement

comme si des milles entiers d'une plaine couverte de neige ondulaient au soleil.

Puis derrière moi, sur la droite, les flancs nus et déchirés de la Somma, vieux cratère éteint, réfléchissaient vingt effets de lumière et se coloraient de teintes rouges et violacées, de teintes blafardes, auxquelles succédaient immédiatement de fortes ombres qui parfois glissaient au fond de cette gorge, épouvantable d'aspect. C'était vraiment extraordinaire. Je m'extasiais sur ces merveilles sans nombre que la nature offre à chaque instant aux hommes : je cherchais dans ma raison plutôt que dans mes infimes connaissances astronomiques d'où pouvaient venir de semblables causes, et je pensai que, me trouvant à une très-grande élévation, les rayons du soleil qui courait rapidement vers le couchant, frappant obliquement sur les eaux, les empêchaient de réfléchir à mes yeux les profondeurs de l'immensité d'où elles tirent leurs splendides couleurs.

Le cône du Vésuve est fortement tronqué à

son sommet; il peut avoir un mille de circonférence. Je pense que la première éruption qui aura lieu comblera le grand entonnoir, et qu'un nouveau cratère surgira au point le plus élevé du cône, sur la gauche, du côté de la Somma, car dans cette direction se trouve un grand monticule sulfureux d'où s'échappent des flots de fumée. Je crois qu'on doit peu craindre la petite bouche de feu tournée vers Naples, le foyer bien aimé des guides où toujours ils préparent une collation d'œufs; la lave devra s'écouler, selon toute apparence, le long des flancs de la Somma.

Parvenu à l'extrémité orientale du cratère, après avoir fait retentir, sous des quartiers de lave, les échos du gouffre dont nul mortel ne sait la profondeur, je portai mes regards sur la nouvelle page merveilleuse qui se déroulait sous mes pieds et devant moi à une si grande distance. L'horizon a pour limites, d'un côté, la belle chaîne de l'Apennin enserrant une plaine vaste et féconde où l'on découvre des villages blanchâtres, des villas superbes, des bourgades dé-

licieuses : au milieu de tout cela, Pompéi, la cité romaine, la ville exhumée d'hier, — diamant enfoui depuis vingt siècles. — Sur la droite, *torre del Greco et torre dell' Annunciata* s'avancent dans la mer, blanches comme des ailes d'alcyons; et le golfe, venant mourir en demi-cercle à Castellamare, baigne les plages enchantées de Vico et de Sorrente, pour aller au-delà de Caprée mêler ses eaux tendres aux flots plus bleus de la mer de Sicile.

Ce spectacle enivra mon ame de poésie.—J'étais heureux, entraîné par un puissant enthousiasme. En face de ces grandes scènes, on oublie toutes les douleurs, et c'est à peine si j'ose le dire, on ne pleure plus la patrie absente : on n'a plus de regrets pour les amitiés saintes; la voix vibrante d'un lointain amour n'est pas entendue, on est fasciné, émerveillé ; — tout s'efface pour un instant devant l'œuvre sublime commencée par Dieu et continuée par les hommes. La sèche philosophie est repoussée avec dédain; on sent ses facultés s'accroître, on a l'espérance d'un

avenir plus brillant; toute notre faible nature se retrempe, et l'ame, s'élevant vers le ciel, plane dans un horizon d'amour et de poésie!

Je congédiai le guide de Portici, désirant descendre vers Pompéi; mon compagnon hésitait à cause de l'heure avancée; mais je mis le pied sur le versant de la montagne, et le sol, composé d'un gravier très-fin, ayant cédé, il me fallut descendre dix minutes avec une effroyable rapidité; une heure m'aurait été nécessaire pour regagner le point d'où j'étais parti. Cette circonstance décida la personne qui m'accompagnait, et nous ne nous arrêtâmes plus qu'au pied de la montagne après une course dangereuse qui avait duré soixante-douze minutes. C'était une imprudence qui faillit coûter les deux jambes à mon compagnon. Il tomba et roula sur lui-même quelques instans; s'il se fût trouvé des scories, il aurait été mutilé.

Le soir venait. Nous traversâmes un petit pays délicieux, au milieu d'une population joyeuse, presque opulente et infiniment affable. Chacun

nous saluait; c'était la première politesse de ce genre que je recevais dans la Campanie. J'aurais volontiers demeuré là huit jours, ignoré de tous, loin de ces Napolitains criards et dégradés; vivant de la vie turque : — le matérialisme et la contemplation. A chaque pas des scènes charmantes s'offraient à nos regards. Là, c'était une foule de jeunes et de vieux moissonneurs revenant des campagnes, racontant des histoires de la veille ou chantant leurs anciennes et joyeuses chansons; tantôt c'était une famille revenant tout entière de la Tour ou de Castellamare, assise dans le lourd chariot traîné lentement par deux bœufs. Tableau pareil en tout à ce chef-d'œuvre du genre que nous a laissé l'infortuné Léopold Robert. Plus loin c'était de jolies filles ornées de leurs corsets brodés d'or, de leurs coiffures blanches et plates, qui arrivaient du marché de Vico en compagnie de leurs galans : on n'entendait que voix bruyantes, chants bizarres et fous rires; et chaque groupe, s'interrompant presque toujours quand nous passions,

nous examinait avec le coup d'œil pénétrant des peuples de l'Orient, et nous disait ensuite avec gravité : — Nous vous souhaitons une nuit heureuse, seigneurs étrangers.

Je ne saurais dire combien j'étais touché d'une vie si admirable et si nouvelle; je me croyais dans un pays de songes. Je voulus voir Pompéi : un jeune paysan nous servit de guide, et nous arrivâmes à la nuit tombante devant la cité des douleurs.

L'heure était trop avancée pour qu'il nous fût permis de pénétrer dans l'enceinte, et j'en étais désespéré; car c'eût été pour moi une grande sensation que de parcourir ces ruines curieuses dans le silence d'une soirée de printemps : je considérai long-temps la maison et les jardins de Diomède; je ne pouvais détacher mes yeux de ce portique sous lequel vingt-sept personnes avaient péri étouffées, et je me reportais par la pensée au jour où ce terrible désastre frappa la Campanie d'un si grand deuil.

Puis fort tard nous reprîmes notre route, et

vers minuit nous arrivâmes exténués de faim, de soif et de fatigue, à Castellamare. Cette journée est une des plus remplies, des plus poétiques et des plus heureuses de ma vie.

Je visitai successivement la côte et les îles de ce golfe, et je revins à Pompéi pour explorer longuement ses ruines pleines de tant de souvenirs.

Quand j'entrai dans la voie des tombeaux le soleil disparaissait de l'horizon; quelques rayons glissaient encore de distance en distance sur la cîme verte des arbres et se plongeaient dans le golfe devenu tout rouge. Nul souffle ne passait dans l'air, le temps était d'un calme inoui. J'étais seul au milieu de la voie; j'avais renvoyé le cicérone, car je hais mortellement ces hommes officieux qui vous assourdissent de leur jargon stupide en face des plus grandes choses. Ah! que la tristesse est amère au cœur quand on s'arrête devant ces exhumations! Là, toute une population a été engloutie, enfouie, étouffée sous une cendre ardente. — Que d'horribles

souffrances, grand Dieu! que de lamentations! que d'efforts impuissans! J'ai vu l'empreinte du sein d'une jeune femme sur un bloc de cendre calcinée; peut-être était-elle endormie dans les bras d'un époux ou d'un amant; peut-être était-ce aux heures les plus mystérieuses de la volupté!... Ah! quelle vaste arène pour la pensée!...

La civilisation y était parvenue à son apogée. Les chefs-d'œuvre pavaient les rues, les parois des murailles recelaient toutes les beautés de l'art, et chaque maison, chaque palais avait d'admirables statues de bronze ou de marbre. C'était l'âge des triomphes de l'esprit humain. Quelques hommes, à force de génie, prenaient rang parmi les demi-dieux. — Siècle étonnant! Mithridate, après l'affaiblissement des successeurs d'Alexandre-le-Grand, avait conquis Athènes, la Thrace et la Macédoine. Méprisant les ambassadeurs du sénat de Rome, et d'ailleurs enhardi par les jalousies terribles de Marius et de Sylla, il fit, contre le droit des gens, massacrer ces ambassadeurs, et, plein

d'une audace nouvelle, alla ravager la Phrygie.— Ce conquérant porta le triomphe de ses armes plus loin qu'Alexandre.

Deux années après, Sylla reprenait la ville de Minerve, forçait Marius à se tuer, entrait dans Rome, se faisait élire dictateur perpétuel, et, parvenu au faîte des honneurs républicains, se lassait des grandeurs humaines et redevenait simple citoyen.

Alors Pompée et César surgissaient portés sur les ailes de la fortune. Le premier vainquit Mithridate-le-Grand, dépouilla de sa couronne Tigrane, roi d'Arménie, et rendit les Syriens tributaires de Rome.

Cicéron, nouveau Démosthènes, tonnait dans le sénat; il introduisait dans la langue latine les formes élevées, la brièveté, l'atticisme de la plus admirable de toutes les langues. Chaque jour on le voyait défenseur et accusateur. Il découvrit la conjuration de Catilina, acquit une immense fortune, occupa les plus grandes charges; et, comme cela arrive toujours dans les haines civiles,

ses envieux (car il n'avait pas de rivaux), ses envieux l'accusèrent; il fut dépouillé de ses biens, s'exila à Thessalonique, fut rappelé, comblé d'honneurs à Rome dont le sénat lui permit d'élever des monumens à sa gloire, — chose inouie! — et après les guerres de César et de Pompée, après les victoires d'Espagne, de Pharsale et leur tragique dénoûment en Égypte; quand César, ayant vaincu Pharnace et tous ses rivaux, fut élu empereur : quand ce grand homme eut péri sous le glaive des farouches républicains, Brutus et Cassius, le Trumvivat d'Octave, de Lépide et d'Antoine se forma; et Cicéron, l'ennemi mortel de ces derniers, fut assassiné à Formies près du môle de Gaëte.

Quels temps! La bataille d'Actium ensanglantait les champs de l'Épire et livrait à jamais la république de Rome au joug des Césars. L'Occident s'agitait d'une manière terrible, semblant prévoir une prochaine décadence, et préparait son affranchissement. Partout la guerre et partout de grands hommes!

Les belles lettres et les arts avaient des représentans dignes de marcher à côté des plus grands capitaines. Atticus, l'*Athénien*, l'ami de Cicéron, écrivait avec un style plein d'érudition et de finesse ses éloges et ses annales ; C. Népos suivait ses traces, et Quinctius Atta, C. Statius et Trabecas continuaient Térence le Carthaginois.

Puis vint le règne d'Auguste, règne commencé dans des flots de sang et longuement achevé sur des plaines de fleurs ; étincelant météore qui s'alluma vite et répandit ses lueurs sur le monde. Aidé par le Campanien Vitruve, l'empereur jeta parterre *la Rome de briques et la rebâtit en marbre*. Protégés, enrichis, comblés d'honneurs par lui et par Mécène, Horace et Virgile, hommes sortis des derniers rangs du peuple, poètes sublimes dont le génie planait aux cieux, charmaient leurs loisirs, leur dispensaient l'immortalité, et faisaient tressaillir les vieux Romains, comme les Grecs lorsqu'ils entendaient les chants d'Homère.

Ovide et Properce, Catulle et Tibulle, tous

tendres poètes, cygnes harmonieux, chantaient leurs amours avec une volupté infinie, une grace enchanteresse. Les pensées qu'ils exprimaient sont celles de tous les cœurs qui aiment, de toutes les ames qui souffrent. Dans les œuvres de ces poètes du second ordre, tout respire encore un parfum exquis d'amour délicieux, de mœurs pudiques et élégantes, de passions mystérieuses. Les Romains, devenus sujets au lieu de citoyens, oubliaient dans les plaisirs la liberté que César avait tuée, et ne songeaient plus qu'à vivre en paix sous un grand prince quelque peu équitable. — Il est vrai que Tibère allait apparaître, escorté par un cortége de cruautés.

Alors, du fond de la Judée, province Romaine, parvenait déjà, mais confusément, sourde comme un lointain orage, la grande voix du Christ qui allait briser les dieux sur leurs autels, engendrer des guerres terribles, alimenter les cirques, faire briller la flamme des bûchers et parcourir le monde comme un soleil voyageur.

C'étaient les temps de décadence du paga-

nisme, de la moralité humaine, mais non des arts et de la poésie, ainsi que des critiques ont voulu l'insinuer. — Lucius Annœus Seneca, ce spirituel romain d'Espagne, écrivait ses tragédies et prenait place parmi les philosophes stoïciens. — Tite-Live, écrivain supérieur, au style noble, élevé, vigoureux, livrait au public des copies de son histoire. Quintilien, l'un des grands modèles de l'éloquence, se raidissait contre la corruption qui devenait flagrante, et, dans le silence de la retraite, écrivait pour son fils les fameuses *Institutions oratoires*..... ouvrage célèbre et digne de toute notre admiration. — Perse, ce jeune et charmant chevalier romain, du commerce le plus doux, le plus poli, plein de coquetterie, minutieux dans sa toilettte recherchée, flétrissait de ses satires âcres, mordantes, ruisselantes de fiel, tous les vices de son époque, et s'endormait de son dernier sommeil à peine âgé de vingt-huit ans. Nous avons parmi nous un jeune poète d'un haut talent qui a sous tous les rapports de grandes affinités avec le poète de

Volterra; c'est l'auteur de *la Curée*, M. Auguste Barbier.

Je me répète, ce n'étaient pas des temps de décadence littéraire ou artiste. Les Curien, les Munatius, savaient encore admirablement tailler le marbre; les villas de Rome et de la Campanie étaient d'une délicieuse architecture, et le dessin des fresques peintes dans l'intérieur nous semble aujourd'hui d'une merveilleuse pureté.

Suétone, homme sans beaucoup d'art, mais plein de naturel, de justesse et d'impartialité, publiait son histoire des Césars perdue à demi: et le roi des historiens, le plus grand de tous, Tacite allait apparaître avec ses annales.

C'est assurément l'époque triomphante de l'histoire; elle parvint à son apogée: puis, comme si le ciel fût fatigué du génie de quelques unes de ses créatures et de l'avilissement horrible du plus grand nombre, il laissa tomber sur l'humanité un nuage destructeur auquel succéda le long oubli de la barbarie.

Je reprends le règne de Néron. Il y avait à sa

cour un homme illustre d'une famille antique des Sabins, né à Marseille, et nommé *Petronius Arbiter*. Après avoir rempli la haute charge de proconsul de Bithynie, puis celle de consul, il revint à Rome, inspira une confiance sans bornes à Néron qui en fit son confident et l'intendant de ses plaisirs. Pétrone était un voluptueux, Pétrone aimait l'amour dans tout ce qu'il a de plus délicat, de plus gracieux, de plus exquis; mais il avait un dégoût profond pour la corruption humiliante et odieuse au milieu de laquelle vivait la cour, il ne recherchait que l'amour qui élève l'ame, enivre les sens, et non ces passions dégradantes qui avilissent l'homme. La faveur dont jouissait Pétrone auprès de l'empereur lui attira des envieux, entre autres Tigillin, aussi favori de Néron, homme grossier, crapuleux et mieux compris du maître; sans peine il perdit son rival, qui s'ouvrit les veines et mourut d'une mort pleine de douceur. Mais avant d'en venir à cette extrémité cruelle, il avait peint, avec tous les charmes de l'esprit, de la

poésie et de la volupté, les mœurs de son temps, et, comme Rabelais, il décrivit aussi les débordemens de l'empereur et de la cour sous le titre du *Festin de Trimalcion* qu'il envoya au tyran.

La vie de Pétrone et les annales de Tacite soulèvent un pan du voile qui couvre ces mœurs. Voici la description d'une fête que Tigillin ordonna pour Néron :

Un festin superbe avait été disposé sur le lac d'Agrippa, dans un vaisseau ouvragé de lames d'or et d'ivoire. Les rameurs étaient placés suivant leur rang, c'est-à-dire qu'on avait pris les plus habiles entre les plus débauchés. On avait fait venir du bout du monde les mets les plus rares. Le lac était décoré de portiques, et chaque portique, d'un côté, masquait un *Venerium* dans lequel se tenaient des femmes de qualité qui se prostituaient au premier venu. L'autre rive du lac était encombrée de courtisanes toutes nues dansant des danses obscènes. Quand le soir fut venu, tout s'illumina comme par enchantement et d'une manière splendide. Les

villas d'alentour, les bosquets de fleurs retentissaient de chants grossiers et de concerts d'instrumens; puis, pour terminer cette orgie infame, selon l'usage de ces temps misérables, Néron se maria dans la nuit, en *qualité de femme*, à Pythagore, un des hommes les plus corrompus de la fête; — et cela, en public, au milieu de sa cour, devant une assemblée immense !... Toutes les cérémonies de l'hymen furent observées; on mit sur la tête de l'empereur le *Flammeolum*, le voile rouge des épousées; on leur envoya deux Auspices, la dot du mariage; le lit nuptial fut orné, les flambeaux de noce allumés, et pour couronner l'œuvre, *la mariée*, Néron, l'empereur! la mariée souffrit, devant cette multitude, ce que les ombres mystérieuses voilent aux regards dans les plaisirs les plus légitimes!

— Dépravation atroce!

Au milieu de tout cela on trouvait encore le temps de persécuter les chrétiens qui commençaient à ébranler les dogmes pourris du paganisme. Mais le ciel semblait las de tant d'hor-

reurs, et parfois de grandes calamités venaient frapper les peuples de Rome et de la Campanie. Pline raconte que, parmi les prodiges arrivés durant la conjuration de Catilina, Herennius, Décurion de Pompéi, y fut foudroyé sous un ciel serein; ce qui inspira deux vers à Cicéron, que Salluste tourna si fort en moquerie.

Une autre fois, vers l'an 63 de l'ère vulgaire, un violent tremblement de terre ébranla toute la Campanie. A cette même heure, Néron prostituait son titre et sa dignité d'empereur sur le théâtre de Naples : un de ses officiers vint l'avertir du danger qu'il courait; mais le magnanime histrion ne voulut abandonner la scène qu'après avoir achevé de chanter un de ses chants favoris.

Eh bien! au milieu de tout cela, quand il s'agissait de la faiblesse des femmes, la justice sévissait; on appliquait toujours la loi Julia à la femme adultère quand elle n'était pas dame de qualité [1]. Voici une anecdote rapportée par Pline le jeune.

[1] La loi Julia portait qu'une femme convaincue d'adultère per-

— .... On a jugé Galitta, accusée d'adultère. Mariée à un tribun des soldats, à un homme qui allait bientôt solliciter les charges publiques, elle avait déshonoré le rang de son mari et le sien par le commerce qu'elle avait eu avec un centurion. Le mari en avait écrit au lieutenant consulaire, et celui-ci au prince. L'empereur, après avoir pesé toutes les preuves, cassa le centurion et l'exila. Il restait encore à punir la moitié du crime, qui de sa nature est nécessairement le crime de deux. Mais l'amour retenait le mari dont la faiblesse fut blâmée; car même après avoir accusé sa femme d'adultère, il l'avait gardée chez lui, comme si c'était assez pour lui que son rival fût éloigné. On l'avertit qu'il devait achever ses poursuites : il ne les acheva qu'à regret. Mais, malgré l'accusateur, il fallait condamner l'accusée; aussi fut-elle condamnée, et abandonnée aux peines portées par la loi Julia. L'em-

dait la moitié de sa dot, le tiers de son bien, et était reléguée dans une île.

pereur, dans la sentence qu'il prononça, eut soin de nommer le centurion, et de rappeler qu'il agissait dans l'intérêt de la discipline militaire, pour ne pas paraître évoquer à son tribunal toutes les causes d'adultère.

Je crois bien que la pauvre Galitta avait failli, puisque Pline parle de preuves ; mais peut-être n'était-elle pas la plus coupable : elle était femme d'ailleurs ! Et cette condamnation paraît singulière quand on sait que les nobles, les magistrats et les capitaines se montraient en public les sourcils teints, les joues couvertes de fard comme les Égyptiennes et vêtus d'une robe bleue semée de broderies d'or. Ils abandonnaient la pourpre, couleur réservée aux hommes, pour s'habiller comme les baptes efféminés, ces prêtres infames du culte de Cotytis; et, pour combler la mesure, ils avaient renoncé à boire le Falerne dans des coupes d'or, et chacun d'eux ne se servait plus que d'un vase de forme impudique : — *Vitreo bibit ille Priapo* [1].

[1] Juvénal, sat. II. Reprehendit hypocrisis in philosophis, judicibus, sacerdotibus....

Voilà comme s'en allaient à l'immortalité les Romains du temps des empereurs! Les plus adonnés au libertinage, les plus accablés de souillures étaient gorgés d'honneurs. La grande noblesse romaine avait péri au Trasimène, à Cannes, dans les guerres civiles de Marius, à Philippe, à Pharsale, à Actium; eh bien! on la renouvela; et quelle noblesse! — On affranchit les esclaves qui meublaient le *Venerium* et de ces affranchis on fit des chevaliers! Il ne leur manquait que l'antique anneau d'or; mais Annibal les avait envoyés par milliers à Carthage après la bataille de Cannes [1].

Puis cette noblesse de la veille proscrivait le petit nombre d'hommes vertueux qui restait; on bannissait les citoyens qui avaient versé leur sang pour la patrie, les *avocats* [2], les grands écri-

[1] On dit qu'Annibal envoya à Carthage trois boisseaux d'anneaux de 5630 chevaliers qui périrent dans cette bataille.
(*Vie d'Annibal.*)

[2] Cicéron, Pline le jeune, Minucianus, Herennius, n'étaient que des avocats. MM. Berryer, Dupin, Barrot, Thiers, sont des avocats; mais un pauvre chevalier titré par la Dubarry n'au-

vains, les orateurs, les poètes, tous hommes de la plus haute aristocratie, — celle de l'intelligence.

En relisant l'histoire de ces vieux âges, on est frappé de la similitude qui la rapproche de la nôtre pendant le demi-siècle qui vient de s'écouler. Presque toute la noblesse de France avait

rait pas voulu contracter alliance avec des noms si glorieux et si grands. — Il aurait cru déroger !.... Voilà cependant où nous en sommes encore avec notre civilisation. L'aristocratie naturelle est reniée; on a sans cesse à la bouche ces mots humilians pour l'homme qui s'élève : — *C'est un parvenu !* Mais est-il besoin de remonter si haut et de feuilleter long-temps les Nobiliaires pour dire à chacun que celui qui lui a donné son nom était *un vilain*, souvent un rustre, ou un hardi partisan qu'aujourd'hui on mènerait aux galères ! Est-il besoin de répéter que le premier Montmorency, Burk-Hardt ou Bouchard, fut un archer; que les Montgommery descendent d'un vassal d'abbaye; que les ducs de Luynes ont eu pour aïeul un pêcheur ou un soldat ! — Il faut bien poser des assises pour édifier un monument quelconque, et certes c'est toujours la base qui résiste le plus à l'ouragan destructeur. Voyez *Marie de Médicis*, tome I, page 552. Edition in-8°.

Les Italiens, dont on ne peut guère vanter la haute civilisation à cause de l'oppression qui pèse sur ce peuple malheureux, les Italiens, sous ce rapport, sont plus avancés que nous. Tout homme d'intelligence est admis aux prérogatives de la noblesse. Un avocat est noble.

péri aux funestes batailles de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt. Les gens de robe quittèrent la plume et prirent l'épée; puis vinrent des temps de turpitudes, des temps honteux à citer, et les courtisanes du roi, les Pompadour et les Dubarry signèrent dans les ruelles des milliers de lettres de noblesse. — Cela ressemblait beaucoup aux mœurs des Romains. — Eh bien! le plus mince de ces gentillâtres, le plus mince hobereau de province contestera la noblesse à un guerrier qui a gagné dix batailles rangées, qui a versé son sang pour la patrie, à un maréchal de Napoléon ou à une grande célébrité artistique. — Ah! certes, ils font bien de ne pas se croire sur la même ligne! Mieux vaut être un ancêtre que le bâtard dégénéré d'un nom qu'un seul homme illustra; — car les grands noms déshonorent ceux qui les traînent!...

Revenons au temps de Rome antique.

Quelquefois, au milieu des plus odieuses turpitudes, de grandes voix tonnaient sur e monde au front de l'humanité, flétrissant avec

énergie son impudeur, et cherchant, en déversant sur elle des flots de honte, à la faire retourner en arrière pour recouvrer la vieille austérité de mœurs des anciens Romains. — C'est alors qu'apparut Juvénal.

Né avec un esprit vif et railleur, nourri de bonne heure de l'étude des écrivains illustres, doué d'une grande force d'ame, et surtout homme austère et plein d'honneur, il ne put voir avec calme les immoralités de son temps. Il commença par se moquer des mauvais poètes qui l'importunaient sans cesse avec la lecture de leurs tragédies, de leurs épopées et de leurs élégies; ensuite vint le tour du comédien Pâris, bouffon de Néron, et bientôt il publia cette satire célèbre sur les mœurs des prêtres, des nobles, des philosophes et des juges, satire écrite avec une verve effrayante. Il avait flétri les hommes, il ne crut pas avoir rempli sa tâche : il écrivit sa sixième satire, et Pâris, sous le règne de Domitien, eut assez de crédit pour le faire exiler à l'âge de quatre-vingts ans dans la Pentapole, sur les fron-

tières de la Libye. On confia par dérision une charge de commandant de cavalerie à l'illustre poète octogénaire. Cela valait mieux qu'un assassinat, quoiqu'on eût désiré sa mort. Mais il survécut à ses persécuteurs et revint mourir à Rome.

Pour en finir avec les mœurs antiques décrites à propos du désastre de Pompéi, je citerai le tableau des débauches de Messaline, traduit avec beaucoup d'art par M. de Fontanes, mais bien loin encore de l'extrême énergie de l'original.

Quand de Claude assoupi la nuit ferme les yeux,
D'un obscur vêtement sa femme enveloppée,
Seule, avec une esclave, et dans l'ombre échappée,
Préfère à ce palais tout plein de ses aïeux
Des plus viles Phrynés le repaire odieux.
Pour y mieux avilir le nom qu'elle profane,
Elle emprunte à dessein un nom de courtisane;
Son nom est Lisisca : ces exécrables murs,
La lampe suspendue à ces dômes obscurs,
Des plus affreux plaisirs la trace encor récente,
Rien ne peut réprimer l'ardeur qui la tourmente.
Un lit dur et grossier charme plus ses regards
Que l'oreiller de pourpre où dorment les Césars.
Tous ceux que dans cet antre appelle la nuit sombre,
Du regard les invite et n'en craint pas le nombre.
Son sein nu, haletant, qu'attache un réseau d'or.

Les défie, en triomphe, et les défie encor.
C'est là que, dévouée à d'infames caresses,
Des muletiers de Rome épuisant les tendresses,
Noble Britannicus, sur un lit effronté,
Elle étale à leurs yeux les flancs qui t'ont porté.
L'aurore enfin paraît, et sa main adultère
Des faveurs de la nuit réclame le salaire.
Elle quitte à regret cet immonde parvis.
Ses sens sont fatigués et non pas assouvis;
Elle rentre au palais, hideuse, échevelée;
Elle rentre, et l'odeur autour d'elle exhalée
Va sous le dais sacré du lit des empereurs
Révéler de sa nuit les lubriques fureurs.

Telle est la traduction d'un homme du grand monde à propos de ce morceau remarquable. Mais, malgré les efforts de M. de Fontanes, on n'y retrouve pas ce fiel amer, cette âcreté juvénalesque qui caractérise les vers latins. — Je lui préférerais volontiers celle de l'abbé de Villeloin, d'une si naïve rudesse, et qui, d'un peu loin, je l'avoue, fait ressouvenir de Montaigne. Il est vrai qu'une dame (et j'en demande humblement pardon à toutes) peut tourner cette page sans la lire, quoiqu'elle soit l'œuvre d'un vieil et respectable abbé.

— Quand Messaline s'appercevoit qu'il estoit

endormy, elle avoit bien l'audace de se lever du lit impérial et de le quitter, prenant un habit de nuit pour s'aller prostituer comme une abandonnée. Elle se faisoit suivre seulement d'une femme de chambre, et couvrant ses cheveux bruns d'une perruque blonde, elle entroit dans le lieu infame qui fumoit de l'ardeur des impudiques débauches, sur les vieux tapys de diverses couleurs, et prenoit possession d'une logette vuide qu'elle se rendoit particulière, découvroit sa gorge qu'elle avoit parée tout autour d'une broderie précieuse, et feignant d'être Lycisque (une courtisane), elle faisoit voir à découvert les flancs qui t'avoient porté, généreux Britannicus! Elle recevoit avec de grandes caresses tous ceux qui entroient et leur demandoit de l'argent. Mais lors que le maq.....'donnoit congé aux filles, comme elle se voyoit contrainte de partir, elle en devenoit triste, et ne s'en alloit point sans en prendre au moins tous les avantages qu'elle pouvoit, demeurant la dernière pour fermer la porte. Elle estoit encore tout embrasée de l'ar-

deur que sa rage amoureuse allumoit en son sein, quand elle se retiroit, plus lasse que rassasiée, des hommes qu'elle avoit connus; et souillée des taches obscures qui estoient demeurées sur son visage, aussi bien que de la fumée des lampes qui lui avoit gasté le teint, elle portoit les puanteurs du b..... sur le lit de l'empereur !... »

Certes, en regard de cette infame Messaline, tant de fois flétrie, Frédégonde et Catherine de Médicis étaient des modèles de chasteté, malgré la sévérité des historiens pour elles.

Telle fut l'histoire de la république romaine et de l'empire durant une période de cent trente ans, depuis le consulat de l'austère Cicéron jusqu'aux règnes de Nerva et de Trajan.

La pureté de l'ame et du corps avait disparu; les désirs d'une liberté noble et sage étaient morts; les hommes, gangrenés de vices, s'abandonnaient sans retenue aux plus honteuses passions, et, s'il m'était permis ici d'admettre le fatalisme, je dirais avec ce vieux Romain des

derniers jours de la république : — Les citoyens avaient lassé les dieux; les dieux les punirent.

Oh! alors la dégradation et le cynisme impur se pavanaient sur la place publique et sous les portiques. Nul ne prenait plus le soin de voiler sa face sous le pan de sa robe de pourpre ou de son manteau. Les hommes avaient renié la force et la dignité de leur caractère, et la rougeur de la honte ne montait plus jusqu'à leur front. C'étaient des courtisanes immondes marchant les cheveux flottans et parfumés; empruntant aux comédiennes leurs manières efféminées, le timbre argenté de leur voix; imitant tour à tour la basse servilité de leurs affranchis et la grossièreté des gladiateurs. Toutes les nuits, tous les jours, chaque palais, chaque propylée recélait quelque libertinage odieux; on inventait mille immoralités, on ne sacrifiait plus qu'aux divinités de la débauche....

Et quand on jette un coup d'œil sur cet horrible tableau, la pensée ne se reporte-t-elle pas au châtiment dont parle l'Ecriture? Les cinq

villes de la mer Morte, Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboim et Asphaltis, ces sœurs impudiques, n'ont-elles pas une analogie frappante avec ces autres villes sœurs de la Campanie : Stabia, Oplonte, Rétine, Herculanum et Pompéi? — Quel rapprochement! même punition pour mêmes crimes! — Les Campaniens avaient poussé le mal aussi loin que les peuples de la Syrie; Dieu alluma le feu céleste, fit trembler la terre jusqu'en ses fondemens et leur envoya l'ange de la destruction.

Les deux célèbres lettres de Pline le jeune à Tacite ne sont connues que du monde savant; mais la majeure partie des lecteurs n'a pu lire les classiques latins : et comme Pline fut témoin du grand désastre, je crois que ce sera faire quelque plaisir que d'en donner ici de longs fragmens.

PLINE A TACITE.

Vous me demandez des détails sur la mort de

mon oncle, afin d'en transmettre plus fidèlement le récit à la postérité.....

..... Il était à Misène, où il commandait la flotte. Le neuvième jour avant les calendes de septembre, vers la septième heure, ma mère l'avertit qu'il paraissait un nuage d'une grandeur et d'une forme extraordinaire. Après sa station au soleil et son bain d'eau froide, il s'était jeté sur un lit où il avait pris son repas ordinaire, et il se livrait à l'étude. Aussitôt il se lève, et monte en un lieu d'où il pouvait aisément observer ce prodige. La nuée s'élançait dans l'air, sans qu'on pût distinguer à une si grande distance de quelle montagne elle était sortie; l'événement fit connaître de suite que c'était du

[1] Sans doute qu'à cette époque *la Somma* était encore en éruption, d'après l'hésitation du jugement de Pline.

Cette montagne et le Vésuve ont également des noms historiques : les Sabins et les Phéniciens honoraient Jupiter et Pluton sous le titre de *Vesuvius* et de *Summanus*, en y ajoutant le surnom de *Exsuperantissimus*, attribut qui caractérise si bien un volcan en fureur.

Martor, colon. des Phéniciens.

Carlo Bonucci descrizione di Pompei.

mont Vésuve. Sa forme approchait de celle d'un arbre, et particulièrement d'un pin : car s'élevant vers le ciel comme un tronc immense, sa tête s'étendait en rameaux. J'imagine qu'un vent souterrain poussait d'abord cette vapeur avec impétuosité, mais que l'action du vent ne se faisant plus sentir à une certaine hauteur, ou le nuage s'affaissant sous son propre poids, il se répandait en surface. Il paraissait tantôt blanc, tantôt noirâtre et tantôt de diverses couleurs, selon qu'il était plus chargé ou de cendre ou de terre.

Ce prodige surprit mon oncle, et, dans son zèle pour la science, il voulut l'examiner de plus près. Il fait appareiller un bâtiment léger, et me laisse la liberté de le suivre. Je lui répondis que j'aimais mieux étudier; il m'avait par hasard donné lui-même quelque chose à écrire. Il sortait de chez lui, lorsqu'il reçoit un billet de Rectine, femme de Cassius Bassus. Effrayée de l'imminence du péril (car sa maison était située au pied du Vésuve, et elle ne pouvait s'échapper

que par la mer), elle le priait de lui porter secours. Alors il change de but, et poursuit par dévoûment ce qu'il n'avait d'abord entrepris que par désir de s'instruire. Il fait préparer des quadrirèmes, et y monte lui-même pour aller secourir Rectine et beaucoup d'autres personnes qui avaient fixé leur habitation dans ce site attrayant. Il se dirige à la hâte vers des lieux d'où tout le monde s'enfuit : il va droit au danger, l'esprit tellement libre de crainte, qu'il dictait la description des divers accidens et des scènes changeantes que le prodige offrait à ses yeux.

Déjà sur ses vaisseaux volait une cendre plus épaisse et plus chaude à mesure qu'ils approchaient; déjà tombaient autour d'eux des pierres calcinées et des cailloux tout noirs, tout brûlés, tout brisés par la violence du feu. La mer abaissée tout à coup n'avait plus de profondeur, et le rivage était inaccessible par l'amas de pierres qui le couvrait. Mon oncle fut un moment incertain s'il retournerait : mais il dit bientôt à son pilote, qui l'engageait à revenir : La fortune favorise le

courage; menez-nous chez Pomponianus. Pomponianus était à Stabie, de l'autre côté d'un petit golfe formé par la courbure insensible du rivage. Là, à la vue du péril qui était encore éloigné, mais qui s'approchait incessamment, Pomponianus avait fait porter tous ses meubles sur des vaisseaux, et n'attendait pour s'éloigner qu'un vent moins contraire. Mon oncle, favorisé par ce même vent, aborde chez lui, l'embrasse, calme son agitation, le rassure, l'encourage; et, pour dissiper, par sa sécurité, la crainte de son ami, il se fait porter au bain. Après le bain, il se met à table et mange avec gaîté, ou, ce qui ne suppose pas moins de force d'ame, avec toutes les apparences de la gaîté.

Cependant on voyait luire de plusieurs endroits du mont Vésuve de larges flammes et un vaste embrasement, dont les ténèbres augmentaient l'éclat. Pour rassurer ceux qui l'accompagnaient, mon oncle leur disait que c'étaient des maisons de campagne abandonnées au feu par les paysans effrayés, ensuite il se coucha, et dormit réelle-

ment du profond sommeil, car on entendait de la porte le bruit de sa respiration, que la grosseur de son corps rendait forte et retentissante. Cependant la cour par où l'on entrait dans son appartement commençait à se remplir de cendres et de pierres, et pour peu qu'il y fût resté plus long-temps, il ne lui eût plus été possible de sortir. On l'éveille, il sort et va rejoindre Pomponianus et les autres qui avaient veillé. Ils tiennent conseil et délibèrent s'ils se renfermeront dans la maison ou s'ils erreront dans la campagne; car les maisons étaient tellement ébranlées par les violens tremblemens de terre qui se succédaient, qu'elles semblaient arrachées de leurs fondemens, poussées tour à tour dans tous les sens, puis ramenées à leur place: d'un autre côté, on avait à craindre, hors de la ville, la chute des pierres, quoiqu'elles fussent légères et desséchées par le feu. De ces périls on choisit le dernier. Dans l'esprit de mon oncle, la raison la plus forte prévalut sur la plus faible; dans l'esprit de ceux qui l'entouraient, une crainte

l'emporta sur une autre. Ils attachent donc des oreillers autour de leur tête : c'était une sorte de rempart contre les pierres qui tombaient.

Le jour recommençait ailleurs; mais autour d'eux régnait toujours la plus sombre et la plus épaisse des nuits, éclairée cependant par l'embrasement et des feux de toute espèce. On voulut s'approcher du rivage pour examiner si la mer permettait quelque tentative ; mais on la trouva toujours orageuse et contraire. Là, mon oncle se coucha sur un drap étendu, demanda de l'eau froide et en but deux fois. Bientôt des flammes et une odeur de soufre qui en annonçait l'approche mirent tout le monde en fuite et forcèrent mon oncle à se lever. Il se lève appuyé sur deux jeunes esclaves, et au même instant il tombe mort. J'imagine que cette épaisse fumée arrêta sa respiration et le suffoqua : il avait naturellement la poitrine faible, étroite et souvent haletante. Lorsque la lumière reparut (trois jours après le dernier qui avait lui pour mon oncle), on retrouva son corps entier, sans blessure,

rien n'était changé dans l'état de son vêtement et son attitude était celle du sommeil plutôt que de la mort.

Deuxième Lettre.

PLINE A TACITE.

La lettre dans laquelle je vous ai donné les détails que vous me demandiez sur la mort de mon oncle vous a, dites-vous, inspiré le désir de connaître les alarmes et les dangers même auxquels je fus exposé à Mysène où j'étais resté : car c'est là que j'avais suspendu mon récit.

> Bien qu'au seul souvenir je sois saisi d'horreur,
> Je commence.....

Après le départ de mon oncle, je continuai l'étude qui m'avait empêché de le suivre. Vint ensuite le bain, le repas; je dormis quelques instans d'un sommeil agité. Depuis bon nombre de jours, un tremblement de terre s'était fait sentir : il nous avait peu effrayés; on y est habitué en Campanie. Il redoubla pendant cette nuit avec tant de violence, qu'on eût dit non pas seule-

ment une agitation, mais un bouleversement général. Ma mère entra brusquement dans ma chambre : je me levais pour aller l'éveiller, si elle eût été endormie. Nous nous asseyons dans la cour qui ne forme qu'une étroite séparation entre la maison et la mer. Comme je n'avais que dix-huit ans, je ne sais si je dois appeler fermeté ou imprudence ce que je fis alors : je demandai un Tite-Live ; je me mis à le lire, comme dans le plus grand calme, et je continuai à en faire des extraits ainsi que j'avais commencé. Un ami de mon oncle, nouvellement arrivé d'Espagne pour le voir, nous trouve, ma mère et moi, assis tranquillement, et moi tenant un livre : il nous reproche, à ma mère son sang-froid, à moi ma confiance. Je n'en continuai pas moins ma lecture avec attention.

Nous étions à la première heure du jour, et cependant il ne paraissait encore qu'une lumière faible et douteuse. Les murs, autour de nous, étaient ébranlés de si violentes secousses, qu'il devenait dangereux de rester dans un lieu si

étroit, quoiqu'il fût découvert. Nous prenons le parti de quitter la ville : le peuple épouvanté s'enfuit avec nous; et comme dans la peur on met souvent sa prudence à préférer les idées des autres aux siennes, on nous suit en foule, on nous presse, on nous pousse. Dès que nous sommes hors de la ville nous nous arrêtons; et là, nouveaux prodiges, nouvelles frayeurs. Les voitures que nous avions emmenées avec nous étaient, quoiqu'en pleine campagne, entraînées dans tous les sens, et l'on ne pouvait même, avec des pierres, les fixer à la même place. La mer semblait refoulée sur elle-même et comme chassée du rivage par l'ébranlement de la terre. Ce qu'il y a de certain, c'est que le rivage était agrandi, et que beaucoup de poissons étaient restés à sec sur le sable. De l'autre côté, une nuée noire et horrible, déchirée par des feux qui s'élançaient en serpentant, s'ouvrait et laissait échapper de longs sillons de flammes semblables à des éclairs, et plus grands même que des éclairs.

Alors l'ami dont j'ai parlé revint à la charge et plus vivement que la première fois. *Si votre frère, si votre oncle est vivant*, nous dit-il, *il souhaite sans doute que vous vous sauviez, et s'il est mort il a souhaité que vous puissiez lui survivre. Qu'attendez-vous donc pour partir?* Nous répondîmes *que nous ne pouvions songer à notre sûreté tant que nous serions incertains du sort de son ami.* L'Espagnol part sans tarder davantage et cherche son salut dans une fuite précipitée. Presque aussitôt la nue s'abaisse sur la terre et couvre la mer; elle dérobait à nos yeux l'île de Caprée qu'elle enveloppait, et nous cachait la vue du promontoire de Mysène. Ma mère me conjure, me presse, m'ordonne de me sauver de quelque manière que ce soit : elle me dit que la fuite est facile à mon âge; que pour elle, affaiblie et appesantie par les années, elle mourrait contente si elle n'était pas cause de ma mort. Je lui déclare qu'il n'y a de salut pour moi qu'avec elle; je lui prends la main, je l'oblige

à doubler le pas : elle obéit à regret, et s'accuse de ralentir ma marche.

La cendre commençait à tomber sur nous, quoique en petite quantité. Je tourne la tête, et j'aperçois derrière nous une épaisse fumée qui nous suivait, en se répandant sur la terre comme un torrent. *Pendant que nous voyons encore, quittons le grand chemin, dis-je à ma mère, de peur d'être écrasés dans les ténèbres par la foule qui se presse sur nos pas.* A peine nous étions-nous arrêtés, que les ténèbres s'épaissirent encore : on n'eût pas dit seulement une nuit sombre et chargée de nuages, mais l'obscurité d'une chambre où toutes les lumières seraient éteintes. On n'entendait que les gémissemens des femmes, les plaintes des enfans, les cris des hommes. L'un appelait son père, l'autre son fils, l'autre sa femme; ils ne se reconnaissaient qu'à la voix. — Celui-là s'alarmait pour lui-même, celui-ci pour les siens. On en vit à qui la crainte de la mort faisait invoquer la mort même. Ici, on levait les mains au ciel; là, on se persuadait qu'il

n'y avait plus de dieux, et que cette nuit était la dernière, l'éternelle nuit qui devait ensevelir le monde. Plusieurs ajoutaient aux dangers réels des craintes imaginaires et chimériques : ils disaient qu'à Mysène tel édifice s'était écroulé, que tel autre était en feu ; bruits mensongers, mais qui étaient accueillis comme des vérités.

Il parut une lueur qui nous annonçait, non le retour du jour, mais l'approche du feu qui nous menaçait : il s'arrêta pourtant loin de nous. L'obscurité revient, et la pluie de cendre recommence et plus forte et plus épaisse. Nous étions réduits à nous lever de temps en temps pour secouer nos habits; sans cette précaution nous étions engloutis et étouffés sous cette masse brûlante. Je pourrais me vanter qu'au milieu de si affreux dangers il ne m'échappa ni une plainte, ni une parole qui annonçât de la faiblesse ; mais j'étais soutenu par cette pensée triste et consolante à la fois que tout l'univers périssait avec moi. Enfin, cette noire vapeur se dissipa peu à peu, comme une fumée ou comme un nuage ;

bientôt après nous revîmes le jour, et le soleil même, mais pâle et tel qu'il apparaît dans une éclipse. Tout se montrait changé à nos yeux troublés encore; des monceaux de cendre, comme une neige épaisse, couvraient tous les objets.

On retourne à Mysène. Chacun s'y rétablit de son mieux, et nous y passons une nuit entre la crainte et l'espérance; mais la crainte l'emportait toujours, car le tremblement de terre continuait. On ne voyait que gens effrayés qui semblaient se plaire à redoubler leurs terreurs et celles des autres par de sinistres prédictions. Cependant quoique nous eussions couru des dangers, et des dangers dont nous attendions le retour, il ne nous vint pas une seule fois la pensée de nous éloigner, avant d'avoir appris des nouvelles de mon oncle....

C'est ainsi que périrent ces villes qui frappent aujourd'hui nos esprits d'une admiration mêlée de terreurs et de merveilleux.

On retrouve, dans chacune des maisons de

Pompéï, des temples ou des palais, toutes les traces d'art d'une brillante époque. Ce ne sont que fresques, mosaïques et sculptures. — L'art obscène joue là un grand rôle; c'est l'histoire des mœurs. — Autrefois on y voyait des bronzes et de superbes marbres; mais tout a été transporté au musée de Naples. — Et selon moi, c'est un tort immense que l'on a fait à la ville ressuscitée; il valait mieux la conserver intacte, laisser à chaque case son mobilier, ses ustensiles, la montrer telle qu'elle était au jour de sa destruction; l'intérêt eût été plus grand encore. Je sais bien que les Napolitains sont très-voleurs, je le sais mieux que qui que soit; mais il fallait faire clore de murailles la petite enceinte de Pompéi, infliger des peines terribles aux gardiens qui se seraient laissé tenter avec de l'or et la honte d'un bannissement instantané *aux Anglais* corrupteurs. — Car vraiment, si cela continue, Pompéi ne sera bientôt plus qu'un squelette.

—

Salerne, Poestum et Caprée.

—

Je visitai rapidement Castellamare, le grand et sublime amphithéâtre de montagnes du bourg de Vico, Sorrente et le promontoire de Minerve. Nulle part la nature ne s'est montrée plus prodigue pour l'homme; nulle contrée ne recèle de sites plus poétiques et plus enchanteurs que Vico; nul golfe n'a des eaux si bleues et si transparentes; nulle part le ciel n'a de pareilles teintes

d'azur. — Vico est digne d'être habité par des Anges.

Le golfe de Salerne aussi est délicieux, mais la ville n'offre rien de bien remarquable; elle est pauvre, mal bâtie et triste Ses rivages furent témoins de la première gloire des Normands; — grand fait d'armes qui fut le prélude de la conquête de la Sicile par ce peuple aventureux.

Les trois temples de Pœstum ont inspiré tant de voyageurs qu'il n'y a plus rien à en dire: sinon qu'ils sont des plus magnifiques entre tous ceux de la Grèce antique. — Bien des siècles ont déjà passé sur ces longues colonnades, et qui sait si elles ne sont pas destinées à assister aux derniers âges du monde.

Je revins, dans une barque de pêcheur, de Salerne à Caprée que je connaissais déjà. Je ne sais quel attrait m'attirait de nouveau vers cette île célèbre; mais j'avoue que j'éprouvai un bonheur bien grand quand je gravis ses imposans rochers pour la seconde fois.

De la plus haute pointe de l'île, vers l'orient,

dans les ruines d'un palais de Tibère, j'écrivis à mon père, et je préfère rapporter ici cette description faite *ex abrupto*, que de la remplacer par des pages plus travaillées, mais où ne serait pas empreinte une si grande vérité :

— Parvenu à la cime d'un rocher haut de deux mille pieds peut-être, donnant à pic sur la mer, je m'assis sur un reste de colonne de marbre. Tibère avait eu là un palais superbe. — J'avais en face de moi une mer bleue comme un azur vaporeux. Sorrente, la ville du Tasse, étalait au soleil ses maisons blanches sur le versant d'une montagne toute couverte d'orangers, de grenadiers et de citronniers. L'île des Syrènes surgissait des ondes à la pointe du golfe de Salerne, et, au bout de l'horizon, l'Apennin déroulait la fin de sa longue chaîne, laissant presque voir les temples de Pœstum et toute la Calabre ultérieure. En face, dans une vapeur cendrée, Naples apparaissait avec sa longue grève de Portici couronnée par le Vésuve ; au couchant j'apercevais toute l'île, et bien loin je découvrais Ischia,

Baïa et Mysène. — C'était admirablement beau ! Puis involontairement mes yeux s'abaissèrent, et je jetai un fragment de marbre dans la mer ; la hauteur est si effrayante que je n'entendis pas son clapotement dans les flots : alors je songeai à ces infortunés Gaulois que Tibère faisait précipiter de cette même place ; je songeai que plus d'un de ces Gaulois avait, à l'heure terrible, invoqué le souvenir d'une mère adorée, d'un père chéri, vivant tous deux, pleins d'espoir, à l'autre bout du monde ; et ce cri d'angoisses n'arrivait pas même jusqu'aux oreilles du tyran pour provoquer en lui des insomnies et faire naître ses remords....

Tout cela te rappela bien vivement à ma pensée, cher père, et long-temps j'eus les yeux pleins de larmes. Cependant ; je n'avais pas derrière moi les assassins de Tibère, et j'avais l'espérance de te revoir. Mais une année a passé depuis que je t'ai embrassé pour la dernière fois, et plus de six cents lieues nous séparent....

L'île de Caprée doit sa célébrité antique à la

retraite de Tibère qui put sans crainte s'y livrer aux plus infames dépravations. Suivant quelques historiens il avait fait construire là douze temples magnifiques consacrés aux douze grandes divinités. La beauté du site, la douceur du climat, l'abord difficile, avaient séduit l'odieux tyran, et il jouissait largement de cette île enchanteresse [1].

Si l'on en croit quelques anciens auteurs, les flancs de la montagne qui sépare Ana-Capri de l'autre petite ville de Capri étaient ornés de gradins de marbre, de portiques sous lesquels se voyaient d'admirables statues. C'étaient des corridors sombres, des cabinets éclairés par un demi jour dans lesquels le monstre assouvissait ses passions effrenées.

La vie de cet empereur, écrite par Suétone dans son histoire des douze Césars, fait frémir d'épouvante. Les dernières années de son règne

[1] Selon Tacite, l'aspect était plus délicieux avant l'embrasement du Vésuve : il y avait des villas et des cités depuis Naples jusqu'au promontoire de Mysène, et la montagne volcanique était ombragée de bois immenses.

sont plus atroces que celui de Néron tout entier. — Jamais homme ne poussa plus loin l'hypocrisie. Tant que vécut Auguste, et même durant les premières années de sa puissance, Tibère flatta le sénat et le peuple, il doubla les legs qu'Octave avait faits aux gens de guerre, réforma les jeux, rétablit *une ombre* de liberté, fit des lois somptuaires à cause du luxe et voulut faire revenir aux vieilles mœurs romaines.

— Tibère, attentif à rappeler les usages de nos ancêtres, sévit contre les dames romaines qui se prostituaient, et permit à leurs parens de s'assembler pour les punir si personne ne leur intentait d'accusation publique. Un chevalier romain avait juré de ne jamais répudier sa femme, le prince le dispensa de son serment, parce qu'il l'avait surprise en adultère avec son gendre. Il y avait des dames de qualité qui, pour perdre le droit et la dignité de femmes mariées et se dérober par là aux peines décernées par les lois, faisaient un commerce infame de la pudeur des jeunes gens : les personnes les plus débau-

chées des deux sexes subissaient aussi volontairement la note d'infamie, afin d'éluder par là le sénatus-consulte qui leur défendait d'entrer au nombre des comédiens et des gladiateurs. Tibère, pour rendre inutile ces honteux artifices, envoya tous les coupables en exil[1] ....

Toutes ces choses sont assurément l'œuvre d'un noble cœur; Tibère avait de plus une haute capacité, beaucoup de finesse et une vaste érudition. Voici une anecdote de la vieillesse de ce réformateur de mœurs :

Sestius Gallus, vieillard célèbre par son libertinage, avait été autrefois noté d'infamie par Auguste; Tibère, quelques jours après lui avoir reproché en plein sénat ses désordres, promit d'aller souper chez lui, à condition qu'il ne changerait rien à sa façon de vivre, et que des jeunes filles toutes nues les serviraient[2]. Alexandre Borgia avait assurément beaucoup du caractère de Tibère.

[1] Suétone, *Histoire des douze Césars. Vie de Tibère.*
[2] Suétone, id.

Les dames romaines n'étaient pas à l'abri de ses attentats, et le public l'apprit par la mort fatale de Mallonie. Ce prince l'avait fait venir chez lui ; et voyant qu'elle se refusait avec opiniâtreté à *ses abominables désirs*, il lui suscita de faux témoins, et lorsqu'elle comparut à son tribunal, il ne cessa de lui demander *si elle ne se repentait pas* — ECQUID POENITERET ? — Mais cette femme généreuse reprocha hautement à ce monstre l'obscénité de sa vie, sortit brusquement de son audience, et, de retour chez elle, se poignarda. Cette aventure fit grand bruit à Rome, et quelque temps après, dans une farce Atellane, on lui appliqua un vers qui éternisait le souvenir de son opprobre [1].

Plusieurs volumes ne suffiraient pas si l'on voulait écrire l'histoire des saturnales de Caprée. Aujourd'hui c'est à peine si l'on retrouve quelque vestige du palais et des temples; le peuple romain, après la mort de l'infame tyran, pilla

[1] Suétone.

ses domaines et renversa tout ce qui pouvait perpétuer sa mémoire. Il ne reste à Caprée que deux ou trois voûtes et des ruines de corridors pavés de mosaïques qu'un paysan morcèle et vend aux étrangers. Mais les monumens élevés par Suétone et Tacite seront éternels !

Aujourd'hui l'intérieur de l'île est encore d'une gaîté charmante; entre les deux pics de rochers de l'orient et du septentrion, se trouve une petite vallée pleine de rians vergers semés de maisonnettes blanches et de grands arbres, et vers le cintre qui se trouve en regard du golfe on aperçoit Caprée avec les campanilles de ses églises et de ses monastères. Je me ressouviendrai toujours avec bonheur de mon rapide passage dans cette île. Par une délicieuse soirée d'été, rafraîchie par une faible brise, embaumée de mille parfums, dona Emmanuëla, ma locandière, avertit ses amies de la venue d'un jeune étranger qui désirait voir danser la *Saltarella*, leur danse nationale. Il en vint dix, et tour à

tour elles exécutèrent la Saltarella aux sons du tambourin.

Comme c'étaient les amies d'Emmanuëla, et non des filles mercenaires, je n'osai leur offrir d'argent, et je les invitai à souper. Elles ne firent point de façons comme en feraient les filles de France ou d'Angleterre; toutes, d'un élan spontané, acceptèrent, et dans leurs grands yeux noirs brillaient une expression de bonheur, une joie difficile à décrire. — J'avoue que je n'étais pas moins joyeux; il y avait si long-temps que je voyageais seul au milieu de contrées pleines de périls que cette nombreuse réunion féminine m'enchantait.

Parmi ces jeunes filles de Caprée, il s'en trouvait trois parfaitement belles, et j'avoue aussi que leur costume simple et sévère rehausse encore leur genre de beauté. — Leur physionomie est empreinte du type grec. Il n'a pas dégénéré. Il est pur. Elles portent une longue jupe flottante ; elles vont jambes et pieds nus. Leur taille svelte est étroitement emprisonnée dans un

corset de velours ou de bure, et sur leurs épaules, largement découvertes, tombent les flots noirs de leur chevelure, liée au sommet de la tête à la manière antique.

Jamais Amphytrion ne fut plus heureux avec ses convives. C'étaient des soins infinis, des agaceries et des cris, des rires et tous les superlatifs de la langue sonore : — *Bravissimo giovine ! nobilissimo signore ! gentile forestiere !* J'appréciais cela à sa juste valeur de la part d'un peuple éminemment vantard; mais là, comme presque partout, les femmes valent mieux que les hommes, et je me bornais à prendre du plaisir. — Or il y en avait beaucoup.

Je serais volontiers demeuré quelques mois dans cette île, au milieu de la population qui m'a semblé fort aimable pour les étrangers, quoiqu'elle soit naturellement assez grossière. — J'en ai eu la pensée. — Je ne parle pas de l'hospitalité; à Caprée, comme par toute l'Italie, on la paie cher, peut-être plus encore à Caprée qu'ailleurs.

Je me suis informé des mœurs, et l'on m'a dit qu'elles ne sont pas très-puritaines. Je l'ai cru sans peine, car il est facile de voir étinceler d'ardentes passions dans les grands yeux noirs des belles insulaires.

Le lendemain matin, de bonne heure, je me fis conduire à la célèbre *Grotte d'azur*. Nous longeâmes le côté nord de l'île : l'aspect est sauvage ; ce sont de grands rochers gris, déchirés à la tête et taillés en forme de rempart; à chaque instant, ils semblaient vouloir écraser ma mauvaise barquette. L'entrée de la grotte n'a pas plus de deux pieds et demi en hauteur et trois à la surface de la mer. Cela ressemble à une petite fenêtre ogivale. — J'avais fermé les yeux en pénétrant sous le rocher; quand je les rouvris, je fus émerveillé. La grotte allait en s'élargissant, et toutes les parois reflétaient les eaux de la mer, d'une limpidité miraculeuse. Chaque fois que mon petit marinier touchait l'onde avec sa rame, on voyait courir à la surface des myriades de globules étincelans, et s'il la relevait, chaque

goutte d'eau tombait comme une perle et descendait jusqu'à une grande profondeur. Le jour pénétrant dans la grotte par-dessous le rocher à gauche, à quelques pieds dans la mer, revêt ses voûtes de cette couleur qui en fait tout le charme; mais jusqu'à ce jour les peintres qui l'ont reproduite ont trop imité l'azur ; elle n'est pas bleue : la voûte est vert de gris, et l'entrée est à peine nuancée. Quand on l'examine longtemps et d'une manière attentive, les stalactites des parois semblent presque rouges, et le fond de la grotte est d'un rose pâle et sale. Je n'ai jamais vu en ce genre chose aussi curieuse.

Il n'y a que fort peu d'années, ont écrit plusieurs voyageurs et aussi divers journaux, que cette grotte fut découverte. Tout récemment on a aussi retrouvé un escalier percé dans le roc et qui aboutissait sur la montagne, ce qui a fait supposer, avec juste raison, qu'elle était connue de Tibère. Mais elle n'était perdue que depuis un siècle assurément, car je lis ceci dans un vieux voyageur, sous la date de 1688.

— « J'entrai dans une grotte que les *habitans* » appelent *Grotto oscuro ;* et après que mes yeux » se furent un peu remis, j'en pus voir distincte- » ment toutes les parties, à la faveur de la lu- » mière qui y est renvoyée et réfléchie par le » mouvement des *vagues* et de la *surface de* » *l'eau*. La bouche en est basse et étroite ; mais » à mesure que l'on avance, la grotte s'ouvre » des deux côtés, en faisant une figure ovale de » cent verges d'une extrémité à l'autre, à ce qu'on » nous a dit, car il y aurait eu du danger à la » mesurer.

» Il distille de toute la *voûte* une *eau fraîche* » qui tombait sur nous aussi dru et aussi vite que » les premières gouttes d'une *ondée*. Les *habi-* » *tans* et les *Napolitains* qui ont entendu par- » ler des *Grottes de Tibère*, croyent que celle-ci » en est une ; mais il y a plusieurs raisons qui » montrent qu'elle est naturelle [1].

Elle est encore aujourd'hui telle que la décrit

[1] Voyage de Misson.

le vieux voyageur; mais la voûte ne distille plus une si grande quantité d'eau : en revanche il y a beaucoup de stalactites que les guides donnent aux étrangers, et les parois ne sont plus d'une *pierre molasse* ainsi qu'ils l'étaient de son temps.

Mer de Sicile, Archipel éolien, la côte d'Afrique, et la Sicile.

—

Je m'embarquai pour la Sicile sur une faible brigantine d'Ischia. Le petit bâtiment était loin d'être magnifique; mais comme il n'y en avait pas d'autres, il fallut bien se résigner. D'ailleurs quand on doit faire de longs voyages, il faut mettre un peu de côté les somptuosités de la vie, s'attendre à de grandes fatigues, à des privations

cruelles, et opposer la résignation à une mauvaise fortune.

Sous ce rapport, j'étais à la hauteur de ma position. Déjà plus d'une fois j'avais été forcé d'opposer une constance héroïque à de tristes revers....

— Je partis.

Ensuite une chose me rassura, c'était l'équipage; douze personnes le composaient, quatre jeunes mousses, six matelots, le patron et son second. Tous respiraient la santé; on devinait une grande force physique chez ces hommes à large poitrine, au visage doré par le soleil des mers d'Orient. — La brigantine revenait de la Syrie: — puis ils avaient tous un air de candeur et d'honnêteté assez rare sous le ciel napolitain.

Une jeune femme de Pouzzoles était assise sur le pont avec six petits enfans beaux comme des Anges; et près du pilote j'aperçus un vieil et vénérable prêtre sicilien, brisé par l'âge et la misère.

Tel était l'aspect de la brigantine quand nous mîmes à la voile.

Il padrone comptait sur une bonne brise pour la nuit; elle souffla en effet deux heures, et ce fut tout: durant un jour et demi nous restâmes en vue de Caprée, refoulés vers le golfe de Salerne. C'était assurément fort triste. Je n'avais pas de livres, grace aux bons gouvernemens italiens, et toute ma ressource se bornait à quelques mauvais bouquins de médecine-vétérinaire dont le vieux prêtre était possesseur.

Ah! dans ces longues heures d'ennuis mortels, mille fois heureux l'homme qui trouve assez de poésie dans son ame pour attendre patiemment des jours moins monotones; sinon viennent d'affreuses tristesses, des regrets pour la patrie absente, et souvent d'amers repentirs!

Dans la soirée, fort tard, quand la nuit se fut appesantie toute bleue sur la mer, quand mille feux commencèrent à ruisseler des étoiles brillantes, la petite couronne de plumes située près de la boussole s'agita tout-à-coup avec violence

sous un vent de terre, on entendit crier les poulies des cordages et les agrès, calmes depuis si long-temps; le patron fit rapidement changer la manœuvre, et nous prîmes la direction des îles Eoliennes.

— Cela nous promet une bonne nuit, seigneur capitaine, dis-je à mon hôte.

— Une nuit rapide, seigneur, me répondit-il; mais nous aurons demain un mauvais jour, — un jour d'orage.

— Prévoyez-vous du danger, dites-le moi; je ne suis pas très-brave en mer, surtout n'ayant d'autre asile que cette pauvre brigantine qui danse sur les flots comme une coquille de noix.

— D'abord, me dit-il, chaque fois qu'on s'embarque, on court des dangers, mais toujours on en revient: et puis mon navire est sûr; j'ai quarante-trois ans, et jamais je n'ai bu une goutte d'eau salée, — pourtant j'ai fait de fameux voyages; je ne sais trop si la Méditerranée a un grand port dans lequel je n'aie pas jeté mon ancre. J'arrive de Tripoli de Syrie, et ces pa-

rages sont bien mauvais en hiver, *corpo di Bacco!* L'année dernière j'ai remonté toute la côte d'Albanie, et j'étais un des approvisionneurs de votre armée d'Alger au moment de la conquête. — Eh bien, me voilà. Mais demain, me dit-il en regardant le ciel avec attention, demain nous aurons un orage.

Le vaisseau volait comme s'il eût eu des ailes, et le capitaine enchanté alla se jeter dans l'entrepôt sur de vieilles voiles; car ce brave homme m'avait cédé son lit.

Je demeurai quelques minutes plongé dans une réflexion singulière à propos de l'orage qu'il prévoyait : mon imagination naturellement malade inventait ou me faisait apparaître mille scènes de naufrages. Depuis une malheureuse circonstance de ma vie où je faillis être noyé, j'avais une peur extrême de l'eau, et principalement de la mer; rien ne pouvait vaincre cette répugnance horrible : j'aurais, je crois, préféré faire le tour de l'Europe monté sur une mule mauvaise et capricieuse, que d'aller de Marseille

à Naples sur le bateau à vapeur. — Je pensais, vu la faiblesse et la vétusté de notre brigantine, qu'elle ne pourrait résister au choc impétueux des vagues, et que sans doute elle sombrerait en pleine mer; ou bien que nous serions affalés à la côte d'Afrique ou brisés sur les grands rochers de la Sicile. Mon imagination me rendait vraiment bien malheureux.

Je fus arraché à ces pensées pénibles par une chanson bizarre que chantaient deux jeunes matelots occupés au-dessus de ma tête sur la traverse des mâts. Malgré moi ; il me fallut écouter ces deux hommes, tant l'air de ce chant me semblait étrange et me plaisait. Il avait à la fois quelque chose de lent, d'harmonieux et de sauvage. Comme ces deux matelots avaient long-temps résidé dans les parages de la mer d'Albanie, ils avaient appris plusieurs chants nationaux : je les écoutais avec une attention extrême, et j'écrivis, dans cette belle nuit, sur le pont, aux lueurs de la lampe qui projette sa flamme sur la boussole, la chanson que je transcris ici. — Je voulus

strictement qu'elle pût s'adapter à l'air albanais ; et c'est en m'assujétissant à cela que je fus forcé de mettre de l'irrégularité dans cette poésie :

CHANSON

A MES MATELOTS D'ISCHIA.

Allons, matelots d'Ischia,
Déployez vos rapides voiles ;
Le ciel est parsemé d'étoiles,
Et le vent vient de Procida.

Vite dehors toutes les voiles,
Et filons comme des étoiles.

Laissons là Caprée et ses filles
Pour qui l'amour est un éclair :
A Milet, je serai plus fier
En levant de blanches mantilles.

Vite dehors toutes les voiles,
Et filons comme des étoiles.

Sur les flots voyez le phosphore
Prodiguer ses feux ravissans ;
Eh bien ! les Turques du Bosphore
Ont les yeux plus éblouissans !...

Vite dehors toutes les voiles,
Et filons comme des étoiles.

Pour *cent grains* vous aurez dix Juives
Belles à damner vingt chrétiens....
Moi je jetterai les sequins
Pour prendre au sultan ses captives.

Vite dehors toutes les voiles,
Et filons comme des étoiles.

Nous irons choisir au Bazar
Des Géorgiennes pour compagnes;
Et, revenant par les Espagnes,
Nous chanterons dans l'Alcazar.

Vite dehors toutes les voiles,
Et filons comme des étoiles.

On retrouve encor le sang maure
En ce pays aimé du ciel.
Oh ! quiconque a vu Penafiel
Et Carmen, l'amour le dévore !...

Vite dehors toutes les voiles,
Et filons comme des étoiles.

Allons, matelots d'Ischia,
Déployez vos rapides voiles.
Le ciel est parsemé d'étoiles,
Et le vent vient de Procida.

Combien je regrettais de n'avoir aucune science musicale pour noter cet air montagnard. Je suis persuadé que c'eût été une bonne fortune pour

Meyssonnier et pour les jolies personnes qui achètent toutes ses romances. Il est impossible d'entendre un morceau plus délicieux et plus original.

Une heure avant le coucher du soleil j'aperçus Stromboli et les autres îles de l'Archipel de Lipari. La crête et les flancs du cône de Stromboli lançaient dans les airs des tourbillons d'une épaisse fumée; sur le revers, dans la direction de l'ouest sud, on voyait de grandes rigoles grises et violacées comme si d'affreux torrens eussent déchiré ces calcaires sous leurs masses d'eaux; mais non, tout cela est l'œuvre du feu. J'avais omis de rapporter un incident touchant de notre voyage qui eut lieu à l'instant du départ, mais sa place est ici marquée, puisqu'il se reproduisait tous les jours.

Au moment où le soleil commençait à disparaître sous les flots, chaque soir, le capitaine frappait fortement sur la caisse de la boussole avec une double planchette comme celle d'un *maître des cérémonies,* et aussitôt d'un bout à

l'autre du pont, des vergues, des mâts, jeunes et vieux matelots accouraient, livraient aux derniers rayons du soleil leur tête nue, et priaient Dieu à voix haute. Ce soir-là ce fut un touchant spectacle; le soleil montrait son disque enflammé au milieu d'un horizon de grands nuages jaunes et noirs; dans la direction de la Calabre ultérieure, le ciel étalait une voûte d'encre d'où s'échappaient par intervalles d'ardentes lueurs auxquelles succédait un tonnerre assez lointain. Puis le capitaine, d'une voix plus émue que d'habitude, et les yeux inquiets, commença les litanies de la Vierge et finit par un hymne à Dieu. Nous étions tous agenouillés, priant avec ferveur le dispensateur de tous biens. Nul cœur n'était froid en présence d'une pareille scène. La jeune femme à genoux allaitant son dernier né, et entourée de ses cinq autres petits enfans, le visage contracté par la crainte, abaissant des regards d'amour et d'angoisses maternelles sur son trésor. Derrière elle le vieux Capellen et le capitaine; et, disséminées devant nous sur le

pont, les figures hâlées et sombres des matelots.

Il y avait au fond de cela quelque chose d'admirable. J'étais fortement ému de voir cette foi profonde et sainte dans le cœur de ces hommes grossiers, je souffrais pour cette jeune dame si effrayée : je ne dirais pas que mon âme en cet instant fut inaccessible à la crainte. — Cette prière touchante dura près d'une heure, après quoi chaque matelot retourna à son poste pour exécuter les manœuvres qui devenaient de plus en plus difficiles.

L'orage éclata sur plusieurs points à la fois. Le vent devenait plus violent, les vagues se creusaient à une grande profondeur, la pluie tomba bientôt par torrens; des déluges d'eau; et la pauvre brigantine courait comme une mouette au gré des vagues, au souffle déchaîné des tempêtes dans les plus obscures ténèbres.

Qui sait le temps que nous fûmes balottés ainsi entre la vie et la mort ! — La violence que l'ouragan imprimait aux ondes renversait sans

cesse le frêle navire, on frissonnait d'entendre craquer et gémir ses flancs, on se heurtait dans l'entrepont, ce n'étaient que pleurs, que sanglots de la jeune dame et de ses petits enfans; puis, pour combler la mesure, la lampe s'éteignit, tout resta dans l'ombre, l'effroi augmenta encore, et bientôt on n'entendit plus que la voix cassée et tremblotante du vieux prêtre, qui récitait dans la chambre du capitaine les prières des agonisans.

La tempête cessa aux premières lueurs du crépuscule ; je montai sur le pont, et je vis nos matelots brisés, haletans, tordant leurs vêtemens imprégnés d'une pluie incessante, et n'obéissant que faiblement aux ordres du capitaine exténué lui-même. Ce brave homme, qui n'était pas un marin bien habile, semblait d'une inquiétude mortelle; je lui demandai s'il savait où nous nous trouvions à cette heure :

— Je crains que cette tempête ne nous ait jetés hors de notre route, me répondit-il.

— Croyez-vous que nous ayons dépassé Palerme, repris-je.

— J'ai peur que nous ne soyons fort près de l'Afrique. Au reste, le soleil ne tardera guère à dissiper cette brume, la mer sera peut-être encore long-temps agitée, mais il fera beau aujourd'hui.

Il ne s'était pas trompé dans ses conjectures. Un soleil ardent reparut au ciel après tant d'heures sombres, et nous aperçûmes à une assez grande distance encore une longue côte grise sur laquelle se dessinait une ville presque blanche.

J'appellai le patron qui était descendu dans l'entrepont se reposer. — *Padrone ! padrone ! ecco la Sicilia.*

Il monta rapidement, regarda plusieurs fois, et me dit assez tristement :

— Non, Seigneur, non, c'est l'Afrique !

— L'Afrique? repartis-je, bon. Et comment appelez-vous cette ville ?

— Tunis.

— Cela n'est pas possible, mon cher patron. Si je me souviens bien de la géographie, Tunis est au fond d'un petit golfe, et je ne vois rien qui me rappelle la vieille Carthage. Que ce soit l'Afrique, je le veux bien, je voudrais même pouvoir aborder à Tunis et y résider quelques jours, mais, quant à cette ville, c'est quelque autre dépendance de la régence barbaresque.

Mais le pauvre patron ne m'écoutait plus ; il donnait des ordres d'une voix brève et sévère ; le pilote tourna la brigantine, on cargua une voile, et lentement nous nous éloignâmes de l'Afrique en naviguant vers la Sicile.

Quelle traversée, mon Dieu ! à trois heures du soir nous eûmes un calme plat qui dura deux jours et demi. La mer de Barbarie, ordinairement d'un bleu si foncé, s'était couverte de teintes blafardes. Les vagues se soulevaient lourdement et retombaient toutes blanches sans faire jaillir d'écume. Le soleil était d'une chaleur insupportable, nul souffle, et les yeux souf-

fraient cruellement de ces teintes éblouissantes. Mon seul divertissement était d'essayer mon adresse avec mes pistolets sur les nombreuses compagnies de thons qui sautaient dans les eaux du navire. C'était un singulier tir, — et qui ne me fit aucun honneur. J'aurais préféré des têtes de poupées, immobiles sur la mouche de fer, à ces grands poissons à l'élan rapide.

Nous fûmes plus heureux à une autre pêche. Il y a dans ces parages un assez bon nombre de grosses tortues. Nous en prîmes plusieurs. Elles venaient à la surface des ondes calmes, se renversaient sur le dos et s'endormaient au soleil. Dès que nous en apercevions une endormie, les matelots mettaient une barque à la mer et, ramant avec une grande précaution, on venait derrière elles les prendre par une des nageoires. Cette pêche me divertit singulièrement, et ce fut une vraie bonne fortune pour nos pauvres matelots qui trouvaient cet amphibie d'une délicatesse extrême.

Enfin, nous arrivâmes en vue de cette Sicile

tant désirée ! Il me fallut longer toute la côte de l'Ouest, et après de dures fatigues, que mon dégoût de la mer m'avait fait trouver plus dures encore, je vins débarquer à Messine.

Messine.

—

Toute la plage nord-est de la Sicile, à partir du phare de Messine jusqu'à cette cité célèbre, était couverte de nopals et d'aloès en fleurs. C'était la première fois que je voyais en pleine terre et en si grand nombre ces plantes et ces arbustes, nés sous le ciel d'Orient ; l'aloès surtout avec sa tige élancée et sa tête fleurie me semblait surprenant, d'autant mieux que j'avais encore le souvenir

plein de sa floraison séculaire, et par cela même merveilleuse, pour nous autres habitans du Nord. — Durant mon long voyage, j'ai eu l'occasion d'en voir un grand nombre, je me suis informé à des personnes compétentes, et je peux affirmer que l'aloès fleurit plus d'une fois par siècle. — Cet arbuste, comme toutes les plantes grasses, est même d'une durée assez courte, il se sèche rapidement, et je crois, à propos de l'espèce de celui de Sicile et de la Grèce, qu'il faut en toute confiance le rayer du vocabulaire merveilleux.

Le canal, ou, plus rationnellement, le bras de mer appelé Phare de Messine, est d'une grande beauté dans la belle saison; rien de plus varié comme couleur; il est encaissé entre les hautes montagnes de la Calabre et celles de la Sicile. Au couchant il se jette dans la mer Thyrrénienne près des célèbres écueils de Scylla et de Carybde, au levant dans la mer d'Ionie, à peu de distance de l'embouchure de l'Adriatique.

Messine repose au levant sur la grève de Sicile

semblant endormie après les cruels tremblemens de terre qui l'ont ravagée ; un petit phare s'avance dans la mer environ un quart de mille formant l'extrémité d'un port destiné à la quarantaine des navires qui viennent d'Orient, et à l'extrémité du grand port on aperçoit une forteresse imposante destinée tour à tour à protéger la ville ou à la dominer.

De grands palais la plupart inachevés bordent le quai de la Marine et mirent leurs façades blanches dans les flots. A travers les hautes percées des arcades qui aboutissent à ce quai on découvre un amphithéâtre d'hôtels élégans, de palais surmontés par des campanilles, et au-dessus de tout cela des collines délicieuses semées d'orangers, de citroniers et de cyprès, des collines toutes riantes derrière lesquelles courent les grandes montagnes qui continuent les flancs de l'Etna.

Tel est l'aspect de Messine.

Quelques lignes de l'histoire antique ne seront peut-être pas déplacées ici, l'histoire de la Sicile se mêle aux premiers âges du monde.

Dans les temps héroïques, elle fut habitée par les dieux. Aujourd'hui le voyageur la parcourt avec Homère à la main [1].

En examinant avec une grande attention le système géologique de la Sicile, et des îles de Lipari, filles du feu selon la Mythologie, on reconnaît la plus haute antiquité du globe. Selon un naturaliste célèbre [2], on peut croire que les volcans de cet archipel et de la grande île sont antérieurs à toute l'histoire. Ces volcans ont été autrefois sous-marins, et l'Etna et l'Hécla n'ont leurs cônes si élevés et si vastes que parce qu'ils ont existé avant la reformation de la terre dont

[1] *Saturno regnate per tutta l'isola. Giove sull' Etna; Cerere è Proserpinà ne' fertili campi di Enna. Minerva in Imera; Diana in Ortigia, è gli armenti di Apollo pascevan nelle ubertose campagne della nostra isola, onde Omero* TERRA DEL SOLE *denominella. E quivi amora Giove facea madre de'* PALICI *la ninfa Talia Mercurio generava Dafni ne' monti Erei, Vulcano costruiva i fulmini del Saturniade nelle caverne dell' Etna, e Venere il soggiorno d'Erice a quello della stessa Gnido preferiva.*

DUCA DI SERRA DI FALCO. *Antichità della Sicilia.*

[2] Lazare Spallanzani. *Voyage dans les deux Siciles.*

Moïse trace l'histoire dans la Genèse [1], et parce qu'ils appartenaient aux mers de l'ancienne terre, qu'une catastrophe universelle aura repoussées des lieux qu'elles couvraient.

J'ai trouvé dans les hautes montagnes de Calatagirone, à Piazza et vers le lac sacré des Palices près de Lentini, des huîtres fossiles, mêlées à des couches calcaires ; au-delà des vallons d'Enna, dans la chaîne de montagnes qui part du lac de Pluton, j'ai aussi trouvé *le buccin ondé* dans des monticules d'un sable à demi pétrifié. Plus loin on voit un demi-cercle de rochers blancs qui semblent rongés par les eaux de la mer et dans lesquels j'ai observé de petits coquillages pareils à ceux de la plage de Syracuse. Or, tous ces pays sont fort éloignés de la mer et à une hauteur de quinze ou dix-huit cents pieds. J'ai retrouvé de ces mêmes espèces sur les flancs de l'Etna.

[1] Or la terre estoit sans forme et vuide, et les ténèbres estoient sur la face de l'abysme ; et l'esprict de Dieu estoit espandu par dessus les eaux.

Genèse, chap. 1.

L'abbé Spallanzani dit aussi dans la relation de son voyage à ce volcan fameux : — L'Etna fait voir à quatre cents toises au-dessus du niveau de la mer *des traces* de coquilles bien conservées : il faut donc que cette partie de sa base ait été sous la mer.... Dans sa partie nord-est à plus de trois cents toises d'élévation on trouve des coquilles fossiles bien conservées qui sont très-nombreuses ; ce sont précisément les espèces qu'on pêche aujourd'hui dans les mers de Sicile. Tout cela ne prouve-t-il pas que ce volcan était formé avant que la mer se fût retirée au-dessous du continent de la Sicile ? Il y a pourtant trois mille ans qu'on connaît ce volcan...

Quand on calcule la masse de cette montagne d'après les éruptions connues, on comprend bien qu'elles n'ont pu la former comme on la voit aujourd'hui, et qu'il faut recourir à des éruptions antérieures qui se sont faites sous les eaux. Cette montagne a une base dont la circonférence est d'environ soixante lieues [1]....

[1] Lazare Spallanzani. *Des Volcans.*

Les volcans de l'Auvergne, du midi de la France et ceux de Hongrie ne possèdent pas ces traces qui font supposer des temps si reculés. C'est alors qu'on peut songer à ce psaume si beau de poésie du roi prophète :

« O Seigneur, mon Dieu !

» Vous vous servez des esprits et des tempêtes comme de vos envoyés, et des feux ardens comme de vos ministres.

« Vous avez fondé la terre sur sa propre stabilité ; elle ne se renversera point dans la succession des siècles.

» Vous l'aviez couverte de l'abîme des mers comme d'une robe; les eaux étaient au-dessus des montagnes.

» Mais votre voix menaçante les a fait fuir : au bruit de votre tonnerre, elles se sont retirées avec frayeur.

» Alors les montagnes s'élevèrent et les campagnes s'aplanirent, chacune dans la place que vous leur aviez marquée [1]. »

[1] David ; psaume 103. *Benedic, anima mea, Domino.*

La Sicile a la forme d'un Delta, et à cause de ses trois grands caps on lui donna primitivement le nom de Trinacria :

Terre qui par trois promontoires s'en court loin de la vaste mer,
Et par sa situation Trinacrie s'est fait nommer.

C'est ainsi qu'au dix-septième siècle le savant Hondius traduisait les fastes d'Ovide. Assurément ce n'est pas d'une rare élégance, mais la vérité naïve plaît souvent plus que l'art trop raffiné : aussi les hommes véritablement artistes préféreront-ils toujours les Albert Durer et les Giovanno Belini aux Louis Carrache et à Carle Maratte.

La Sicile est aussi appelée Sicanie par Thucydide qui, conjointement avec Solin, lui donne pour roi dans les âges héroïques avant la guerre de Troie un certain Sicanus venu de l'Espagne orientale avec ses compagnons. La Mythologie est beaucoup plus pompeuse, ainsi que Diodore, qui en est un des principaux continuateurs. Selon ces dires, elle eut pour premiers habitans les Les-

trigons et les Cyclopes; Hercule en fit la conquête; c'étaient les délices de plusieurs dieux et déesses; et Dédale vint s'y réfugier pour se soustraire à la vengeance de Minos, roi de Crète.

On sait que Dédale, Athénien, de la noble et puissante famille des Erechtides, était un des Grecs les plus fameux sous le rapport des arts. Si nous en devons croire son histoire à demi fabuleuse, il fut le disciple de Mercure, n'eut jamais de rivaux en statuaire, et possédait en outre la science de l'architecture, de la mécanique et de la fortification. Malgré cette réunion de qualités brillantes qui distinguent le génie, Dédale fut banni avec infamie par les juges de l'Aréopage.

La sœur du célèbre artiste avait un fils nommé Talos qu'elle mit sous sa direction dès l'âge le plus tendre. L'enfant possédait une haute intelligence; il tai la le bois, le marbre, et devint, selon Diodore de Sicile, plus habile que le maitre. « Il in-» venta, pour son coup d'essai, la roue dont » se servent les potiers de terre. Ayant ensuite

» rencontré la mâchoire d'un serpent, et s'en » étant servi pour couper un mince morceau de » bois, il tâcha d'imiter avec le fer l'âpreté des » dents de cet animal. C'est ainsi qu'il donna la » scie aux gens de sa profession, qui est un de » leurs instrumens les plus utiles. Enfin, c'est » de lui que nous vient le tour, et quantité » d'autres inventions d'un grand usage dans les » arts mécaniques. Dédale porta envie à son ne- » veu ; et craignant que sa réputation ne s'élevât » au-dessus de la sienne, il s'en défit par trahi- » son. Mais il fut découvert pendant qu'il enter- » rait le cadavre. Ayant été interrogé sur ce qu'il » faisait, il répondit qu'il enterrait un serpent. » Après ce meurtre, il s'enfuit dans un bourg de » l'Attique, dont les habitans portent encore » le nom de Dédalides, et se retira ensuite dans » l'île de Crète, où sa grande habileté lui acquit » bientôt l'amitié du roi Minos [1].

La Fable dit qu'il se prêta aux horribles dé-

[1] *Diodore de Sicile*, liv. IV, trad. de l'abbé Terrasson.

bauches de la reine Pasiphaé, et que, redoutant la colère de Minos, il s'enfuit avec son malheureux fils Icare et vint aborder en Sicile, dans le Camique, aux plages où fut depuis bâtie Agrigente la merveilleuse.

Après la guerre de Troie, quelques Crétois, conduits par un chef nommé Meryon, abordèrent en Sicile, et obtinrent droit de cité dans la ville d'Engyon, bâtie par les compagnons de Minos; d'autres, qui avaient erré long-temps dans les terres, finirent par y fonder une ville à laquelle ils donnèrent le nom de leur roi, déifié à demi.

Un historien moderne s'exprime ainsi sur son pays: « *A questi successero* (*les Cyclopes*), *i Lestrigoni, i Lotofagi, i Feaci, e i Pelasgi. Alcuni però li credettero un sol popolo, che varî nomi acquistaronsi dalla lor varia maniera di vivere, dai varî mestieri, o pur dai Principi che li governano. I Ciclopi, parte alla vita pastorale, e parte al lavoro dei metalli attendevano: i Feaci diedero opera alla pescagione, e alla nautica,*

i Lestrigoni alla coltura dei campi, e alla coltivazione dei giardini si posero i Lotofagi [1].

Plus tard, un marchand d'Athènes nommé Teoclès, ayant été jeté par la tempête sur la plage orientale de Sicile, trouva le sol si fertile et le ciel si beau, qu'il retourna dans la vieille Grèce faire part à ses compatriotes de sa découverte, afin d'en engager quelques-uns à le suivre; mais les Athéniens refusèrent de se joindre à lui, étant trop attachés à leur patrie. Téoclès ne se découragea pas; il équipa un grand navire, fit voile vers les confins de l'Attique, prit terre à Mégare, séduisit des hommes avides de richesses, et se dirigea ensuite vers l'île d'Eubée, aujourd'hui Négrepont. Il peignit avec une si chaleureuse éloquence aux habitans de Calcis, d'origine athénienne, les immenses avantages qu'ils retireraient de cette émigration, qu'un tiers de la population se laissa persuader. Ils abordèrent aux rivages de *Tauromenium*, — Taormina,

[1] *Compendio della Storia di Sicilia del Sac. Niccolò Maggiore.* Palermo.

éprouvèrent une vive résistance de la part des Sicules, et, remontant plus haut, vers le fleuve Onobola, ils y fondèrent la ville de Naxos, 736 ans avant la venue du Christ.

A cette même époque, d'autres colonies grecques furent fondées, Sélinunte et Syracuse s'édifièrent; chaque ville eut ses tyrans, ses lois; et dès le commencement de sa force et de sa prospérité, ce beau pays fut déchiré par les guerres civiles et les guerres étrangères.

Puis vint la ligue athénienne contre les Syracusains, alliés de Lacédémone, et défendus par cette république [1]. Après une courte période de liberté, on vit les Romains s'emparer de toute la Sicile, et chasser les Carthaginois de Palerme; ce fut la fin de la première guerre punique.

Quand Rome mourut, brisant en deux parties sa couronne impériale, l'île célèbre devint le partage de l'empereur d'Occident. Puis, con-

[1] Voyez les livres admirables de Thucydide sur la guerre des Athéniens contre les Syracusains.

quise par les Vandales et les Ostrogoths, elle leur fut arrachée au milieu du VI^e^ siècle, par Bélisaire, pour Justinien [1].

Ainsi, après avoir entendu la voix de Cicéron et celle de vingt proconsuls illustres, elle fut réduite à obéir aux officiers barbares de l'Exarque de Ravenne; espèce de vice-roi des empereurs de Byzance [2].

Dans le IX^e^ siècle (en 827), une flotte nombreuse de Sarrasins aborda en Sicile: déjà plusieurs fois, des hommes de cette nation, auxquels l'histoire moderne ne doit plus donner le titre de Barbares, étaient descendus sur ces plages, devenues désertes, avaient pillé quelques faibles

[1] Le spirituel auteur de la Chronologie universelle (Bibliothèque du XIX^e^ siècle), M. Loève-Veimars s'est trompé lorsqu'il écrit que la Sicile fut reconquise sur les Ostrogoths par l'eunuque Narsès. C'était alors l'illustre Bélisaire qui venait de détruire la monarchie des Vandales Ariens en Afrique.

Voyez Hondius. *De Sicil.* La vie de Bélisaire. Biog. univ. — Chron. univ. de A. R.

[2] Quand les Argonautes arrivèrent au détroit de la mer du Pont, ils abordèrent dans un pays dont Byzas était roi. C'est de ce prince que la ville de Byzance a pris son nom.

(Hist. de Diod.)

cités, et s'en étaient retournés dans leur pays. Mais, lors de cette expédition, séduits par la douceur et la beauté du climat, ainsi que l'avaient été les Grecs dans les temps antiques, et stimulés par l'exemple de la colonie de leurs frères, atteignant à une si haute prospérité dans l'Andalousie, ils résolurent d'en faire la conquête. J'ai dit que leur flotte était formidable; ils demandèrent de nouveaux renforts et s'érigèrent souverains.

Ces peuples industrieux, braves, fiers, artistes, et non pas des barbares, épithète injurieuse que le catholicisme leur a donnée, firent refleurir les arts en Sicile, bâtirent des monumens superbes, et donnèrent un élan nouveau à l'agriculture, terriblement déchue depuis la division de l'empire romain. Ils plantèrent d'oliviers la vallée de Palerme, importèrent la culture du coton, des cannes à sucre, élevèrent des vers à soie, et firent rivaliser ce beau pays avec la colonie espagnole d'Abdérame-le-Grand.

Ils conservèrent leur conquête durant deux siècles. Mais plusieurs milles de leurs aventuriers s'étant mis à *écumer la mer* sur les côtes d'Italie, ils furent repoussés et vaincus à Salerne par une poignée de pélerins normands. Ceux-ci, enhardis par cet éclatant fait d'armes, revinrent en notre duché, soudoyèrent les douze fils de Tancrède de Hauteville, un grand nombre de chevaliers, et, braves comme des héros, conquirent la Pouille, et sous le règne de Roger, chassèrent de la Sicile les Sarrasins.

La domination normande fut pleine de gloire en ces contrées, si loin de la mère-patrie. Elle dura cent trente-cinq ans, et s'éteignit[1]. Voici les noms des souverains normands :

Roger Ier, que le peuple de Sicile appelle encore : Il conte Ruggiero.

Simon.

Roger II.

Guillaume I.

[1] *Estinta la stirpe dei Normanni, che per la spazio di cento e trentacinque anni gloriosamente dominarono in Sicilia...*

STORIA DI SICILIA.

Guillaume II.

Tancrède, Roger III et Guillaume III.

Ensuite vinrent les Suèves, les Allemands, Charles d'Anjou dont le règne fut tristement immortalisé par les *Vêpres Siciliennes*. Enfin, après deux siècles, cette île fut conquise par Ferdinand Ier, roi d'Aragon ; les Espagnols la gardèrent jusqu'en 1713, qu'elle échut en partage à Victor Amédée II, et en 1720 elle devint, contre toute raison, ce qu'elle est aujourd'hui, province de Naples.

J'ai pensé que ce rapide précis historique pouvait avoir quelque intérêt pour le plus grand nombre des lecteurs ; d'ailleurs, à propos de quelques villes antiques, il épargnera un recours aux vieux historiens, et servira en quelque sorte de flambeau pour suivre ces sentiers obscurs, à demi effacés par les siècles.

Dans les âges fabuleux ou homériques, Zanclus, roi d'une partie de la Sicanie, fit bâtir une ville au bord de la mer à laquelle il donna le nom de Zancle. Diodore dit qu'il fut aidé dans

ses travaux par le géant Orion, fils de Jupiter ; c'est à lui que les habitans de Zancle durent cet immense port, un des plus beaux de la Méditerranée, et que les anciens appelaient Acté.

Dans les âges historiques, les Messéniens, fuyant devant l'armée de Lacédémone qui venait d'emporter leur forteresse du mont Ira, vinrent se réfugier à Zancle qui désormais porta le nom de Messine. C'est la seule fois peut-être que des vaincus aient dépossédé de son nom une ville qui n'avait que des souvenirs de gloire.

Quand j'entrai dans Messine je fus frappé de sa beauté, de son air riant, de ses larges rues bordées de palais et pavées de grandes dalles. C'était au mois d'avril, et déjà l'atmosphère était lourde, étouffante ; le soleil dévorait la plage. Le ciel annonçait moins l'Europe que l'Afrique.

Et je fus aussi frappé de ces mâles physionomies, de ces hommes bronzés qui fixaient sur moi leurs yeux noirs si perçans. La fierté dominait sur leur front ; le courage semblait dans leur attitude. Je venais de quitter des Napolitains —

Les Messinais me parurent des hommes!...

Ce n'est pas une race pure comme celle des Arabes errans, toujours aussi beaux qu'aux temps de l'Écriture Sainte. On retrouve chez les Siciliens, mais principalement à Messine, des types mélangés où se voient quelques traits des Normands, des Arabes et des Espagnols.

Là, les mendians sont rares; il y a trop de fierté. J'ai entendu un homme d'une très-haute noblesse dire à un jeune et vigoureux paysan qui nous demandait l'aumône et nous importunait :

— Brigand, comment n'as-tu pas de honte? prends un fusil, un couteau, et va dans la montagne, mais ne mendie pas!

J'ai entendu cela, et j'avoue que je préfère de pareils caractères au caractère en général des Napolitains.

Les Siciliens sont violens, terribles, vindicatifs à l'excès, mais quand ils se décident à assassiner, c'est en face qu'ils vous frappent, ils vous plantent un couteau dans la gorge ou dans

la poitrine, et le guet-apens leur est presque inconnu. — On peut au moins se défendre ; leurs voisins de l'autre part du détroit sont plus prudens et par cela même plus dangereux ; le stylet vous arrive dans l'ombre au dessous du bras et souvent entre les deux épaules ; ou bien, sept ou huit Calabrais attendent dans l'anfractuosité d'un roc quelque voyageur isolé, et quand il s'éloigne, ils le mitraillent[1].

De toutes les villes de la Sicile, Messine est la plus avancée, elle désire ardemment sa liberté ; la jeunesse est brave, enthousiaste, passablement instruite relativement à la tyrannie qui l'opprime, qui proscrit les idées, qui défend les arts libéraux. Le joug napolitain lui pèse ; la noblesse ne lui cache pas son mépris, et, semblables aux

[1] L'auteur de ce livre fut blessé en Sicile par un coup de pistolet tiré à bout portant, le soir au coin d'un mur. Il ne put voir son assassin ; mais des circonstances antérieures lui donnèrent quelques soupçons. Ce n'était pas un Sicilien, mais bien un homme du continent de l'Italie.

(Note de l'éditeur.)

Hongrois qui ne quittent plus leurs domaines, les nobles Siciliens ne veulent pas aller à Naples.

Si la crainte d'une intervention autrichienne n'arrêtait pas leurs desseins, demain la Sicile serait libre. C'est de là que soufflera le premier vent révolutionnaire. Le lion ne peut être l'esclave du renard, et c'est pour cela que l'histoire moderne aura bientôt à écrire des pages sanglantes.

J'ai vu les hommes les plus éminens de la Sicile soit comme position, soit comme intelligence ; il y en a parmi ces derniers qui sont dignes assurément d'opérer une régénérescence nationale; ils y songent, ils remuent, ils s'agitent ; mais le temps n'est pas opportun encore : il leur faut de nouvelles ressources et de grandes circonstances. Une guerre entre les grandes puissances du nord de l'Europe déterminerait leur affranchissement.

La révolution sicilienne se fera dans un but libéral, mais aristocratique. En bonne conscience, je crois que ces sortes de révolutions

sont les meilleures. Chez eux, le nom, la fortune ou la condition, sont considérés comme fort peu de chose. Le talent de l'homme marche en première ligne. Voilà pourquoi j'ai dit plus haut que leur révolution sera aristocratique quoique libérale. — Les princes, les ducs, les marquis (et il y en a beaucoup en Sicile), ne se croient pas davantage, et au reste ne sont pas plus considérés que les artistes, les avocats ou les négocians. A Messine où l'on aime les fêtes et le plaisir, il n'y a que deux catégories d'individus : — la classe noble, riche, savante et du haut commerce — puis le peuple.

L'aristocratie naturelle domine dans ce beau pays. Sous le premier et le plus haut point de vue humanitaire, ces peuples que nous accusons de barbarie sont plus avancés que nous. — Il faut dire pourtant que la plupart de leurs négocians qui, partis des derniers rangs de la société, ont fait une immense fortune, sont aussi insolens que notre aristocratie financière. Cette aristocratie a partout la même morgue, la même

prétention, la même impudence ! c'est le même type partout. Si par hasard vous vous trouvez dans un de leurs salons, ne vous dérangez nullement, ne cherchez pas, regardez votre plus proche voisin : ce sera d'ordinaire un homme de quarante-huit à cinquante-cinq ans, remarquable par une certaine obésité, une tête forte et ronde, un front largement dégarni de cheveux. Il aura un jabot légèrement chiffonné, sur lequel brilleront d'énormes diamans. Depuis l'âge de trente ans il ne se sera vêtu que d'habits noirs de drap très-fin, mais d'une coupe non prétentieuse ; il aura toujours au milieu du salon les deux mains dans ses poches, et sans quitter cette attitude il parlera et discutera deux heures en élevant continuellement la voix. — C'est le type de l'aristocratie financière. — Il y en aura cent de cette édition dans le salon où vous serez.

Aussi, à Messine, on laisse ces gens-là dormir sur leurs *onces d'or* [1] pour fêter de préférence un

[1] Monnaie de Sicile. L'*oncia* vaut trois ducats de Naples; environ 13 francs.

mince commerçant qui aurait séjourné en France ou en Angleterre deux ou trois années pour son instruction. Cela lui donne du relief, et suppose un plus grand développement d'intelligence. J'ai connu un jeune avocat, fils d'un marchand fort honorable, mais possesseur d'une fortune médiocre; eh bien! il était fiancé à la fille d'un riche et très-grand seigneur; cet avocat n'avait pour lui *qu'un beau talent.* La majeure partie de la noblesse de France trouverait cela une alliance ridicule, mais il faudra pourtant bien en venir là. Les dédains superbes du plus grand nombre blessent souvent de hautes intelligences qui pourront bien exiger un jour de petites représaillles. — L'intelligence aussi est un ancêtre. Les œuvres de la pensée, quelle que soit la forme qui les reproduise, valent bien les blasons fabriqués à prix d'or par d'Hozier fils ou Saint-Alais!

Les Siciliens ont encore assurément beaucoup de certains principes de liberté en quelque sorte incrustés sur leur sol, par le séjour qu'y ont fait les Grecs et les Romains. Mais ils

ont aussi, comme les deux peuples antiques, le même amour de suprématie sur les classes inférieures. — Ainsi, aujourd'hui un noble ou un légiste qui est propriétaire terrier dit en parlant de ses fermiers : — mes paysans. Mais tout cela tombe devant la puissance de la pensée. Certes, il y a de bien mauvaises choses dans la généralité de tous ces caractères ; mais il y a aussi une admirable moisson de fruits à recueillir. Puis les Siciliens sont des hommes, et des hommes qui inspirent un haut et touchant intérêt, car ils sont malheureux, et courbés sous un joug horrible, le pire de tous, — le joug des Napolitains !

Au milieu de ses misères, la Sicile a encore des sourires. Je ne parle que des grandes villes maritimes, car les cités et les bourgades de l'intérieur sont habitées par des barbares. Mais, quant à Messine, je l'ai toujours vue en fête. J'y ai demeuré plusieurs semaines, et chaque soir la ville était admirablement illuminée.

Les larges *Contrada* sont bordées de belles

maisons édifiées à l'espagnole, et enrichies toutes de balcons ouvragés en fer qui produisent des perspectives infiniment pittoresques. A midi, quand la chaleur devient excessive, les dames restent sur ces balcons encombrés de fleurs, font la conversation d'un palais à l'autre ou échangent des sourires avec les cavaliers qui passent. C'est une flanerie continuelle, un *far niente* adorable, une existence toute de bonheur. Sous le rapport de la flanerie délicieuse, je ne sais pas de villes au monde qui puissent rivaliser avec Messine et Catane. — Quelles soirées et quelles nuits !

La veille de la *Fête-Dieu*, solennité sublime qu'une absurdité monstrueuse a fait supprimer en France, ainsi que tant d'autres solennités, — tout Messine s'agita. En un instant, dès que la nuit fut venue, les rues devinrent magiques de lumière; chaque balcon avait sa file de cierges, ses verres de couleur : ce n'étaient que feux d'artifices, que pétards, que mortiers, et les cloches sonnaient dans toutes les campanilles. La multi-

tude surgissait, se pressant, se heurtant comme les vagues qui sans cesse accourent au rivage. Et de toutes parts on se dirigeait vers le Dôme éblouissant des feux de *plusieurs milliers* de cierges.

La cérémonie fut vraiment superbe. L'archevêque prince officiait, la tête couverte de la mitre d'or, ayant à ses côtés des évêques mitrés avec moins de somptuosité. En face, au banc d'œuvre, se tenaient les échevins, vêtus de noir, à l'espagnole comme au XVII^e^ siècle, la tête perdue dans l'ample fraise si guindée ; puis venait cette armée d'ordres monastiques si variés et si curieux. Des acteurs et des musiciens de talent chantaient dans les tribunes avec une perfection rare, et l'orgue promenait ensuite sous les voûtes des nefs toute la puissance de ses sublimes harmonies.

Le lendemain, à neuf heures du matin, *la piazza del Duomo* était couverte de prêtres, de moines et de confréries religieuses. C'est à peine si les ames pieuses pouvaient pénétrer

dans le Dôme, afin d'ouir les messes qu'on y célébrait.

Cette église est encore remarquable, malgré les mutilations que lui ont fait subir les tremblemens de terre, — et surtout les mutilations humaines. Si je ne me trompe, elle fut bâtie par Roger Ier, vers la fin de son règne; c'est le style complètement byzantin: les voûtes sont hautes et reposent sur des arceaux romans fort lourds. Elle n'a pas une grande magnificence de marbre: les grosses colonnes sont en granit grossièrement travaillé; mais on aperçoit encore aux voûtes des restes de son antique splendeur. Les madriers scupltés et la boiserie étaient peints en or sur azur; on y voyait aussi quelques mosaïques exécutées par les Byzantins, mais aujourd'hui tout a presque disparu.

Les petites nefs ont été rebâties dans le dernier siècle selon le goût architectural d'alors; c'est pitoyable. — La façade aussi a été modernisée et gâtée: je possède un dessin du XVIe siècle de cette façade; c'étaient des coupoles orientales,

des pointes, des ovales moresques; tout portait l'empreinte d'une originalité étonnante : mais à cette heure, ce n'est plus qu'un squelette byzantin défiguré et perdu à demi.

La campanille située à côté de ce Dôme fut autrefois d'une hauteur prodigieuse, mais le tremblement de terre de 1783 ne lui laissa que trois étages sur sept qu'elle possédait. A quelques pas de là est la belle fontaine des Quatre Fleuves, du Gagini. Elle est d'une forme légère, élégante et gracieuse. Six femmes nues sont au sommet, accroupies, entrelaçant leurs mains comme celles qui soutiennent le pied de la célèbre coupe de Cellini : leur posture n'est peut-être pas fort décente; mais elles sont d'un si délicieux travail, que nul n'ose en détacher ses yeux. — On a en face d'elles plus d'audace encore que ce malin enfant qui ne risquait qu'un œil pour admirer *le visage* de la femme de son maître d'école. On les risque volontiers tous les deux. Au-dessous de la seconde coquille de support, le Nil, le Gange, l'Euphrate et le Tigre,

sculptés moins heureusement que les Naïades, remplissent avec leurs urnes le grand bassin d'abreuvoir : l'eau les a tout noircis et rendus frustes.

En face, on aperçoit une statue équestre en bronze de je ne sais quel roi d'Espagne. Comme le travail est mauvais, je ne me suis donné la peine ni de lire ni de copier l'inscription.

Jamais, jusqu'à ce jour, je n'avais vu tant de pompe dans une cérémonie religieuse, ni de prêtres en aussi grand nombre. Après les tambours vêtus de casaques espagnoles dorées, et coiffés d'un casque romain, les confréries de laïques ouvraient la marche de l'immense procession : c'étaient, tout d'abord, les barbiers chirurgiens avec leurs robes grises, sur lesquelles tranchait leur capuchon bleu à masque; puis les drapiers, les mariniers, les ébénistes ; — puis les capucins, les franciscains, les bénédictins, et les bernardins et les pénitenciers, les frères de la passion et du Saint-Sépulcre. — Que sais-je enfin? Il y avait trente-trois ordres ou confréries,

et tous diversement vêtus; ce qui était singulièrement original.

Aussi les rues de Messine présentèrent-elles un coup d'œil vraiment étrange, dans l'après-midi de ce jour. Tous ces moines, ces abbés, ces prêtres, ces pénitens, encombraient les places et la *Marina*. C'étaient tantôt de grandes robes blanches rehaussées d'un capuchon et d'une étole noire; d'autres fois, la robe grise ou rousse; là, des croix rouges sur des robes blanches, des capuchons bleus sur une robe noire; des bas violets à ceux-ci; des fracs découpés à la française, à ceux-là: une macédoine inouie! — Et des abbés fringans, pimpans, donnant le bras à des dames, à des femmes, à des filles, et cela sans qu'on y retrouve à redire! — Or, j'avoue que malgré ma tolérance excessive cela me scandalisait un peu. Mais en ce pays l'habitude fait tout. — *L'homme* d'abord, vient ensuite *le prêtre*.

Puis les balcons du Corso et les environs du Dôme étaient ornés de *moinesses*, de religieuses ravissantes, toutes jeunes, la tête découverte,

vêtues d'une robe blanche flottante et parées de rubans roses ou bleus. C'était délicieux à voir, surtout dans un pays comme Messine, où toutes les jeunes femmes sont admirablement belles.

Il y eut neuf jours de pareilles fêtes, et, le dixième jour, la neuvaine de la Vierge recommença. Cette fête fut instituée à propos d'une supercherie de Lascaris, célèbre imposteur grec, qui, étant venu se fixer à Messine, annonça un jour au peuple qu'il avait retrouvé, dans un antique manuscrit, une lettre que la Vierge Marie avait écrite aux anciens Messinois pour les féliciter de leur croyance en Jésus-Christ. Le peuple crédule adopta la supercherie de cet homme, et consacra Messine à la Vierge mère. — Chaque année on fait une fête superbe, et l'on promène la fameuse lettre en grande cérémonie [1].

[1] Les faiseurs d'itinéraires vantent beaucoup la bibliothèque de ce Lascaris à Messine ; j'avoue que moi-même je croyais y puiser largement, mais je fus bien surpris de la réponse qui me

Je suis persuadé qu'à Messine on ne travaille pas trois jours sur cinq.

Il y a une grande volupté de mœurs, et dans ces climats enchanteurs c'est chose bien naturelle : les femmes des classes moyennes sont presque nues jusqu'à la ceinture, elles ont leurs cheveux noirs épars, les allures libres; cela annonce l'Orient. Dans les classes élevées, les femmes n'ont que deux pensées dominantes, la religion et l'amour : pour elles l'instruction est d'une médiocrité excessive, l'ascétisme est le principal but; elles sont renfermées dans des monastères, fiancées très-jeunes, et dès qu'elles atteignent douze ans, elles reviennent au toit paternel. On les marie souvent à cet âge, car elles sont nubiles aussitôt que les Syriennes.

Il est facile de concevoir quelle doit être la force des passions dans le cœur de ces femmes ardentes, élevées au sein d'une rêverie mystique

fut faite lorsque je désirai la voir. Elle n'existe plus depuis 1783. C'est un avertissement à donner aux savans qui pourraient entreprendre le voyage de la Sicile exprès, sur la foi des *itinérateurs*.

et pleine d'amour pour les choses immatérielles. Nul travail ne leur étant imposé, nulle instruction ne reportant leur esprit sur des objets capables de les distraire, elles n'ont, pour alimenter leur pensée enthousiaste, vive et dévorante, que les charmes irrésistibles de l'amour! — Et comme elles s'y abandonnent! Comme leurs grands yeux noirs brillent! Comme elles savent peu voiler aux regards d'autrui la tendresse qu'elles éprouvent! — Pour l'amour et pour les femmes, la Sicile est un ciel!...

Pendant que j'étais à faire une excursion vers Céfalù, il arriva une bien triste aventure de mœurs à Messine; elle ne saurait être déplacée ici.

DONNA PEPINA.

Pepina était la fille unique d'un financier fort riche, fort hautain de manières, ne rêvant que ducats et onces, et plus aristocrate qu'un grand d'Espagne. Il fit élever sa Pepina avec soin, no-

blement, la destinant au fils aîné de quelque prince possédant un beau majorat. La petite fille était charmante, gracieuse et ne songeant qu'au plaisir. Elle n'avait point une beauté remarquable, mais elle était charmante; et, chose rare en son pays, elle avait de superbes cheveux blonds.

Le financier la mit au couvent comme une fille noble; il ne se montra nullement avare pour faire de sa Pepina une Sicilienne accomplie; on fut jusqu'à lui donner un maître de clavecin. Quand venaient ces belles fêtes qui charment si souvent Messine, la jeune fille n'allait pas chez son père, elle préférait de beaucoup rester en société avec ses jeunes compagnes, pour étaler longuement sa gracieuse figure aux balcons réservés pour les nonnettes et recevoir vingt hommages des jeunes cavaliers qui longeaient le Corso et choisir entre les plus beaux celui qu'elle avait rêvé.

Pepina avait perdu sa mère étant fort jeune, et comme son père l'idolâtrait, tout le monde

lui laissait faire ses volontés; c'est chose dangereuse pour une jeune fille. — Aussi Pepina avait-elle un caractère d'une étonnante inconséquence, quoique plein de douceur et de bonté.

Un jour, elle distingua du haut d'un balcon de la *Contrada Ferdinando* un jeune homme, vêtu avec une élégance exquise et d'une physionomie remarquable. Il avait de si beaux yeux noirs, il portait si bien sa légère moustache, que la Pepina en devint toute rouge de bonheur ; sa poitrine s'oppressa; son sein naissant se souleva violemment et, quand après diverses allées et venues il lui adressa un sourire... elle sourit aussi, la pauvre et aimante Pepina!

Comme ils désiraient les fêtes, ces deux jeunes et charmans amoureux! La lecture du calendrier devenait leur occupation favorite, à n'en pas douter; et c'était un travail bien juste, puisqu'il marquait à l'avance toutes les heures de leurs joies.

Aussi, que de sourires et que de baisers tombaient du haut des balcons! que de fleurs qui avaient été effleurées par une bouche rose ve-

naient se flétrir sur la bouche de l'amant chéri! Cela dura long-temps ; mais cela n'était pas assez de bonheur.

La Pepina comptait déjà treize printemps, c'était une ravissante petite femme, une perle de Sicile, instruite autant qu'il est possible en ce pays. — On la retira de son monastère.

Les femmes sortent peu en Sicile ; cependant elles ne sont pas réduites à un certain état d'esclavage ainsi que l'ont écrit plusieurs voyageurs. Il est vrai que l'entrée des maisons où se trouvent de jeunes femmes et de jeunes filles n'est pas des plus accessibles. — Mais sous ce rapport la France aussi est quelque peu sévère. Or, sous un ciel ardent, cette coutume s'explique d'elle-même.

Don Luigi, c'était le nom du jeune cavalier, désespérant d'être admis dans la maison du financier qui vivait dans une retraite profonde, songea qu'une prompte alliance était le parti le plus simple pour le comble de bonheur ; à cet effet, il consulta un vieil avocat qui lui témoignait de

l'affection, et le pria de s'adresser au père, sans lui dire toutefois qu'il existait depuis long-temps une inclination ardente entre lui et la Pepina.

Don Luigi était né dans la médiocrité : fils d'un marchand accablé par une famille nombreuse, cet homme avait sacrifié, pour l'éducation de son fils aîné, la part d'héritage qui devait lui échoir, préférant le mettre à portée d'occuper une charge du gouvernement. Luigi s'était fort bien trouvé d'un arrangement pareil, et depuis trois ans il avait une place dans une officine.

Quand le vieil avocat parla de mariage au financier et que celui-ci eut entendu le nom de Luigi, ce ne fut plus de sa part que des paroles hautaines et pleines de mépris. Il était immensément riche, fort ignorant ; son père avait commencé sa fortune en fabriquant des tonneaux pour l'exportation des vins de Sicile, et lui, le fils du tonnelier, voulait que sa jolie Pepina fût saluée dame avec un titre de *duchessina* ou de *principessa*. Il rit beaucoup, dans son intérieur, de cet inconcevable orgueil, de cette présomp-

tion inouie, disait-il, et n'y pensa plus dès le lendemain. Soit volontairement, ou soit par omission, il n'en parla point à la Pepina.

Luigi lui remit une lettre le soir même qui le lui apprit, comme elle sortait des vêpres avec sa *cameriera*.

Ce fut un bien violent désespoir pour Pepina qui toujours avait vu ceux qui l'entouraient se soumettre aveuglément à ses volontés : elle comprit alors que son père ne lui avait cédé que pour les puérilités de l'enfance, mais qu'il était résolu à n'agir que d'après son caractère tenace dans les choses sérieuses de la vie. En d'autres circonstances, la jeune fille aurait montré de la colère, elle aurait *voulu*; cette fois, elle comprit sa position fausse et délicate, gémit et pleura dans sa chambre silencieuse, et se résolut à écrire une première lettre à Luigi pour l'exhorter à attendre des jours meilleurs, lui demander de la force dans son angoisse et de l'amour pour son ame.

Elle resta ainsi plusieurs semaines, prévoyant

un triste avenir, mais soutenue encore par une faible pensée d'espérance : — car notre cœur en recèle jusqu'à la dernière heure d'agonie. — Puis, bien souvent, chaque fois qu'elle allait à la basilique, suivie de sa cameriera, Luigi se présentait à elle, marchait à ses côtés quelques instans ; et les pauvres amans échangeaient rapidement quelques paroles, et des lettres, confidentes de leurs projets et de leur amour brisé à demi par le désespoir.

Pepina ne pouvait vivre ainsi. Cette contrainte horrible pesait trop à son caractère vif et impérieux. Elle s'adressa un jour à son père, et lui dit, avec son humeur franche d'autrefois, qu'elle était en âge de se marier, qu'elle le désirait et qu'elle avait fait un choix.

Le financier se mit à sourire avec une gaîté bruyante, l'attira doucement vers sa poitrine, et, fixant sur elle ses gros yeux noirs avec bonhomie, lui dit :

— Eh bien, ma Pepinetta, je le désire autant que toi ; d'ailleurs, ne le veux-tu pas?

— Oui, mon père, reprit Pepina qui se faisait violence pour conserver assez de courage, je le veux bien ardemment.

— Allons, allons, ce sera chose facile ; je suis un des plus riches de Messine et nous ferons la loi. Mais tu viens de me dire que tu avais fait un choix; est-il digne de nous au moins ? Tu sais que je suis bien riche, que je compte les onces par milliers.

— Je le sais, mon bon père, je le sais, dit Pepina en tremblant; oui, vous êtes bien riche — vous l'êtes plus vous seul que dix grandes maisons nobles de la cité.

— Oui, oui, ma Pepinetta, dit le financier en l'embrassant avec un sentiment d'orgueil, nous leur ferons la loi. — Mais voyons, ma fille, quel est le cavalier que tu as distingué? Est-ce le seigneur Jean, le fils aîné du duc de Giovanni, il est bien jeune et son père aussi ; mais n'importe, il sera duc un jour.—Giovanni à la mort de sa mère aura deux mille onces d'or de revenu, ajouta le bonhomme à voix basse ; cela serait une bonne

alliance pour ma maison.—Comment, tu ne dis rien, ma Pepina; serait-ce donc son frère cadet, don Luigi? Il est mieux que son frère, j'en conviens, mais il n'a pas dix-huit ans, et puis il ne sera jamais que marquis; encore pour cela est-il nécessaire qu'on lui fasse don du fief de son grand oncle.—Je veux t'embrasser duchesse, ma Pepinetta.

A ce nom de Luigi, la pauvre jeune fille devint rouge comme un dahlia; elle se troubla, et perdit tout-à-fait contenance et espoir en entendant les paroles si pleines d'orgueil de son père.

— Tu me diras bien, reprit-il, le seigneur que tu aimes. Voyons, de la confiance, mon enfant; tu n'es donc plus ici la maîtresse? Cependant nos gens écoutent plus tes ordres que les miens, tu sais pourtant que je t'obéis toujours aussi, moi.

Pepina, enhardie par ces paroles doucereuses, se pencha vers lui d'un air caressant.

— Mon bon père, celui que j'aime ne peut espérer de devenir duc, ni marquis: il n'est pas riche, ni noble de naissance; mais c'est un beau

cavalier plein de mérite, un homme de cœur, un homme honorable, un homme que j'aime et dont je suis tendrement aimée.

— Et... dit le père en pâlissant, et en concentrant une sourde colère.

— C'est don Luigui de l'Officine royale.

— Don Luigi, don Luigi! s'écria-t-il, avec fureur, don Luigi! un malheureux, le fils d'un petit marchand, un homme de rien!... Il n'aura pas cent onces d'or, ton Luigi! Est-ce ainsi que je t'ai élevée? Veux-tu pas déshonorer ma riche maison? Luigi! un commis d'Officine ? et où l'avez-vous connu ce malheureux, dites Pepina?

— Mon père, reprit la jeune fille avec un sentiment de dignité blessée, puisque le seul nom de ce jeune seigneur vous inspire du mépris, ce serait déplacé à moi de vous révéler des pensées plus intimes qui ont fait mon bonheur et le sien.

— Pepina! dit le financier avec rage, prenez garde.

— Dieu m'est témoin, mon père, que je n'ai

voulu rien répondre d'offensant aux paroles amères et pleines de dureté que vous venez de prononcer. Je n'ignore pas que mon caractère est impérieux, mais je sais aussi que je dois me soumettre à toutes vos volontés. — Puisse Dieu vous pardonner celles qui seront injustes! Quant à moi, je me résignerai. Mais si je n'épouse pas don Luigi, je n'appartiendrai qu'à Dieu!

Et sortant brusquement du salon de son père, elle alla s'enfermer dans sa chambre.

Le vieux Sicilien, étourdi de cette sortie violente, se promena à grands pas pendant quelques instans et retrouva bientôt toute sa colère. Il pensa que Luigi avait sans doute été fort entreprenant; qu'il devait nécessairement avoir eu souvent des entretiens avec sa fille: et de tout cela le bonhomme conclut qu'il était profondément malheureux.

Il fit venir la camérière de Pepina, la questionna, l'obséda et n'en put rien tirer. La malheureuse et idiote domestique ne s'était jamais aperçue de la liaison des deux amans, tant ils

avaient apporté de prudence à leurs entrevues rapides. Le financier qui se croyait dupé, trahi de toutes parts, la congédia sur l'heure, et emmena sa fille le soir même à sa villa des bords de la mer, à l'extrémité de *Strada Contessa*.

Strada Contessa est à Messine ce que Portici est à Naples. C'est le paradis du printemps des opulens Messinois. Il y a un grand nombre de villas charmantes; les palais sont moins beaux comme architecture que ceux de la plage de Naples, mais les jardins sont mille fois plus délicieux pour la vue, et plus riches de végétation d'arbres, d'arbustes et de fleurs.

Les palais sont pour la plupart bâtis sur la pente d'un amphithéâtre situé au pied des grandes montagnes de la chaîne du mont Gibel. Ces montagnes, pour en donner une idée exacte, ressemblent à des taupinières sur une échelle immense. La fertilité de ce pays est prodigieuse. Sur la pente des montagnes, la vigne court en entrelaçant ses ceps aux branches des ormeaux, le maïs étale ses tiges dorées, les roseaux gémissent

comme des ames souffrantes au bord du lit déchiré de chaque torrent, et, depuis les palais jusqu'au rivage de la mer, la vue plonge, tout émerveillée, sur d'épais berceaux de rosiers en fleurs, sur de longs bois de citronniers et d'orangers couverts de leurs beaux fruits, tandis que le pin parasol, le caroubier et le cyprès donnent à ces tableaux rians des masses de verdure et d'ombre.

La villa du financier se trouvait au milieu de cette nature féerique, c'est là qu'il conduisit Pepina.

Comme elle était située au-delà d'un petit pays appelé *primo campanile*, on avait de dessus la terrasse une étendue immense; à droite, vers le sud, la plage s'allongeait dans la direction de Catane, Messine sur la gauche, reposant dans sa ceinture de collines vertes et se mirant dans sa mer d'azur; et tout en face à quelques lieues, la pittoresque et poétique Calabre semblait flotter dans ses vagues enchanteresses.

Qui ne voudrait habiter sans cesse Messine et sa grève orientale! qui ne voudrait vivre

ignoré au milieu de cette nature si riante, si parfumée, et si adorable pour ses plaisirs ? A toute heure de nuit ou de jour, des fêtes pour les sens et des fêtes pour la pensée. Aux heures même du plus grand calme on n'y connaît pas l'ennui. Ah ! quel spectacle pour les regards ! Au milieu du jour, la Calabre est dévorée par le soleil ; ses hautes montagnes reflètent dix couleurs. Tantôt elles sont rouges de feu sur leurs crêtes pelées, ou grises et étincelantes de blancheur comme si elles recelaient des couches de neiges éternelles. Quelquefois elles sont noires, et dans les régions inférieures, dans les profonds sillons de leurs flancs, l'œil découvre de grandes masses violettes, roses et bleues, qui tranchent admirablement avec les couleurs prononcées de la base, couverte de maisons et de forêts d'arbres jaunes et verts.

Mais le soir, quand le soleil disparaît derrière le phare de Messine, quand tous les nuages se sont envolés et qu'un dernier rayon glisse tout rouge sur la cime du triple amphithéâtre, les

montagnes prennent des teintes sombres, Reggio plonge sa façade régulière et blanche dans la mer qui semble plus bleue, les ondes mugissent à l'heure du reflux, car il se fait sentir très-fort à Messine quoiqu'on ait écrit que la Méditerranée en fût privée, et l'on n'entend plus passer dans l'air que le son lointain de la petite cloche d'une campanille ou le bruit monotone et plein de douceur de la cornemuse du pâtre qui reconduit ses chèvres dans la montagne.

Tel était le spectacle offert à la Pepina. C'était jeter de l'huile bouillante sur un feu dévorant. — Quand l'ame est cruellement froissée et qu'elle succombe à la peine après avoir vécu long-temps d'émotions de bonheur et de tendresse, après avoir mis toutes ses joies dans un amour plein de charme, d'exaltation et d'enthousiasme, si l'on veut la guérir, le choix d'une solitude enchantée, riante et poétique est un mauvais remède. La solitude est aussi anti-guérissable. Chaque jet de lumière glissant dans l'ombre, chaque fleur éclatante et embaumée,

chaque brin d'herbe ou chaque roseau que le pied d'un passant aura courbé vers la terre, tout cela provoque de longues rêveries, des extases délicieuses qui reportent l'ame dans le passé : les paupières roulent de grosses larmes, le sein se gonfle de soupirs, et la voix, loin de demeurer silencieuse, exhale tout haut des plaintes amères, accuse la destinée, et, en quelque sorte, retrempe des désirs qu'on a voulu étouffer. — Je ne sache pas d'autre remède aux violentes passions que les chances d'une guerre aventureuse ou le bruissement continuel de la tourbe qui s'agite dans les salons.

Aussi la Pepina, isolée dans sa villa splendide, n'avait-elle d'autre pensée que celle de son amour. Sa vie était un rêve continuel; rien ne pouvait plus la distraire : ce sentiment profond avait absorbé en elle toutes ses facultés. — La voix de l'amour est comme la corde harmonieuse d'une harpe; quand une fois on l'a agitée, elle vibre; seulement, la voix de l'amour vibre toujours.

Le vieux financier s'apercevait bien des souffrances intérieures de sa fille. Au fond de son cœur il en ressentait une peine inouie, car il l'aimait; mais il ne l'aimait pas encore jusqu'à lui sacrifier son orgueil d'argentier, ses prétentions élevées qu'il avait caressées si long-temps avec amour. — Elle souffre, pensait-il, mais c'est un caprice de jeune fille, d'enfant, qui s'évanouira comme il est venu. Deux mois passés loin de Messine, loin de la société, feront oublier tout.

Le vieillard en fut bientôt puni d'une manière terrible.

Pepina écrivit à son amant qu'elle se mourait dans sa retraite austère et désolée; que ses jours et ses nuits passaient au milieu des larmes, et que, désespérant de fléchir l'inflexible volonté de son père, elle venait de s'arrêter à la triste résolution de rentrer à jamais dans un cloître pour y terminer ses jours. — Mon père, écrivait-elle, n'a que moi seul au monde, il ne veut pas que je sois heureuse, eh bien! je le priverai de sa fille; mais

avant cette douloureuse renonciation aux joies de ce monde, à vous cher Luigi, je veux vous voir, vous voir encore une fois, afin que je parte avec moins de tristesse m'ensevelir vivante dans quelque cloître obscur et ignoré.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que Luigi répondît à ce message; Pepina se lamenta, montra de cruelles impatiences : elle se croyait déjà abandonnée par son amant. — Hélas! pensait-elle, est-ce donc mon malheur qui le rebute, qui le rend ingrat! — Ne suis-je donc pas mille fois plus à plaindre, moi! — A quelle misère vais-je être réduite? Un voile noir et une prison jusqu'à ma dernière heure! mais lui, lui!...

Luigi était absent depuis une semaine environ. Des ordres arrivés subitement à l'Officine l'avaient forcé de quitter Messine sans pouvoir avertir Pepina, et il devait séjourner quelques jours encore à Pizzo, petite ville de la Calabre ultérieure sur le golfe de Sainte-Euphémie, célèbre par l'assassinat du roi Joachim Napoléon [1].

[1] Cette ville est sur la côte, à six milles de Monte-Leone. On

Quand Luigi revint à Messine et qu'il trouva la lettre désespérée de son amante, il prit les précautions que sa position difficile exigeait, et le soir même, fort tard, il se dirigea vers Strada Contessa.

Il put voir sa Pepina bien-aimée; il combattit victorieusement cette pensée monastique et parvint à la bannir. L'amour a toujours la suprématie dans le cœur des jeunes filles, et Luigi était beau, il avait une ame noble, une douce éloquence; c'était une réunion d'avantages qui parlaient haut dans l'esprit de la jeune et belle fille de Sicile.

Le bonheur leur souriait de nouveau. Mais par combien de périls ne fallait-il pas l'acheter? Luigi était forcé de venir les nuits à six grands milles de Messine, d'escalader les murs de la villa, de rester quelquefois caché sous les cyprès durant des heures entières afin d'attendre la ve-

l'a surnommée la *plus fidèle*, et ses habitans sont exemptés à tout jamais d'impôts. C'est j'espère passablement encourager le meurtre.

nue de Pépina ; une légère circonstance pouvait le faire découvrir, perdre de réputation la jeune fille et le faire assassiner, lui.

Un incident qu'ils étaient loin de prévoir vint renouveler leurs angoisses et hâter une catastrophe fatale.

Le financier poursuivant son orgueilleuse chimère, et d'ailleurs effrayé par le caractère de sa fille, s'était mis en campagne, avait cherché, demandé partout un mari. Un vieux prince débauché, ruiné à demi ainsi que toute sa famille, lui proposa son neveu, digne rejeton d'un tel oncle. L'orgueilleux aristocrate accepta. Le mariage fut conclu d'avance au grand bonheur du neveu et de l'oncle, et quand il fallut en venir aux premiers actes de justice indispensables, le vieillard dicta ses volontés à Pepina.

La pauvre enfant demeura consternée sous cette puissance terrible ; elle était femme, elle eut recours aux prières, aux larmes, aux plus tendres supplications ; — le père fut inexorable.

Elle abaissa son front comme un vaincu désarmé qu'on injurie.

Dans la nuit elle écrivit à don Luigi une lettre conçue à peu près en ces termes :

— D'ici à deux semaines, cher Luigi, si j'en crois la volonté barbare de mon père, je serai mariée à don Salvator, l'ami du comte Gaëtano, tous deux célèbres par leur vie scandaleuse. Mais don Salvator est marquis et sera duc un jour; voilà le secret qui fait que mon père me le destine. — Voyez, cher Luigi, si le bonheur peut jamais nous sourire, ainsi que vous me le disiez une de ces belles nuits avec une tendresse si touchante. Jusqu'à ce jour, avons-nous eu autre chose que des peines? Il y avait toujours des pleurs dans nos yeux à l'heure de nos joies. Chaque fois que je vous ai vu, mon cœur battait autant de frayeur que de plaisir. — Et pourtant toute cette vie si agitée était bien un ciel, un beau rêve d'enchantemens, si je la compare à ma vie dans l'avenir. — J'ai la mort jusqu'au fond de mon ame. Oh! songer que je vais être

l'épouse de Salvator, de ce débauché qui me faisait rougir par ses regards hardis ; moi partager avec cet homme une destinée que j'avais entrevue si pleine d'amour, si belle ! Non, non, mon bien-aimé Luigi, je resterai pure et vierge: je vous ai donné bien jeune toutes les tendresses de mon cœur ; je ne les retirerai pas, je serai toujours à vous par la pensée, toujours, jusque dans le sein de Dieu !

Je prendrai une résolution terrible. — Mais non, ce serait un péché. Puis je sens que je voudrais toujours vivre, afin que vous soyez heureux, mon bien-aimé Luigi. — Venez, que je vous voie encore, que j'entende vos paroles, que je m'enivre d'une dernière caresse, que nous nous disions adieu. — Adieu ! ne trouvez-vous pas que c'est un mot affreux dans toute son acception terrestre. Penser qu'on ne se reverra plus que dans la nuit profonde, après le néant, dans l'éternité !...

Tout-à-l'heure j'ai pris un livre saint, j'ai relu des pages sur les vanités mondaines, de terribles

anathèmes lancés contre les passions. Cela m'a rendu l'esprit sombre et plein d'inquiétudes. Hélas ! j'ai pensé, mon aimé Luigi, que le bon religieux qui écrivit ce livre était un homme rude et austère qui n'avait jamais su le charme inexprimable, la joie enchanteresse d'un noble et bel amour. »

Luigi se trouva vers minuit au rendez-vous ; il y eut bien des larmes de répandues : la pensée d'une séparation éternelle semblait horrible à ces deux jeunes cœurs. Ah ! c'est que la vie est doublement regrettable pour les ames passionnées ; c'est comme lorsqu'on est en proie à une soif ardente et qu'on voit à des distances infinies la cascade d'eau qui blanchit les flancs de la montagne, on se sent mourir en jetant des regards d'angoisse sur la source qui dispenserait de nouveau la vie.

Ils se promenaient bien tristement sous un berceau de roses, gardant souvent de longs silences, signes certains d'une cruelle douleur. Tout-à-coup Pepina saisissant le bras de son

amant avec brusquerie, lui dit d'une voix étouffée :

— Luigi, écoutez-moi avec une sollicitude attentive ; il s'agit d'une pensée audacieuse qui peut nous combler de joie ou nous plonger dans une affreuse misère... Mais je le sens, je n'ose ; le courage me manque. Et.... c'est offenser Dieu et mon père.

— Ah ! s'écria Luigi qui la comprit ; oui, aie ce courage, je t'en conjure, ma Pepina.

— Je sais bien qu'il faudra que mon père cède si je consens à vous suivre ; mais c'est une honte.

— Oh ! oui, c'est une honte, reprit le jeune homme avec amertume ; il vaut mieux se laisser sacrifier, se laisser vendre à un débauché infame, à un Salvator ! — Il vaut mieux mourir de regrets et faire mourir celui qui ne vivait que par vous, plutôt que de mépriser un préjugé absurde. Au reste, c'est encore plus votre malheur que le mien, Pepina, songez-y.

— Ah ! Luigi, reprit la jeune fille en sanglot-

tant, ne soyez pas cruel; je suis déjà si malheureuse qu'il ne faut pas rendre plus lourd le poids de mes peines. Croyez-vous que si je ne consultais que mon cœur je jetterais un regard en arrière? Non, cher Luigi, non, je vous aime; je vous tendrais la main. — Mais songez au désespoir dont j'accablerais mon père par une fuite...

— Et te l'épargne-t-il à toi, repartit le jeune homme avec impétuosité? S'il t'aimait avec l'amour d'un père, crois-tu qu'il te sacrifierait à l'oripeau d'un titre orgueilleux? Mais non, il ressemble à tous les gens de rien que la richesse est venue trouver au sein de l'ignorance grossière; il veut s'élever, et pour cela il fera le malheur de son unique enfant. Il la jettera dans les bras d'un homme perdu, d'un homme entaché de honte à cause de sa profonde immoralité, parce qu'il est noble!... — Et vous, Pepina, vous vous résignez à ce sacrifice comme une victime sainte, pour combler un caprice de votre père qui le rendra ridicule aux yeux de la multitude;

vous vous laissez abattre par un revers. Vous avez perdu votre caractère; le malheur vous a pliée comme un vent passager qui courbe la tige d'une fleur.

— Non, mon Luigi, s'écria-t-elle avec cet enthousiasme si général chez les femmes de la Sicile, non, je ne suis pas pliée comme une fleur, vous le verrez ; vous pouvez disposer de quelque argent; eh! bien, employez-le, procurez-vous secrètement une voiture, vous me conduirez à Palerme dans un monastère où je demeurerai jusqu'à ce que mon père veuille consentir à notre union. Promettez-moi que vous ferez cela, Luigi, et dès demain je serai prête à vous suivre !

— A minuit, demain, repartit le jeune homme ivre de bonheur.

Luigi se procura quelques centaines de ducats et parvint à trouver un *vetturino*. C'était un homme d'une petite taille, mais remarquable par sa force; il avait de grands yeux brillans et noirs et des cheveux de jais qui recouvraient

complètement un front déprimé; la physionomie de cet homme était repoussante et sa moralité ne la démentait nullement.

Don Luigi ne connaissait ce vetturino que comme un homme hardi, audacieux jusqu'à la témérité, capable d'exposer sa vie pour celui qui le payait; d'ailleurs, dans sa position, il lui eût été difficile d'en trouver un autre, et il s'estima content de l'avoir rencontré.

Il lui confia une partie de son projet; c'était nécessaire pour le faire complètement réussir: et d'avance il lui donna une somme assez considérable.

Une destinée fatale, un concours inoui de circonstances forcèrent Luigi à différer d'un jour l'exécution de son projet. Il lui fut même impossible de quitter son poste dans la soirée. Le vetturino était déjà à demi son confident; il l'appela, lui donna des ordres, et l'envoya vers Pepina pour l'avertir de ce retard subit, de cette délivrance différée d'un jour.

Le vetturino se dirigea vers *Primo Campanile*

avec sa légère calessine, plein d'audace, mûrissant dans sa pensée un projet atroce, un forfait exécrable. La nuit était silencieuse, tous les habitans des villas de Strada Contessa dormaient d'un profond sommeil ; Pepina seule veillait, tremblante et pleine d'impatience.

La calessine dépassa de beaucoup la villa du financier et enfin s'arrêta. Bientôt un homme arriva à l'endroit indiqué la veille, appela Pepina à voix basse : elle s'avança, confiante quoique surprise de ne pas trouver là Luigi.

Le vetturino la rassura, la conduisit à sa calessine, la fit monter ou plutôt la porta dedans, ferma violemment la portière, se jeta sur son siége et partit comme l'éclair.

Pepina, ne trouvant pas son amant dans la voiture, poussa des cris horribles que la rapidité et le bruit de la calessine couvraient : c'était s'exposer à une mort certaine que de vouloir se jeter à bas. En vain, dans ses angoisses terribles, criait-elle au vetturino de s'arrêter, il demeura sourd à ses prières, jusqu'à ce que les chevaux,

épuisés de fatigue, demeurassent insensibles aux encouragemens de la voix et du fouet.

Alors ils se trouvaient au bord de la mer, sur cette route déserte tracée sur la pente des rochers qui aboutissent à Taormina ; là, une voix humaine n'est entendue que par l'écho des montagnes qui la redit dans une affreuse solitude.

Pepina demanda au vetturino où se trouvait Luigi, et pourquoi il l'avait emportée avec cette effrayante rapidité ?

—Ne fallait-il pas vous arracher au plus tôt à votre vieux coquin de père, signorina, repartit le vetturino.—Je l'ai fait, par le corps de Dieu, avec un grand zèle, j'espère. Quant à votre don Luigi, un brave seigneur qui paie bien, ma foi, il nous retrouvera au rendez-vous qu'il m'a assigné.

— Mais, reprit Pepina médiocrement rassurée par les paroles effrontées de cet homme grossier, quelle est la cause qui a empêché Luigi de venir avec vous ? Cela n'est pas naturel ; je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque fâcheux

accident : reconduisez-moi à la villa de mon père ; je le veux.

— Non pas, ma belle signorina, j'ai des ordres, j'ai été payé fort largement, et je dois les exécuter. Le diable pourrait bien se mêler de mes affaires, et les rendre passablement mauvaises si je rebroussais chemin. Votre bel amoureux est un cavalier capable de chercher la jointure de mes côtes avec la pointe de son poignard. — Laissez-vous donc conduire, gardez surtout le silence ; bientôt il nous faudra quitter la grande route et prendre le chemin des montagnes.

La Pepina tremblait ; cette belle et faible enfant se trouvait enlevée du toit paternel sans l'homme pour qui elle s'exposait au déshonneur, et de plus elle était au milieu de la nuit, sur une route déserte, à la merci d'un misérable vetturino d'un aspect repoussant et capable d'inspirer l'effroi.

Après avoir cheminé plusieurs heures, la calessine s'arrêta sur le bord du rivage à quelque distance d'une maison isolée ; le vetturino pria

Pepina de descendre, l'invita mystérieusement à garder le silence, et la conduisit dans un étroit sentier qui sillonnait la montagne.

— Demeurez ici quelques minutes, signorina, dit-il ; je vais laisser notre voiture et nous achèverons le reste de la route à cheval.

Pendant le peu de minutes qu'il fut absent, la jeune fille eut dix fois la pensée de s'enfuir; mais où irait-elle ? Il la retrouverait infailliblement; et d'ailleurs elle se berçait au fond de son ame de l'espérance qu'il la conduisait à son aimé Luigi.

Le vetturino revint avec ses deux chevaux, et bientôt ils eurent gravi la chaîne de rochers qui domine la mer. Ils marchèrent long-temps dans ces grandes ondulations de montagnes de la Sicile, si curieuses, mais si désertes. On voyage souvent un demi-jour sans trouver une maison: rien de plus affligeant pour la pensée que cette profonde solitude au milieu d'un pays où Dieu a prodigué aux hommes d'inépuisables trésors.

Environ trois heures après le lever du soleil,

ils arrivèrent dans une gorge étroite, coupée brusquement entre deux hautes chaînes de rochers ; une délicieuse petite rivière se précipitait, d'espace en espace, en cascades limpides dans un lit profond, et vers le fond de cette gorge on apercevait une maisonnette adossée à la roche, et presque entièrement cachée par une riche végétation de jeunes caroubiers et d'innombrables lauriers roses chargésde leurs belles fleurs odorantes.

J'ai souvent trouvé dans l'intérieur des montagnes de la Sicile, après de longues heures d'une marche pénible à travers des plaines brûlées par le soleil, incultes faute de bras, après avoir franchi des collines d'une lave complètement aride, des oasis riantes surgissant tout à coup au milieu d'une nature flétrie et désespérante. Oh ! que j'étais heureux alors ! comme j'étanchais ma soif brûlante à ces sources limpides et abondantes ! Je m'asseyais, je goûtais un peu de fraîcheur à l'ombre de ces haies épaisses de lauriers si beaux qui semblent oubliés là par les déesses de

l'antiquité, souveraines de ces contrées poétiques. C'était pour moi comme un amour que des circonstances fatales auraient à demi éteint, et qu'un souvenir rallume en un clin d'œil; comme la flamme qui jaillit et embrase aussitôt toute une fournaise. Ah! vraiment, j'ai quelquefois désiré de faire un séjour dans ces oasis, m'enivrer de cette vie insouciante et isolée, m'endormir au sein de ce riant oubli; là, du moins, je n'aurai trouvé ni de haine ni d'envie, ces deux passions si fort à la mode, et qui empoisonnent un si grand nombre de belles existences! Mais l'appât de la société revenait, la société qui nous déchire, qui nous tue et que tant nous chérissons; et, remontant sur mon cheval ou sur ma mule, je m'éloignais à regret de ces lieux enchanteurs.

La cabane ou plutôt la maisonnette que j'ai décrite plus haut était la demeure d'un vieux pâtre : le vetturino y conduisit la pauvre Pepina.

II.

Le matin, quand le financier vint pour déjeûner, il fut étrangement surpris de ne pas trouver sa fille au salon; car chaque jour c'était là qu'il la voyait pour la première fois. Il s'informa aux domestiques, qui répondirent tous que la signorina ne s'était pas montrée encore. Justement effrayé, le vieillard l'appela fortement à diverses reprises tout en se dirigeant vers sa chambre, ouvrit précipitamment la porte, et la trouva déserte.

Quelques vêtemens en désordre, des meubles ouverts, annoncèrent que des préparatifs avaient été faits; alors la vérité apparut tout entière à l'inflexible vieillard : il maudit cent fois sa destinée, son orgueil, son amour d'aristocratie, appela sa Pepinetta, mais en vain, et, brisé par la douleur, ordonna sa voiture et partit pour Messine.

Il se fit conduire chez le père de Luigi, qui, ne

sachant rien, répondit ingénument à l'arrogant financier que son fils était, comme chaque jour, à remplir sa charge à l'Officine du gouvernement.

Le Sicilien alla trouver un des hauts employés de la police et le pria de l'accompagner au bureau de Luigi. Celui-ci était debout près d'une fenêtre, absorbé dans une méditation profonde, songeant à ce projet de rapt qui allait décider du bonheur de toute sa vie, et ne pouvant bannir de sinistres pressentimens, à cause peut-être du retard que son vetturino mettait à lui rapporter une réponse de Pepina.

Quand il vit entrer le financier, il poussa un cri de surprise, perdit toute contenance, et balbutia quelques paroles d'une politesse banale.

— Ma fille! Qu'avez-vous fait de ma fille, malheureux jeune homme? s'écria le père avec un accent mêlé de colère et de supplication. Où l'avez-vous cachée?

Luigi le regarda la bouche béante, les yeux stupides et immobiles.

— Vous m'avez ravi ma fille, entaché l'honneur de mon nom. Dites, dites, où est-elle ?

— Allons, seigneur Luigi, ajouta l'officier de police, répondez à cet homme infortuné. N'augmentez pas son malheur, dites-lui que vous avez respecté sa fille.

— Sur mon honneur et par le voile de la vierge Marie, s'écria le pauvre Luigi avec angoisse, je n'ai pas vu Pepina depuis trois jours.

— On me l'a ravie cette nuit même, repartit le père, et nul autre que vous n'a pu se rendre coupable d'une action aussi infame !

— J'en ai eu la pensée, s'écria Luigi éperdu, mais je ne l'ai pas fait.

Après ces paroles le jeune homme se renferma dans un silence absolu; ni les menaces, ni les prières, ni les supplications les plus pressantes, ne purent le forcer à en dire davantage : il pensait que Pepina pouvait s'être échappée, et que bientôt sans doute elle l'instruirait de la retraite qu'elle aurait choisie.

Soit pour l'intimider ou pour l'empêcher d'a-

voir accès auprès de la jeune fille, on le conduisit en prison ; il y demeura plusieurs jours, après quoi sachant par son père et par ses amis qu'aucune nouvelle de Pepina ne transpirait, il pria l'officier criminel de venir le voir dans son cachot.

Il lui raconta toutes les circonstances de sa liaison avec Pepina, n'omit rien de la scène de la veille du rapt, le retard d'un jour qui avait amené la disparition de son amante, et la pensée vint en même temps au cœur de ces deux hommes que le ravisseur n'était autre que le vetturino.

Ce fut une angoisse horrible pour Luigi, une douleur de mort. Il s'arrachait les cheveux dans son désespoir; il implorait comme une grace quelques jours de liberté pour courir sur les traces du misérable ravisseur ; il voulait périr pour la retrouver, pour l'arracher peut-être au déshonneur !... Le père vint à la prison, fut ému de cette douleur inouie : ils mêlèrent leurs larmes, et Luigi vit s'ouvrir devant lui les portes de son cachot.

Durant quatorze jours, ces infortunés furent en proie à d'affreux tourmens; leurs ardentes recherches étaient infructueuses : enfin la police découvrit la retraite du vieux pâtre.

Quel spectacle de désolation pour l'amant et le malheureux père ! Sur un lit grossier gémissait la frêle Pepina, flétrie et brisée par la maladie engendrée par suite des plus affreuses brutalités : rien n'avait pu arrêter la dépravation atroce du vetturino. Sûr que les cris de la belle jeune fille ne pouvaient être entendus, il l'avait cent fois violée, il l'avait assassinée sous le poids de ses brutales fureurs !...

C'est ainsi que Pepina fut rendue à son père, mourante, fanée, flétrie ! presque folle, le front pâle, et ne discontinuant pas ses sanglots déchirans.

Le misérable fut chargé de fers et mis dans un cachot obscur. Il aura été condamné plus tard à quelques années de galères, cet infame scélérat qui perdait à jamais une jeune, et belle, et vertueuse enfant; qui empoisonnait la vieillesse

d'un père ; qui portait la mort dans le cœur d'un amant tendrement aimé. Pour certains crimes la justice des hommes est trop peu sévère. Si j'eusse été seul le juge de cet homme, dans la plus grande paix de mon ame et de ma conscience, je l'aurais condamné à mort.

On se mit aux genoux de Luigi pour qu'il rendît l'honneur à Pepina, pour qu'il effaçât la souillure dont un misérable l'avait entachée par un crime ; mais Luigi malgré son amour demeura inflexible. — Certains préjugés de l'humanité parlent plus haut dans le cœur de l'homme que la vertu, que l'abnégation la plus admirable, que le sacrifice le plus noble et le plus sublime. Luigi dévora sa douloureuse et mortelle angoisse dans l'ombre, loin de la société, de ses anciens et intimes amis...

Je pensais avec beaucoup de personnes de sa connaissance qu'il tuera le monstre qui a commis un forfait si grand.

— Il le doit même. Il est bon que quelquefois l'audace d'un seul répare la trop grande indul-

gence de la justice. C'est dans un cas de cette nature que ce précepte terrible doit être appliqué.

Après une absence qui avait duré trois mois et demi, je revins à Messine, je m'informai de la malheureuse et infortunée Pepina : — On me répondit qu'elle était enceinte — et folle ! ! !

Ceci est de l'histoire.

—

La première fois que je voulus voir l'extrémité de la Calabre ultérieure, et longer toute la Calabre citérieure, il m'arriva une aventure assez triste et qui mérite d'être racontée pour que la France sache comment on traite ses citoyens loin d'elle.

J'avais un compagnon de voyage ; nos passeports avaient été visés la veille par l'intendant-général de Messine, nous étions parfaitement en règle pour parcourir sans crainte de la police les états de Ferdinand de Naples. Je

me pourvus d'une petite barque de pêcheur faute de mieux, on fit la patente à *la sanità* et nous partîmes pour Reggio par une mer assez mauvaise.

Le phare de Messine est semé de gouffres et d'écueils que j'attribuai au nombre infini de volcans qui ont été ou qui sont encore dans ces parages. Rien de plus curieux comme effets pour l'observateur.

La mer était fortement houleuse ; les vagues d'un bleu noir et tantôt gris sombre se soulevaient rapidement et faisaient jaillir de chacune d'elles en se choquant des masses d'écume : elles s'allongeaient en mugissant, signe certain de tempête dans la Méditerranée. Notre faible barque était soulevée par elles comme une écorce de liége sur un jet d'eau. La danse ne me semblait pas fort réjouissante. Déjà plusieurs fois, j'avais remarqué de grands espaces d'un bleu pâle, planes autant que l'eau d'un étang, et se ridant à peine sous le vent quoiqu'ils fussent entourés de vagues écumantes

et fortement soulevées. Cette chose étrange me surprit. — Je n'avais personne avec moi pour causer de ce phénomène, je continuai d'observer attentivement. Je remarquai bientôt que des nuées d'alcyons qui s'abattaient sur les flots en élevant leurs ailes évitaient toujours de s'arrêter sur ces surfaces unies et d'apparence si calme; j'ordonnai à mes rameurs de diriger la barque sur la plus grande qui se trouvait à une légère distance, mais ils s'y refusèrent en me disant avec un certain effroi : — *è un gorgo, signore!*

Il me paraît que ce sont des abîmes, des tournoiemens d'eaux qui ont des profondeurs incalculables. Un jeune Suisse que j'ai connu à Messine me disait un jour qu'il s'était fait conduire avec un de ses amis, sur un de ces gouffres afin de pouvoir vérifier s'il y avait un danger réel; à ce dessein, ils n'avaient pris qu'un vieux pêcheur qui leur opposa beaucoup d'obstacles et montra une grande terreur. Enfin ils se saisirent des rames et conduisirent la petite barque au milieu de la surface plane. Là, ils demeurèrent dans

une complète immobilité. — Alors la barque dériva d'abord tout lentement, puis après un instant, elle tourna sur elle-même et finit par tourner avec rapidité, ce qui les força de s'éloigner au plus vite.... — Je n'ai pas assez de science exacte pour essayer de développer ce phénomène, je laisse cela aux lumières du savant M. Arago.

Diodore de Sicile qui vivait sous Jules César, dit que les anciens Mythologistes racontent que son pays fut une presque île dans les premiers âges du monde, et que vers l'endroit le plus resserré de cet Isthme les vagues frappaient avec une telle violence qu'elles rongèrent le rivage et se frayèrent un passage. C'est à cause de cela qu'on bâtit sur ce détroit une ville à laquelle les habitans donnèrent le nom de Rhege (Reggio), mot grec qui signifie *rupture*. Pline le naturaliste a répété la même chose un siècle plus tard, et vraiment après avoir examiné attentivement les montagnes de la Calabre et celles de la Sicile, les productions fossiles que ces dernières renfer-

ment, je crois qu'il n'est rien de tout cela. S'il y a eu rupture, ce dont je doute fort, elle aura été occasionnée par l'éruption de quelques volcans qui auront donné naissance aux gouffres du détroit.

Il est plus probable que la Sicile est sortie de la mer par la puissance de ses volcans, ainsi que le prouvent suffisamment la base immense de l'Etna, l'Archipel Eolien, et de nos jours, cette petite île de feu qui s'est replongée sous les eaux pour reparaître bientôt peut-être. — Si l'on admettait le système de Diodore, ne pourrait-on pas avec la même bonne volonté, la même crédulité, penser aussi que l'Afrique a été séparée de la Sicile Méridionale par la rupture du Mont Erix et de la pointe avancée du Cap-Bon!

Nous abordâmes à Reggio vers midi, un soleil orageux dévorait la plage, il fallut néanmoins demeurer devant la *Sanità* jusqu'à l'heure à laquelle Messieurs de l'Officine voudraient bien nous permettre d'entrer; nous ne venions cependant pas d'un royaume étranger. Après une

heure d'attente, un faquin vint ouvrir la fenêtre du bureau, mon patron de barque lui présenta sa patente, mais le faquin nous dit de patienter encore parce que ces messieurs dînaient, plus tard, ils fumaient, et ensuite ils dormaient. — Chose inouie ! il nous fallut attendre jusqu'à près de cinq heures du soir là, sur une plage dévorante ! et quand un des gredins du roi fut arrivé bâillant encore et se frottant les yeux gonflés par la sieste, il fit passer la patente au feu, l'examina, trouva les noms mal écrits par son collègue de Messine et nous déclara que nous ne pouvions mettre le pied en Calabre. Furieux je lui jetai mon passeport au visage, il se recula épouvanté comme si je lui eusse inoculé la peste, et me répéta de nouveau malgré les visa de la veille écrits sur mon passeport, que je n'entrerais pas. Puis se retournant vers un autre commis qui arrivait, il lui dit malignement à mi-voix : *è un signore Francese turbolento.*

Je ne savais pas encore qu'il fallait offrir de l'argent dans ce pays à la canaille qui portait

l'épée, je ne l'ai su depuis qu'à Naples en voyant un officier de douaniers me tendre la main et me tourmenter pour obtenir un carlin, — neuf sous !

L'orage qui venait du mont Etna commençait à se faire sentir d'une manière furieuse ; les vagues étaient sombres et menaçantes, n'importe ? nous étions Français, c'était un titre pour être expulsés ; rien ne put les déterminer à nous faire entrer dans Reggio ; les carabiniers était là prêts à nous assassiner ; il fallut au risque d'être submergés dix fois, revenir à Messine dans notre méchante barquette de pêcheur.

Je me plaignis de cette aventure au vice-consul de France et aussi pour un vol *autorisé* par la police ; je ne pus obtenir aucune justice ; la police refusa même de m'entendre. Telle est la situation de la France en regard de la haute puissance napolitaine. N'est-ce pas vraiment digne de pitié !

Cependant malgré cette mésaventure je voulais voir Reggio, le golfe de Tarente et pousser jusqu'à Brindes. Cela m'intéressait fort pour

mon histoire des Normands. Je résolus un nouveau voyage.

Reggio, vu de deux milles en mer, est d'un aspect charmant; cette ville est bâtie en amphithéâtre sur une chaîne de petites collines dominées par une montagne fort haute largement déchirée par des lits de torrens. Cette nature âpre et sauvage surplombant une autre nature riante et fertile forme un contraste infiniment pittoresque; c'est presque partout même beauté uniforme sur cette côte de Calabre. Reggio a un grand quai — la Marine — bordé de maisons régulières mais qui, bien qu'elles soient inachevées, plaisent de loin aux regards; de la mer, on les prendrait pour des palais somptueux. Mais le prestige meurt dès qu'on pose le pied sur le pavé des rues : partout une affreuse misère, des femmes demi-nues qui étalent leurs haillons et leur cynisme. Toutes ont la tête couverte d'une courte mantille blanche, et les plus jolies filles marchent pieds nuds. J'en ai vu d'admirables qui allaient aux fontaines publiques, la

gorge découverte, portant avec une habileté extrême une longue amphore sur leur tête : cela rappelle étonnamment les femmes d'Égypte et de Syrie qui vont le soir à la source ombragée par les grands sycomores. Même allure, même carnation, même nudité, pareilles mœurs. Toutes ont des physionomies fières, sauvages, et à cela elles joignent la paresse et une insouciance pleine de lubricité.

Reggio n'a point de monumens qu'on puisse citer. Seulement j'ai remarqué ses campanilles à flèche élevée; je n'en ai vu que là depuis mon départ de France. Peut-être doit-on les attribuer au souvenir de la domination normande. — C'est à Reggio que Julie, la fille d'Octave César termina misérablement une vie honteuse souillée par d'innombrables prostitutions.

La grève à partir de Reggio jusqu'à Melito situé près du cap Spartivento, est belle et poétique mais presque déserte; les grandes montagnes colorées courent dans la direction orientale du golfe de Squillace, où l'on trouve deux petites

villes assez insignifiantes : Squillace et Catanzaro; un jour que j'étais descendu sur cette grève déserte, je fus frappé d'un si beau spectacle que je ne pus résister au charme de le décrire avec les paroles réservées à l'harmonie.

LA JEUNE FILLE DE CALABRE.

La Calabre étalait sa côte orientale,
Champ vaste et beau, semé d'arbustes et de fleurs,
Où, sans art, le laurier rose comme l'opale
Croît sous le grenadier si riche de couleurs;
Le soleil inondait la plage solitaire,
Mirant ses rayons d'or dans une mer d'azur,
Et le vent promenait en effleurant la terre
Un parfum aussi frais que pur!

La grève un long espace était silencieuse;
Nul bruit — nul chant criard d'insolens matelots;
Les papillons jouaient aux branches de l'yeuse,
Et la brise glissait sans agiter les flots.
Au bout de l'horizon une voile latine,
Alcyon endormi, blanchissait au soleil,
Tandis que vers le sud l'amoureuse Messine
Reposait dans un doux sommeil.

Tout-à-coup, un enfant, une bien jeune fille,
Vint rompre le silence enchanté de ces bords;
Elle avait mille attraits : — regards où l'ame brille,
Cheveux bruns et flottans, voix aux plus doux accords,

Teint halé, mais si mat qu'il semblait de l'ivoire,
Bouche rose chantant les matins et les soirs.
Un sein naissant voilé par des lambeaux de moire,
Et des yeux bleus sous des cils noirs !

Elle sautait, courait, colombe insaisissable,
Portant un linge humide aux aloès brûlans ;
A peine si ses pieds s'imprégnaient sur le sable
Tant ils étaient légers, et petits, et charmans !...
Toujours elle chantait une chanson joyeuse,
Souriant aux oiseaux, aux mouches du chemin,
Et demi nue, et pauvre, elle était plus heureuse
Qu'une dame au regard hautain.

Mais quand seize printemps seront venus pour elle,
Les passions peut-être effleureront son cœur,
Et sans frein, et bien loin de l'aile maternelle,
Elle se fanera sous le vent du malheur !
Elle qui méritait d'être reine, ou compagne,
D'un prince généreux ou d'un duc suzerain,
Sans doute aura pour dot un bandit de montagne,
Ou bien quelque grossier marin !

Je continuai mon voyage qui n'eut rien de curieux ni d'attrayant ; je relâchai souvent dans de petits ports, et partout je vis des populations courbées par la misère ; qu'il est cruel de voir un pays si fertile possédé par des barbares qui le laissent infécond faute de courage !

Il n'y a pas de pires manières de voyager que celle-là ; je l'ai souvent reconnu depuis ; mieux vaut souffrir la chaleur du jour et gravir les montagnes avec les ânes de Reggio et de Catanzaro, qui galoppent comme des poneys d'Ecosse, que de longer les côtes d'un pays, au caprice du vent ou de quatre rameurs calabrais qui ont plus de caprices eux seuls que tous les vents des pôles. Un voyage par terre, quelles que soient les fatigues qui en sont le partage inévitable, vaut mieux que les spéronarcs, les brigantines et tous les bateaux à vapeur du monde industriel : au moins, quand on arrive au terme de ses excursions, on a vu se dessiner tous les aspects d'un pays ; l'imagination est exaltée; on est brisé, mais on a vu. Par mer, on admire souvent de loin, et sur parole.

Tarente, Otrante et Brindes n'ont plus que de beaux noms. Le temps, les barbares et l'oubli ont passé sur ces cités célèbres, et c'est à peine si l'on trouverait à Brindes dix habitans qui pourraient dire au voyageur que c'est de leur port

que Cicéron partit pour Thessalonique aux jours de son exil et que l'harmonieux Virgile y exhala sa plainte dernière.

Je me rembarquai, je touchai de nouveau à Messine, et je me dirigeai vers Palerme.

La côte septentrionale de la Sicile que je fus obligé de longer dans toute son étendue est infiniment belle, et poétique, et pleine de souvenirs héroïques. Tout d'abord c'est Melazzo, l'ancienne Mylas, célèbre parce qu'elle vit la victoire que Duillius, commandant de la flotte romaine remporta sur les Carthaginois [1].

Plus loin, Auguste rejoignit à force d'habileté la flotte de Sextus Pompée et la dispersa.

Puis viennent des plages dominées par des collines délicieuses sur les flancs desquels on aperçoit

[1] Ce fut la première victoire navale des Romains; elle leur ouvrit le chemin de Carthage et leur assura la conquête du monde. Après ce combat, Caïus Duillius fit lever le siége de Ségeste et prit d'assaut la cité de Macella en Calabre. Pour récompense, il eut la permisssion d'avoir une musique et des flambeaux aux dépens du public à l'heure de son souper. Voilà comme alors on payait les services rendus à la patrie. Le triomphateur était heureux et les citoyens n'en souffraient pas.

de jolies bourgades surmontées de leurs gracieuses campanilles. Patti apparaît ensuite, Patti à l'abbaye somptueuse, au beau tombeau d'Adélaïde femme du roi Roger; Céfalù où les Normands ont élevé un splendide portail de basilique; Termini bâtie sur les ruines de la fameuse Himère, rasée par Annibal pour venger son aïeul Amilcar qui y avait été vaincu par le tyran Gelon le jour où Léonidas mourait aux Thermopyles (480 ans avant le Christ). [1]

[1] L'histoire partielle de Termini est un des épisodes les plus fameux de l'histoire générale de la Sicile. C'est là qu'existait autrefois la célèbre ville d'Hymère. Les Carthaginois voulant s'en rendre maîtres firent des préparatifs formidables; ils appelèrent à leur aide une infinité de peuples, et entre autres les Phéniciens si célèbres dans l'art maritime. Diodore fait monter à trois cent mille hommes l'armée que Carthage confia à la bravoure d'Amilcar. La flotte de guerre était composée de deux mille grands vaisseaux, et trois mille étaient chargés de munitions et de vivres. Diodore est souvent fabuleux, et je crois que cette fois il l'est plus que de coutume, si cela est possible.

« L'historien raconte qu'Amilcar, à la tête de trois cent mille » Carthaginois, après avoir débarqué à *Panorme*, aujourd'hui » *Palerme*, et avoir amené ses troupes devant Hymère, fit tirer » ses vaisseaux à terre, les environna d'un fossé revêtu d'une » palissade confiée à la garde des Phéniciens, et établit son » camp sur la colline; que d'un autre côté, Gélon, chef des

A partir de Termini, la côte devient enchanteresse; on découvre à chaque instant des anses profondes, et dans de lointaines perspectives de superbes paysages. Puis un petit promontoire rompt tout-à-coup la ligne jaune de cette plage, quelques ruines sont éparses sur la montagne et révèlent au voyageur que là fut Solente la délicieuse, et après un trajet de douze milles on arrive à Palerme.

» Syracusains, à la sollicitation de Théron, son beau-père, roi
» d'Agrigente, vint au secours d'Hymère; qu'ayant intercepté
» les courriers qui annonçaient à Amilcar l'arrivée de la cava-
» lerie que ce général attendait des Selinuntins, il y envoya la
» sienne à la place, avec ordre d'assassiner Amilcar, et de met-
» tre le feu à ses vaisseaux dont ils devaient, par cette feinte,
» se rendre les maîtres. Cette ruse produisit effectivement tout
» le succès qu'il en attendait : cent cinquante mille Carthaginois
» furent massacrés et le reste fut fait prisonnier. »

(L'abbé de Saint-Non. *Voyage Pittor. en Sicile.*— Diodore, sect. VI.)

C'est cette perfidie qui attira sur les Siciliens la terrible vengeance d'Annibal. Il détruisit Hymère jusqu'en ses fondemens, fit amener devant lui cinq ou six mille prisonniers, échappés au carnage et les fit immoler aux mânes de son aïeul sur la place même où ce grand homme avait été tué.

Palerme.

—

J'avais été grandement surpris en parcourant pour la première fois les rues de Messine, je le fus bien davantage encore lorsque j'arrivai au centre de Palerme. Là, tout semble étrange, on s'aperçoit qu'on est loin de sa patrie, c'est un ciel plus chaud et plus beau que le ciel d'Italie, ce sont d'autres mœurs; c'est un mélange d'Espagnol et d'Africain. Les femmes des classes éle-

vées sont admirables : en revanche le peuple est atroce, dégoûtant, ignoble. La langue n'est plus la même, c'est un idiome dur, dissonant à l'oreille ; mais à part cela que de choses, que de merveilles ! Comme le cœur se dilate, comme on se sent vivre ! Là, vous avez pleine et entière liberté, ne songez qu'à vous, qu'au bonheur, qu'au plaisir, qu'aux sensualités de la vie, et vous nagez dans un océan de joie.

Depuis long-temps déjà je voyageais seul, et j'étais condamné à achever ainsi mon long pélerinage : j'arrivai à Palerme sans recommandation aucune, n'y connaissant personne, isolé, malade ; c'était triste, — surtout au milieu d'une ville de plaisirs.

Le hasard me servit à souhait. Je rencontrai un de ces hommes rares, trop rares malheureusement pour l'honneur de la France, un de ces hommes qui savent faire respecter leurs compatriotes sur une terre lointaine, et qui, non contents de leur assurer aide et protection, les accueillent comme on accueille d'anciens amis. Je

veux parler de M. Cassas, consul de France. Il est impossible de trouver une cordialité plus douce, une hospitalité plus touchante et plus noble. C'est à rendre confus. M. Cassas est le fils de ce voyageur célèbre qui parcourut dans les dernières années de la république française la Syrie, visita les ruines de Balbeck et de Palmyre, et revint par l'Asie-Mineure à Constantinople. Son fils a largement profité de sa science, et, voyageur lui-même à cause de ses hautes fonctions, il a vu beaucoup et bien. Il vit maintenant plein de bonheur et de calme au bout de l'Europe avec sa femme et sa sœur. Madame Cassas est une jeune femme de vingt ans, une française admirablement belle, la perle de Palerme dont elle fait l'ornement; rien de plus délicieux que cette famille. Je lui dois bien des heures de joie, et c'est une grande satisfaction pour moi que de pouvoir la remercier dans ces pages.

Avant d'examiner Palerme en détail, M. Cassas voulut me faire admirer le panorama de cette grande cité. A quatre ou cinq milles vers l'Afri-

que, on aperçoit sur les flancs d'une haute montagne, à demi avancée dans une vallée enchanteresse, une bourgade dominée par les tours d'une basilique. Ce lieu est appelé Montréal.

En 1177, Guillaume-le-Bon, l'avant dernier prince de la maison des Tancrèdes, fit ériger en royal monastère cette maison où vivaient dans une humble pauvreté quelques moines de l'ordre de Saint-Benoît. Dominé par la superstition de ces vieux âges, Guillaume eut un songe miraculeux pendant lequel la Vierge lui apparut déroulant devant lui le plan du cloître et de la célèbre basilique, qu'en bon et pieux prince il fit édifier à ses frais.

L'abbé de Saint-Non dit que ces monumens sont aussi curieux par la richesse que par le mauvais goût; c'est à regret que je me permets de n'être point de l'opinion du savant abbé, tout imbu des idées d'art qui dominaient alors, et dont les produits arrachaient des cris d'admiration aux merveilleux de la fin du règne de Louis XV.

La basilique est au dedans d'un style composite, c'est-à-dire que les Normands mêlèrent avec beaucoup de goût et d'art pour ces temps de décadence la hardiesse féerique et pleine de poésie de l'architecture sarrasine, au luxe écrasant, effréné, des Grecs du bas empire, et, ajoutant à ces deux grands principes la finesse et la sagacité de leurs idées, ils parvinrent à créer cette architecture mystérieuse, la plus en harmonie avec le catholicisme et à laquelle ils attachèrent leur nom.

Quand on entre dans la grande nef par le portail intérieur situé au midi, un chef-d'œuvre de composition et de détails, l'ame est frappée d'admiration en face de cet aspect grandiose, luxueux et pourtant sévère. Le pavé est tout en mosaïques de porphyre, de brèche africaine, de vert antique et de marbre blanc. Les parois des murailles, depuis l'endroit où la main peut atteindre jusqu'à la clef des voûtes, ont pour revêtement des centaines de figures grandes comme nature aussi en mosaïques éclatantes la plu-

part sur fond d'or, et tirées de la Bible. — La voûte de la grande nef avait été détruite par un incendie, elle vient d'être restaurée sur le plan qui avait présidé à sa structure primitive. Certes, les figures des Byzantins ne sont pas dessinées avec une pureté Raphaélesque ou Michelangesque, mais alors l'art plastique était mort, il ne restait plus que les traditions vieilles; c'était l'art pour eux, et ils l'employaient. Et cette imitation gauche et naïve de la nature valait mieux ce me semble pour une religion elle-même fort naïve, fort superstitieuse, pleine d'une foi extrême, que les peintures des Boucher, des Natoire, des de Troy, qui encombraient nos églises sous le dévot et vertueux Louis XV!...

Quant au cloître de Montréal, considéré sous un haut point de vue d'art, il est d'une beauté plus pure et plus harmonieuse que la basilique; c'est un monument délicieux. Il est grand, plein de lumière, svelte de forme comme une jeune mariée; c'est plutôt l'intérieur d'un palais arabe, les galeries d'un harem, que le lieu de médita-

tion destiné à des bénédictins. D'ailleurs on distingue à l'angle oriental une fontaine charmante avec ses jets d'eau qui fait ressouvenir de celle de la cour des Lions à Grenade. Les colonnes qui soutiennent les ogives sarrasines sont réunies tantôt par quatre en faisceau, tantôt par trois et par deux, et toutes sont sculptées et d'une sculpture non reproduite; puis chacune de ces colonnettes de marbre blanc est ornée, incrustée de mosaïques d'or, de jais et de porphyre, variées en chevrons, en serpenteaux, en étoiles, en fleurs, en cercles, en croissans, et au-dessus de tout cela figurent des chapiteaux d'une élégance et d'une grace infinies [1].

Assurément ces monumens n'ont pas la régularité d'une colonnade grecque antique, et ne sont point historiés comme la façade de la Sorbonne ou de Saint-Gervais, mais l'irrégularité a

[1] Jean Houël, peintre de Louis XV, qui fit un voyage en Sicile vers 1770, a mieux observé, et surtout mieux jugé que l'abbé de Saint-Non, le cloître de Montréal. Sa description est lourde, mais elle est écrite avec enthousiasme et vérité.

parfois aussi ses beautés, et pour appuyer ce dilemme je citerai le cloître de Montréal.

Sous le péristyle à droite, j'ai vu le plus beau tableau que possède la Sicile. C'est le chef-d'œuvre d'un peintre fort inconnu non seulement de la France, mais encore de l'Italie. Ce peintre s'appelait Novelli et fut surnommé *il Moréalèse* parce qu'il était de la fameuse abbaye. Il étudia long-temps à Naples dans l'atelier de Ribera (l'Espagnolet), devint un puissant coloriste à l'école de ce grand maître, et connut ensuite Wandick dont il prit le gracieux et le *faire* si noble. Il retourna ensuite dans sa patrie dont il fut l'orgueil et qu'il enrichit des nombreuses productions de son beau génie [1].

[1] Houël est sévère et injuste pour Novelli, et cela se conçoit aisément d'un peintre de cette époque. Après avoir établi un parallélisme entre Vita d'Anna et le Moréalèse, il dit que « *le premier est poète en peignant: le second n'est qu'un simple copiste. Novelli n'a souvent ni ordonnance ni effet.* Sans doute Houël à son second voyage était affligé d'une demi-cécité, car c'est par l'effet et l'harmonie que brillent surtout les tableaux du Moréalèse.

De la terrasse de Montréal on découvre un des paysages les plus enchanteurs non seulement de la Sicile, mais du monde; quand j'habitais Palerme, c'était ma promenade favorite, j'y allais seul chaque jour une heure avant le coucher du soleil et j'étais heureux en face de cette grande page de poésie que Dieu a déroulée aux hommes dans sa bonté infinie.

Cette vallée est si enchanteresse, si sublime, que ni le pinceau ni la plume ne peuvent en rendre complètement les effets. J'en ai tracé une rapide esquisse qui n'a d'autre mérite que celui d'avoir été écrite sur la colline de Montréal. — La voici :

Un soir d'une journée qui avait été étouffante comme l'atmosphère de Tunis, je me dirigeai lentement vers la vieille et superbe basilique, je gravis la montagne et j'arrivai brisé de fatigue au sommet d'un mamelon qui domine une vaste étendue de pays. Le soleil se couchait dans cette mer foncée, pour la beauté sans rivale, et ses derniers rayons enflammés glissaient sur la ville de Pa-

lerme qui se dessinait blanche et d'un jaune pâle sur l'immensité des ondes Tyrrhéniennes. Les coupoles, les flèches des églises, les petits clochers des monastères, et les toits anguleux des palais, toutes ces inégalités sur un terrain onduleux donnaient à cette grande cité un ravissant aspect oriental. Deux chaînes de montagnes qui forment deux caps et qui l'enserrent s'allongent, l'une au levant, l'autre au couchant, et forment cette célèbre vallée qui vient finir à Montréal. Elle est splendide, immense, tachetée comme une peau de tigre de grands espaces jaunes et sombres, chargés de bois ou largement découverts. L'air est sans cesse imprégné de parfums exquis qu'exhalent dans la fraîcheur des matins et des soirs des forêts d'orangers chargés de fruits, des haies de lauriers et des grenadiers couverts de fleurs, des massifs de caroubiers qui ne possèdent que des feuilles colorées, mais riches du plus beau des ombrages; d'aloès en pleine terre avec leurs tiges élancées, de lourds cactus et de longues files de cyprès; puis au mi-

lieu de cette splendeur éblouissante et variée, des vergers encombrés d'oliviers énormes plantés par les Sarrasins, et de blanches maisonnettes dont le toit ou la façade percent à travers leurs gigantesques rameaux projetant au loin de grandes masses d'ombre.

La nuit vint bientôt me surprendre au sein de cette merveilleuse nature féerie, *inretrouvable* pour moi qui suis condamné à marcher toujours dans de nouveaux chemins sans avoir l'espérance de revenir en arrière où j'aurai laissé de beaux et de bons souvenirs. Mais qu'importe à la multitude la douleur d'un seul! — J'étais donc là par cette nuit, mais ce fut une nuit si bleue, les étoiles qui surgirent des profondeurs du ciel étaient si lumineuses et la vallée se couvrit d'un si léger crépuscule, que je n'eus pas le lieu de regretter le soleil. Du même lieu je pus contempler deux tableaux.

Ah! la brute seule doit rester insensible en face de cet élysée! Elle seule ne sent point son ame s'élever vers les cieux avec un ardent enthou-

siasme. Là j'eus des instans d'un bonheur si pur qu'il me semblait que ma vie agitée n'était qu'un long rêve pénible et que j'en étais revenu à l'âge insouciant de l'enfance ; j'étais là, tout seul, oubliant, oublié, à dix-neuf cents milles de la maison paternelle, assis sur une pierre sous un grand caroubier, portant mes regards tantôt sur la vallée, et tantôt les élevant vers l'immensité pour y suivre les scintillations des étoiles mystérieuses, espérant voir dans cette absorption inspirée par le fatalisme se dérouler à ma pensée les misères et peut-être même les joies de mon avenir !

Ah ! quelle vie pour le poète ! — Car c'est là qu'est la poésie sainte, élevée, et non au milieu du tumulte des cités ; c'est là que l'ame devient rêveuse et se recueille, — qu'on s'enivre de la grandeur de la nature et du charme infini de l'isolement.

Je fus bientôt distrait de ces impressions par les sons délicieux d'une cornemuse qui arrivaient faiblement jusqu'à moi ; ils partaient de l'autre extrémité de la vallée, et cet éloignement réuni

à la beauté de cette soirée donnait à ces sons une harmonie enchanteresse; puis la musique pastorale était parfois interrompue par les rires et les cris des paysans Palermitains qui dansaient joyeux et pleins de bonheur au pied de leurs chères montagnes. Je restai bien long-temps assis sous le bel arbre, j'attendis que la cornemuse et les voix fussent redevenues muettes, je vis la dernière lampe de la vallée s'éteindre à travers le feuillage, et je regagnai Palerme fort avant dans la nuit.

Il est probable que Palerme fut fondée par une colonie Grecque attirée par les merveilleux récits d'Archias de Corinthe vers la troisième année de la cinquième Olympiade, 758 ans avant l'ère vulgaire; l'origine de son nom le prouve d'ailleurs, tandis que rien ne suppose que les Phéniciens soient les premiers venus sur ces rivages. Panormos en grec signifie : *sûr pour tous navires*. Les Latins le traduisirent par ces mots *totus portus*, ports de toutes les nations, et je ne sais si ce furent les Romains ou les Sarrasins qui

lui donnèrent sa belle épithète *d'heureuse* qu'elle mérite si bien.

Palerme est entièrement différente de ce qu'elle fut autrefois; on ne trouve plus de l'antique *Panorme* que l'emplacement qui est toujours le même. Cette ville était séparée d'abord en trois parties; celle du milieu qui était la plus ancienne fut appelée par les Grecs *Panormos*, (c'était la ceinture du port) : elle formait une presqu'île entourée d'un côté par la mer qui s'avançait par un canal bien avant dans les terres de l'orient au couchant, et baignaient les murs de la ville; ensuite la rivière d'*Oretho*, qui après avoir coulé quelque temps dans un vallon agréable au pied des montagnes bordait la ville du côté du midi.

Au delà de la rivière on avait bâti un faubourg appelé Néapolis ou *nouvelle ville* qui formait une seconde partie de l'ancienne Panorme. Ce fut cette partie que les Romains entourèrent de palissades, lorsque dans la première guerre pu-

nique ils la prirent sur les Carthaginois, l'an de Rome 499. [1]

Elle a subi de grands changemens depuis les temps antiques, et avec ces changemens, d'immenses améliorations. Ce n'est plus qu'une grande masse de constructions en forme de trapèze, dont la partie majeure commence à *Porta felice*, et la plus minime à *Porta nuova*.

Ordinairement dans mes voyages, chaque fois que j'arrivais dans une ville, je m'en allais le second jour, au hasard, à la volonté de Dieu, sans guide, sans demander jamais ma route. Je m'égarais souvent de longues heures, dans les quartiers de la populace; je voyais pulluler la misère, s'ébattre le vice dans l'ombre ou au soleil; je voyais tout. J'ai trouvé toujours un grand charme dans ces promenades; c'était pour moi chose neuve et originale, et je suis persuadé que c'est ainsi qu'on voit bien et qu'on peut juger moins imparfaitement l'état des mœurs et de la civilisation d'un pays.

[1] L'abé de Saint-Non. *Voyage pitt. en Sicile.*

Selon mon habitude je courus les vieux quartiers de Palerme. Ils sont hideux. La population est affreuse de saleté, et la luxure met sans cesse cette populace en rut. Les maisons sont autant de bouges, sans fenêtres, ne recevant de jour que par la porte; elles ne sont habitables que grace à la lumière splendide du ciel de Sicile. Ailleurs ce serait autant de tombeaux : dès que le soleil a disparu des étroites contrada, le peuple est dehors; c'est son bonheur, il lui faut de l'air, et il lui est de beaucoup préférable à ses prisons infectes. Partout ce ne sont que nudités étalées au grand jour; les hommes portent le caleçon court, la chemise débraillée et le bonnet rouge; c'est tout. Les femmes n'ont qu'une jupe fort mince et une ombre de fichu, la gorge est nue, flottante, et brûlée par le soleil. — Cela inspire un horrible dégoût. Quelle différence avec les voluptueuses filles de Lentini! Elles sont pourtant nées sous le même ciel, ne sont pas plus chastes ni plus vêtues — Il est vrai qu'elles ne marchent jamais ainsi au soleil. Le

vice paré de belles couleurs trouve toujours des censeurs moins sévères, tant la pauvre humanité est charnelle et faible !

Au reste, cette populace hideuse, hideuse comme celle de Naples, n'attriste pas l'ame autant que cette dernière. Les Palermitains sont fiers et ne mendient pas. Ils n'ont de commun avec les Italiens que le penchant au vol, mais ils l'ont, certes, très-développé. Au reste, c'était presque une vertu chez les Lacédémoniens, et, quoi qu'en dise Ferrara, les Siciliens sont les petits fils des Grecs [1].

[1] Malgrado il lungo soggiorno che signoreggiandola vi hanno fatte nell'isola tanti popoli diversi, i Siciliani hanno conservato sempre i tratti fondamentali di quel carattere che deriva dal clima, e dalla influenza delle cause fisiche proprie al suolo de essi arbitato; i sistemi di qualunque sorte hanno potuto modificarli, ma non distruggerli; e il Siciliano ha mantenuta la sua fisonomia attraverso di cosi varie modificazioni.

(Francesco Ferrara. *Discorso generale per la storia di Sicilia.*)

L'abbé Ferrara peut être un naturaliste fort savant, mais tout ce qu'il dit là n'est guère remarquable comme logique, et je n'y vois que l'amour national d'un Sicilien. C'est assurément très-honorable, mais l'histoire et la critique veulent que la vérité soit mise au premier rang. Et d'abord, comment Ferrara,

Sous le rapport de l'art je fis une découverte dans ces quartiers de la misère, et j'avoue que

qui, sous le pseudonyme de son éditeur, critique assez lestement selon moi des hommes de mérite tels que Dorville, Borch, Swinburne, Denon, Hunter et Saint-Non, comment peut-il démontrer que les Siciliens, malgré d'éternelles dominations de vingt peuples, n'aient pas perdu leur caractère primitif? — Et d'abord quels étaient les premiers Siciliens? Sont-ce les Sicules, venus de la Dalmatie et de l'Illyrie? Certes les Siciliens diffèrent terriblement des Dalmates! Ceux-ci ont un caractère de fer, ne savent pas plier et n'ont pas cette aptitude à la fine souplesse que possèdent parfois les Siciliens. — Sont-ce les Ibères, guidés par Sicanus? Les principales cités de la Sicile n'ont-elles pas été fondées par des colonies de Corinthe, de Mégare, de Crète, et d'autres îles de la mer Eubée? — Les Carthaginois n'y ont-ils pas inoculé leur sang? puis les Romains, puis les Goths et les Ostrogoths; puis les Grecs du Bas-Empire, ce mélange de toutes les races. Les Sarrasins n'y sont-ils pas demeurés deux siècles et plus, ainsi que le prouve une inscription en langue arabe, grecque et latine, qui se voit encore aujourd'hui dans la petite chapelle royale à la porte neuve. La population sicilienne, à la fin du règne de Roger, était donc composée encore de trois nations différentes qui se sont agglomérées pour n'en faire qu'une seule. Mais les Normands durent bien davantage mêler les races et faire disparaître la race primitive, en admettant qu'elle eût existé. Nés dans une même religion, nobles, braves, dominateurs, ils contractèrent à leur gré des alliances, et quand les Suèves leur succédèrent, la population était à demi normande; et ce fut pis encore, quand la Sicile devint province Aragonaise. Aussi je répéterai ici ce que j'ai dit plus haut dans ce livre: La race de

cela me parut une bonne fortune. Il y a une vieille église normande appelée *San-Agostino* qui possède au-dessus de son portail une rosace admirable, la plus étonnamment composée assurément de toutes les rosaces du monde chrétien : ce sont des colonnettes, ayant chapiteaux fort artistement sculptés, d'où partent des ogives surmontées de trèfles sarrasins et qui s'entrelacent comme de gracieux festons pour former cette rosace. L'intérieur de l'église n'a rien de remarquable, mais derrière je vis un charmant petit cloître roman pur, sans ornemens, et d'une élégance exquise.

Une autre fois je visitai les églises. Palerme en compte bien deux cents. Beaucoup sont insignifiantes; généralement, elles sont pauvres en peinture, mais en revanche les marbres les plus

Sicile procède des Grecs et des Normands pour le caractère fin et cauteleux, et, pour la fierté et la physionomie, des Arabes, des Normands et des Espagnols. Je laisse volontiers, après cette explication, le soin au docte abbé Ferrara de prouver au public que les Siciliens ont conservé leur caractère et leurs habitudes antiques.

riches y brillent de toutes parts. Celles des religieuses de la rue de Tolède sont d'un luxe inoui, les tribunes ont d'élégantes grilles dorées du plus beau travail derrière lesquelles on aperçoit souvent d'admirables visages, et des yeux noirs qui étincellent sous les mantilles blanches.

La cathédrale est, extérieurement, un des plus beaux morceaux de *l'architecture normande*. Une haute tour en marbre blanc, que le soleil a doré depuis huit siècles, s'élève majestueusement, et couronne l'admirable portail, digne de l'antiquité pour l'art des ornementistes. Cette tour est percée avec prodigalité de fenêtres doubles séparées par de frêles colonnettes et ornées à l'entour ogival de zig-zag et de fleurons charmans. L'abside est aussi d'une grande beauté; elle est mosaïquée en noir sur marbre blanc et rappelle complètement les palais Byzantins. Autrefois l'intérieur était digne de la magnificence extérieure, mais les Fontaine d'alors, les Erostrate au marteau, les *gâte-tout* voulurent dans le dernier siècle la rendre *plus jolie*. A cet effet,

ils abattirent les nefs normandes, les minarets, les vieilles coupoles, ne laissèrent debout que l'enveloppe de marbre, et entassèrent au dedans de lourdes colonnes, fort riches il est vrai, badigeonnèrent les murs, élevèrent une rotonde à la romaine et firent de cette cathédrale superbe un pendant à notre église de Saint-Roch [1].

Mais si l'intérieur de la cathédrale de Palerme annonce la décadence de l'art architectural, il renferme encore quelques morceaux précieux qui ont échappé au marteau welche. Je placerai au premier rang la tribune en bois qui sert de siège à l'archevêque, et les deux bénitiers en marbre blanc. Ils sont surmontés d'une sorte de coupole qui ressemble aux casques des Sarrasins du XI[e] siècle; l'intérieur, orné de sculptures charmantes, représente des personnages portant le costume du XII[e] au XIII[e] siècle, et plus loin

[1] M. l'abbé de Saint-Non a été trompé par son correspondant. Cette cathédrale n'a pas été abattue, ainsi qu'il le dit tome IV°. Les démolisseurs se sont bornés à gâter l'intérieur; sans doute la solidité de l'extérieur les aura trop effrayés.

dans des chapelles fermées, on voit quatre tombeaux magnifiques renfermant la dépouille mortelle de Roger trépassé en 1154; de Frédéric en 1250; de l'impératrice Constance et de Henri VI. Ces tombeaux sont en porphyre et d'une grandeur peu commune. Ils ont une ressemblance frappante avec celui de l'impératrice Hélène, qu'on voit à Rome dans le musée du Vatican. Et sans doute c'est cette ressemblance qui a fait dire à plusieurs auteurs que les Normands en avaient dépossédé quelques illustres Romains de la grande Grèce pour en doter leurs souverains. J'ai examiné fort attentivement ces mausolées, et, d'après les sculptures quelque peu grossières dont ils sont ornés, j'ose me prononcer hardiment contre ces assertions, et l'on ne peut que les attribuer à l'art normand du XII^e^ siècle.

Il y a en face de cette belle église un monument bien curieux pour l'historien, l'antiquaire et l'artiste; c'est une modeste et petite chapelle, sans faste, sans aucun ornement, où l'on sacrait les rois. On voit encore l'étroite fenêtre où le

prince se montrait au peuple assemblé afin d'entendre l'acclamation accoutumée, et la fenêtre est surmontée de l'inscription suivante :

HIC REGI CORONA DATUR.

Deux autres monumens fort curieux qui rappellent la fastueuse domination normande, ce sont : la chapelle royale et l'église d'un couvent de femmes, la Martorona, bâtie par l'amiral du roi Roger. Il est probable que ces deux chapelles furent édifiées dans les premières années de la conquête par les artistes arabes et les Grecs du Bas-Empire. Rien de plus mystérieux, de plus charmant, de plus orné. — Je les admirais avec délices, je m'extasiais en face de l'œuvre ordonnée par nos pères ! les arceaux des voûtes, reposant sur des colonnes antiques pour la plupart, sont dans le style si gracieux de l'Alhambra ; les mosaïques cette fois ne sont pas insignifiantes, c'est de l'histoire. — Une entre autres représente un des seigneurs de cette époque, vêtu d'une tunique éclatante avec des bandes transversales au

justaucorps en forme de cuissards. C'est sur le mur de la chapelle royale à la porte Neuve que se trouve l'inscription en trois langues citée par moi dans la note à propos de l'abbé Ferrara.

L'ancienne douane et plusieurs autres églises attestent encore la beauté de l'art normand, à Palerme ; et les arcades d'un vieux pont, la Cuba et la mystérieuse Ziza, parlent aussi en faveur des anciens émirs. Comme ces deux casins ont quelque ressemblance, je me bornerai à décrire la Ziza.

C'est un petit château carré à deux étages, percé de fenêtres à ogives orientales édifié en tuf, doré par le soleil. Sa conservation est parfaite. Il est impossible de voir en ce genre un monument plus gracieux. A part quelques inscriptions espagnoles et l'écusson des Sandoval, auxquels le roi en fit présent, on croirait que la Ziza sert encore de retraite à quelque belle sarrasine. — La fontaine du portique laisse toujours échapper ses eaux limpides avec un doux murmure à travers la verdure d'une plante frêle, et leurs ondes

pressées viennent raviver sans cesse les éclatantes couleurs des mosaïques. Cette salle basse fut ornée autrefois de fresques qu'aujourd'hui on distingue à peine [1]. De jolies colonnettes soutiennent la voûte, et les chapiteaux étroits sont formés par des colombes amoureuses. J'ai remarqué avec attention une singularité qui se voit là; c'est une mosaïque sur fond d'or qui représente deux archers arabes décochant une flèche à un bel oiseau. L'art du mosaïciste était fort cultivé chez les Orientaux; mais comme l'Alcoran leur défend de reproduire l'emblème de l'homme, cette transgression de la loi m'a étrangement surpris. Peut-être est-ce l'œuvre des Normands? Mais pourquoi auraient-ils choisi de préférence une scène où figurent les Sarrasins leurs ennemis? — Voilà certes un thême bien large pour les antiquaires, et qui devra enrichir

[1] Ces fresques sont assez modernes et ne datent point des Normands, ainsi que le pense Saint-Non.

La seconde fille de l'émir s'appelait Cuba et non Tuba. M. de Forbin aura été induit en erreur. Voy. *Souvenirs de la Sicile.*

la littérature d'un grand nombre de volumes.

Les étages supérieurs n'ont de curieux que les fenêtres et les portes, enrichies à l'ogive de trèfles en relief superposés l'un sur l'autre à l'infini, comme on en voit dans l'Alhambra. C'est d'une bizarrerie des plus élégantes. La terrasse est couronnée par des créneaux non moins curieux que tout le reste, et du milieu s'élève l'éternelle coupole mauresque. Ah! que Palerme de ces créneaux est enchanteresse? c'est là qu'il faudrait vivre et mourir. Sur la terre on jouirait de la splendeur des cieux. Mais au milieu de ces riantes images, l'ame s'attriste en songeant qu'il y avait aussi une part réservée aux douleurs. On découvre un petit escalier qui aboutissait à des cachots étroits. Un d'eux renferme un four et des fourneaux destinés à faire rougir des instrumens de tortures. Cela serre le cœur; on se rappelle avec effroi la scène dramatique d'Ivanhoe, quand Front-de-Bœuf et les deux esclaves du templier s'apprêtent à torturer le malheureux juif Isaac.

Telle est la Ziza. Mais toute charmante qu'est cette demeure, elle est loin d'être *aussi curieuse que l'Alhambra*, réputation dont l'avait généreusement dotée l'aimable comte de Forbin; sans doute le poétique voyageur n'avait pas vu à cette époque la merveille de l'Andalousie, car il se serait gardé d'émettre un tel jugement.

Une inscription chaldéenne fut trouvée sous la domination normande dans les jardins de la Ziza. Guillaume II la fit traduire; en voici la substance:

Pendant qu'Isaac, fils d'Abraham, régnait dans la vallée de Damas, et qu'Ésaü, fils d'Isaac, gouvernait l'Idumée, un grand nombre d'Hébreux, suivis de plusieurs habitans de Damas et de la Phénicie, abordèrent sur cette île triangulaire, et choisirent leur habitation dans ce bel endroit auquel ils donnèrent le nom de *Panormus*.

Quoi qu'il en soit de cette inscription, je pense que la fondation de Palerme par une colonie grecque est bien plus probable.

Je goûtai un charme inexprimable au retour de la Ziza; la soirée était belle et pleine de calme et de fraîcheur; l'histoire de ce bon émir

qui avait fait bâtir un calata si élégant à sa fille ne sortait pas de mon esprit, et c'est sans doute cette cause qui me fit essayer de retracer l'origine de ce don et la poésie de ces vieux âges.

LA FILLE DE L'ÉMIR.

I

— Allons, mon enchanteresse, toi qui es plus brillante que les perles des mers, ma Ziza, ma fille, monte ton palefroi blanc qui piaffe et qui hennit sous la main de ton esclave. Il se révolte de rester inactif, semblable à nos guerriers qui veulent toujours combattre. — Vois comme le temps est superbe; c'est le premier jour de l'année qu'un soleil d'or apparaît aux cieux. Allons, ma lumière, que tes yeux me donnent un sourire, tes yeux noirs comme la nuit et dans lesquels scintillent les feux des étoiles ; abandonne au léger souffle qui rafraîchit l'air la gaze verte dont tu voiles ta beauté, ma Ziza indolente, et courons par la plaine avec nos coursiers rapides.

II

— Je suis Ab-Zadel, l'émir des Sarrasins de Sicile. Dieu qui est grand m'a donné le courage, mon père un sabre, ma mère une épouse, et cette épouse dans son amour t'a donnée à moi, Ziza. Que de richesses ! quel homme fut jamais plus heureux ? — Quand je reviens victorieux d'une guerre lointaine, chéri et respecté par mes braves, je te retrouve au Cassar toujours belle comme la péri du prophète, et plus aimante qu'une colombe. Viens, enfant de mon ame, fleur de ma pensée. — Esclave noir, prosterne-toi, incline ton front stupide dans la poussière, afin que ma fille se serve de ton corps pour monter sur son palefroi.

III

L'émir a dit. Une troupe de guerriers et d'esclaves foule les dalles des grandes cours de l'Al-Cassar. Ces hommes sont issus de cent peuplades diverses. Les uns sont venus de Bagdad et de Bassora,

pays de leurs pères; d'autres sont nés sur les bords enchanteurs de l'Ormus, et ceux là n'ont point quitté le vêtement national. Ils sont fiers et courageux comme les lions de leurs déserts. Ils ne respirent avec joie qu'au milieu des sanglantes mêlées, quand le cliquetis pressé des cimeterres annonce que le danger est grand. Les fils de l'Ormus sont les fidèles de l'émir.

IV

Omor et Garaga ont fourni leurs noirs Nubiens. En guerre ils combattent; la paix les fait redevenir esclaves. Toute cette multitude est parée d'étoffes éclatantes, de tuniques où ruisselle l'argent ciselé, l'or poli et l'éclat des pierreries; — car le luxe des vêtemens est une des conditions de bonheur de la vie sarrasine, — cela annonce qu'il y a de la poésie dans leur ame; car la poésie se révèle dans les choses les plus mesquines. Voyez le Scythe sauvage et le Russe des déserts, nul sentiment sublime n'exalte ces

brutes ; tout sent le barbare, leur pays n'a jamais eu de poètes. — En Orient, qui ne l'est pas.

V

La cavalcade est sortie de Palerme par la porte Africaine. Le peuple se pressant comme pour une fête splendide a salué par des cris de joie et d'enthousiasme la belle fille de l'émir. Elle est si belle, Ziza ! toutes les péri lui ont donné leur indolence, leur tendresse et leurs graces ; le prophète l'a bénie, et Allah l'a animée d'un souffle de bonté que rien n'égale. Son visage est aérien comme les songes dans l'oasis. Sa voix est harmonieuse et douce ainsi que les vibrations lointaines d'une cythare enchantée ; elle est venue sur la terre pour enivrer tous les Sarrasins, car quiconque voit les yeux de Ziza aime cette perle étincelante.

VI

Mais quel mortel favorisé sera digne de cette péri ? — Son père est l'émir Ab-Zadel. Elle n'a

jamais dormi qu'à l'ombre des tissus éclatans de Zinagiar, au murmure caressant des fraîches fontaines, dans un air embaumé des suaves parfums de l'atargul de Perse [1]. La femme dont l'ame fut bercée d'illusions célestes est difficile dans le choix de son amour, — et l'émir voudra que sa fille choisisse le plus beau et le plus brave. — Car Ab-Zadel a un cœur de père.

VII

Il croit plus en sa fille qu'à l'efficacité des prières qu'il récite sur les grains ambrés de son comboloio [2]. — C'est presque un crime pour un bon Musulman, jugez par là de sa tendresse. Il la garde sous ses yeux vigilans comme l'hirondelle garde ses petits sous ses longues ailes, emblêmes du deuil. Aussi la belle vierge, tant caressée et adorée, obtient-elle tout de l'émir. Si elle rêve de parures sans prix, de colliers, de voiles d'or, de merveilles, dût-on les aller cher-

[1] C'est l'essence de roses.

[2] Le Comboloio est le rosaire des Musulmans.

cher à Samarkand où à Beron dans la mer Arabique, faire la guerre aux Soudans ou aux chefs des grandes tribus, qu'importe à l'émir? — Ziza n'a-t-elle pas rêvé de merveilles, — et les rêves d'une femme ne sont-ils pas autant de désirs?

VIII

Ab-Zadel veut voir sans cesse sa belle enfant rieuse, — son front pur comme le ciel bleu de notre pays, — la délicieuse Syrie. Quand la nuit étend sur le soleil son manteau noir couvert de diamans, il fait venir dans la salle des Fontaines de jeunes danseuses de la mer Rouge, des musiciens de Damas; et quand ceux-là ont joué leur rôle, des poètes leur succèdent, des poètes qui récitent d'une voix pure les récits merveilleux des enfans du désert, ou qui racontent mystérieusement l'amour sublime et plein d'extase de Lalé, l'adorable fille du Diarbekir [1].

[1] Lalé signifie éclatante comme une tulipe.

IX

C'est ainsi que chaque nuit Ziza livre ses sens au sommeil, ce repos céleste pour les ames blessées. Alors dans les songes que cette vie voluptueuse engendre, elle s'élance dans le paradis pour y vivre de la vie de ses sœurs heureuses. Et quand l'heure du réveil est venue, elle ouvre lentement ses grands yeux noirs, elle sort nue de sa couche de vierge et va plonger voluptueusement son corps dans le bain rafraîchissant. Que n'est-il donné à l'homme de pouvoir se transformer soudainement en léger souffle, en fumée vaporeuse, ou d'animer le corps grossier d'une esclave? Les esclaves voient chaque jour les merveilles de la création.

X

Et quand ses vingt femmes ont tressé ses longs cheveux brillans, et l'ont parée de sa somptueuse tunique et de son voile semé de perles et d'émeraudes, Ab-Zadel vient lui donner le baiser pa-

ternel, l'admirer, l'adorer. — Alors son esclave de Nubie jette dans la cassolette d'or la poudre de myrrhe dont les nuages de fumée bleue sont si suaves, et lui, prenant des bouquets de fleurs, les donne à Ziza pour qu'elle les effeuille d'une main gracieuse; et la belle Sarrasine marche en folâtrant sur les roses, ne sachant pas que la tristesse existe, car le parfum des roses fait fuir les douleurs.

XI

Les vêtemens des Sarrasins étincelaient dans la plaine de Palerme ; la ville heureuse était loin. Ab-Zadel ordonna tout-à-coup à ses cavaliers de l'Ormus de demeurer à la dernière des grandes piles d'où s'échappent mille jets d'eaux limpides, invention arabe si utile dans les contrées brûlantes; et, faisant sentir le mors à son beau destrier, il conduit sa fille, guidé par un instinct infini de joie, d'orgueil et d'amour, jusqu'aux portes d'un délicieux calata.

XII

— Quelle est cette demeure enchantée, mon père, s'écrie Ziza, que chaque salle plonge dans l'admiration ! Que ces fontaines sont fraîches ! que ces eaux sont pures ! — Est-ce le palais ou les péri de notre ciel s'assemblent quand elles viennent visiter la terre? Que de richesses ! Comme ces jardins sont parsemés d'arbustes et de fleurs ! — Viens sur la terrasse, ma Ziza, dit le père. — Ah ! quelle merveille ! rien au monde ne l'égale. C'est plus beau que l'Al-Cassar. Voyez d'ici cette cité opulente qui semble endormie au bord de sa mer bleue. Voyez ces ondes divines qui viennent lentement mourir au rivage. Quel calme délicieux ! que les nuits doivent y être pleines de bonheur. Ah ! que ne donnerais-je pas pour y vivre ! — Qui donc possède cette oasis, mon père? — Ziza, dit l'émir en essuyant une larme de joie, Ziza, c'est ton palais d'été !

Nul voyageur ne doit quitter Palerme sans avoir visité la fameuse grotte de Sainte-Rosalie,

sur le mont Pellegrini. Mais cette montagne est bien rude à gravir par un soleil de juin ou de juillet, on achète chèrement l'admirable échappée de paysage sur la mer dans la direction de Tunis. Cet amas de rochers fut le dernier retranchement des Carthaginois lors de la première guerre punique : il est ardu, difficile d'accès; rien n'y croît, point de terre végétale; il n'y pousse que des lézards et des serpens. La grotte mérite une partie de ces fatigues, et l'on peut sacrifier l'autre partie à la grandeur des souvenirs. Ce sont des concessions à faire souvent dans les voyages historiques où tant de choses célèbres n'ont que de beaux noms!

Les mœurs de la haute société palermitaine sont aussi voluptueuses qu'à Messine; elles sont restées stationnaires depuis cinquante ans. Sous ce rapport, l'abbé de Saint-Non retrouverait la même ville toujours enchanteresse, toujours amoureuse — et presque libertine. Palerme est vraiment une ville de délices!

Quand viennent les vingt-trois heures (sept

heures moins un quart du soir), les deux grandes contrada de Palerme, Macqueda et le Cassaro[1], s'emplissent d'une multitude immense de voitures roulant avec la plus étonnante rapidité. C'est l'heure de la parure pour les dames : elles étalent tout leur luxe, elles mettent des robes de bal. Maintenant que l'Europe a la déplorable manie, depuis Amsterdam jusqu'à Péra, d'imiter les modes de Paris, il faut pénétrer jusque chez les Barbares pour trouver des costumes nationaux, encore commencent-ils à se dépouiller des lambeaux pittoresques que portaient leurs pères ; aussi comme la plupart de ces femmes se *mettent mal*, on ne retrouve pas dans leur parure ce charme, cette coquetterie de France, ce choix élégant et simple des couleurs, cet assemblage enfin qui donne la suprématie aux dames françaises. Non ; partout j'ai vu les femmes gênées, accoutrées de robes et de chapeaux

[1] De l'arabe AL CASSAR qui signifie palais. Quelques érudits pensent que dans cette belle rue se trouvait le palais de l'émir, et que le souvenir sarrasin aura été respecté.

rouges, jaunes ou bleus; toujours des étoffes tranchantes en harmonie avec le climat, si elles étaient drapées à l'antique ou taillées en courte et somptueuse basquine, mais ridicule au suprême degré avec notre misérable costume moderne, mesquin et désolant comme la politique du jour,—et, comme elle, si bien fait pour tuer l'art.

Les carrosses descendent par Macqueda à la marine où l'on vient jouir de la fraîcheur que la mer exhale le soir; c'est le rendez-vous général: on y cause dans l'ombre, on s'y donne des rendez-vous; mille intrigues s'y meuvent ou en surgissent; et vers la seconde heure de nuit, cette grève naguère si bruyante, si pleine, si encombrée, devient tout à coup déserte; les promeneurs regagnent Tolède, et les files d'équipages s'arrêtent devant les nombreuses caffetteries pour y savourer à bas prix les meilleurs sorbets du monde gourmet.

Alors vient l'heure de l'Opéra, fort mauvais à Palerme ainsi qu'à Messine; les poètes malheu-

reux, mourant de faim, couverts d'un habit noir montrant la corde et porteurs d'un manuscrit énorme dont ils débitent des tirades à tout passant, telles sont les vieilleries qui font toujours leurs délices. De Palerme à Messine, de Naples à Bologne et de Venise à Trieste, je n'ai vu que cela. Toute diversion se bornait à quelques plates traductions des vaudevilles de M. Scribe qui n'amusaient que médiocrement, et c'est chose facile à concevoir.

A minuit, après l'Opéra, on s'arrête à la sorbetterie et l'on va souper. — C'est alors l'heure du plaisir.

J'étais trop près de Carini, l'antique *Hyccara*, patrie de Laïs, détruite par Nicias, quatre siècles avant l'ère vulgaire, pour résister à la curiosité qui pousse les voyageurs de quelque savoir à visiter le berceau de la plus belle et de la plus célèbre des courtisanes. En général, je ne suis pas très-amoureux des souvenirs si simples : un mince fragment de bas-relief où l'on distingue encore les traces d'un ciseau savant a plus de prix à

mes yeux que la plaine de Mineo ou les champs désolés qui furent témoins de la sanglante bataille de Cannes. Cette Laïs, qui vit à ses pieds et dans son *venerium* les plus grands hommes de la Grèce, alla se faire assassiner par les femmes thessaliennes jalouses de ses charmes, quoiqu'elle eût cinquante ans. Ce fut, disent les historiens, dans un temple de Vénus qu'on lui fit expier sa beauté fatale, la première année de la cent-dixième Olympiade. On lui éleva des monumens et un tombeau sur les bords du Penée où se trouvait gravée cette épitaphe :

> La Grèce est forcée de pleurer la mort de cette Laïs aussi belle que les déesses qui disputèrent le prix de la beauté. Fille de l'amour, elle fit la gloire de Corinthe, sa patrie [1], et, dans ces champs thessaliens, elle n'a eu qu'un sépulcre, lorsqu'on lui devait des autels.

[1] Laïs fut emmenée captive si jeune, que le poète et même beaucoup de ses contemporains la croyaient Corinthienne. Écoutons Plutarque : « A la fin il se retira à Catagne, n'ayant fait autre exploit, sinon qu'il prit Hyccara qui estoit une méchante petite ville de Barbares, d'où on dit qu'estoit native la courtisanne Laïs, et qu'estant encore lors jeune garse, elle y fut vendue entre les autres prisonniers, et depuis portée au Péloponèse. » (PLUT. *Vie de Nicias, trad. de Jacques Amyot.*)

J'avais alors pour compagnon d'excursion un bon et noble général suédois, curieux comme une Flamande, et qui me tourmenta durant trois jours afin que nous allions visiter le palais du vieux fou de prince Palagonia à la Bagaria ; j'accédai à voir les centaines de monstres sculptés dont ce cerveau malade emplissait ses cours et ses galeries ; mais je renvoie le lecteur à Brydone qui a bien voulu décrire longuement cette folie, ou à l'abbé de Saint-Non qui a complaisamment répété sa description.

Nous gravîmes la montagne pour voir les ruines de Solente. Un tombeau fort simple s'offrit à nos yeux ; puis des souterrains, des pavés de mosaïques oubliés dans les vignes ; et les colonnes brisées de deux temples doriques. — Ce fut tout.

Je ne me rassasiais pas de Palerme ; j'allais chaque jour au musée, à la bibliothèque dans laquelle j'aurais dû rester six mois ; mais je n'avais pas de mission du gouvernement, et mon voyage devait être bien grand encore.

Je parcourus dans son entier la belle vallée ; je visitai tous les couvens. La position de celui de *Saint-Cyr* qui domine la plaine des Oliviers et le môle de Palerme m'enchanta. Je le fus beaucoup moins de celui de *Santa Maria di Gesu* dans lequel sont conservés les cadavres des moines. Sur le bord du chemin tout parsemé de lauriers roses on aperçoit dans une salle basse une longue file de religieux au visage bitumineux et desséché, retenus à la muraille par une corde, ce qui les fait ressembler à des pendus ; — d'autres sont couchés dans de longs cercueils sur lesquels on jette continuellement des fleurs : c'est horrible à voir. Un certain padre Francesco faisait depuis cinquante ans les honneurs de ce lieu aux étrangers ; un de mes amis, qui s'était lié assez étroitement avec lui, fit une absence de deux ans, revint à Palerme et courut à la salle des morts du couvent dont il était grand admirateur. Un autre religieux servait alors de *cicérone* à deux Anglais, et mon ami de demander padre Francesco. — Il est là, repartit le moine,

vous le verrez tout-à-l'heure. — Mais, reprit mon ami après quelques instans, je voudrais embrasser le bon père, ne m'avez-vous pas dit qu'il était ici. — Ici, sans doute, repartit le capucin sans aucune émotion; tenez, le voilà derrière vous. C'était un affreux cadavre tanné qui lui tendait les bras! — Il me semble que l'ame est plus recueillie et plus triste sur la poussière d'une tombe!...

A quelque distance de cette retraite de la mort est la fameuse grotte des hyppopotames fossiles et une naumachie romaine. La grotte n'est connue de la science que depuis un petit nombre d'années; c'est une excavation d'environ cinquante pieds de profondeur aux voûtes de laquelle on remarque de curieuses couches de fossiles; il y en a une grande quantité. La plupart de ces ossemens sont noirs, et quelques uns que j'ai rapportés sont lourds et résonnent comme du métal; d'autres sont poreux et légers ainsi que des scories de volcans. Cette grotte est à cinquante pieds d'élévation dans une montagne à pic; elle

a été découverte à la suite d'un éboulement. A quelle cause assigner une si grande réunion d'ossemens dans ce lieu? — Voilà comme Dieu a voulu quelquefois faire sentir aux hommes leur impuissance en mettant en défaut la philosophie et la plus haute science.

Quoi qu'en dise le duc Serra di Falco, savant Palermitain, la naumachie, malgré ses grandes briques, n'est pas *romaine;* la coupe des voûtes se rapproche de l'ogive, et certes cette architecture était inconnue au grand peuple. Houël, qui voyageait dans le dernier siècle, dit que les trois arcades qui restent sont restaurées en très-grande partie, et je n'hésite pas à me ranger de l'avis du vieux voyageur artiste.

Intérieur de la Sicile.

—

Je fus forcé de quitter Palerme au moment où se faisaient les préparatifs de la Sainte-Rosalie, fête si célèbre, et je partis seul pour Ségeste et Trapani, décidé à entreprendre, malgré les exhortations de plusieurs personnes, un voyage complet dans l'intérieur de la Sicile. J'étais dans un carrosse assez mesquin, en compagnie de deux jeunes barons de Mazzara. Nous eûmes bientôt

laissé derrière nous la bourgade de Montréral, et à quelque distance la vallée enchanteresse recommença, ayant pour limites un fond de montagnes superbes. Ensuite nous entrâmes dans une gorge profonde et sillonnée de ravins dominant de longues plaines qui ont quelque ressemblance avec celles de l'Etrurie, quand on arrive en vue de Cortone. Une petite ville d'origine grecque, Parthenico, est assise au milieu de ce beau pays d'une fertilité immense; mais malgré tant d'avantages qui devraient assurer le bonheur aux habitans, une misère inouie se trahissait de toutes parts.

Nous ne trouvâmes point d'hôtellerie à Parthenico. Un méchant *fondaco*, horrible, dégoûtant, plein de vermine, servit à héberger nos chevaux; et bon gré, mal gré, tout en payant fort cher, il fallut nous contenter d'une grande chambre dans laquelle on nous servit des œufs et l'éternel macaroni, seuls alimens que peuvent espérer les étrangers dans ce pays.

La halte dura deux heures à mon grand dé-

plaisir, et nous repartîmes à travers la plaine par une route bordée d'une multitude innombrable d'aloès en fleurs. Cette route offrait des sites infiniment pittoresques. Tantôt c'étaient de petites collines légèrement boisées, dominant un long espace couvert de moissons dorées qui se prolongeaient jusqu'au fond du beau golfe de Castel-à-Mare ; et d'autres fois le passage se resserrait tout à coup entre des vallées profondes, et dès que nous avions atteint la cime des hautes collines, il nous était possible de distinguer une partie des plages dentelées du golfe, dans la direction du promontoire *Dell'uomo morte* — de l'homme mort.

Nous arrivâmes dans l'après-dînée à Alcamo.

Alcamo vu du chemin de Parthenico offre complètement l'aspect d'une ville d'Orient, comme Aigues-Mortes, en Provence, et plus strictement encore ; nulle maison ne s'élève en dehors de ses murailles flanquées de hauts donjons carrés. A l'extrémité de la ville, du côté du levant, est un champ de quelque étendue où croissent une mul-

titude de beaux cyprès ; — ce qui annonce la cité des morts du peuple oriental.

Alcamo fut fondé par les Sarrasins dès le premières années de leur domination en Sicile Quelques historiens attribuent cette fondation à l'émir Halcam, Alcamah ou Abd-Alcamah, guerrier farouche qui détruisit Sélinunte et fit broyer ses plus courageux habitans dans des mortiers d'airain. J'arrivai dans cette ville un jour de fête et je pus me convaincre que le goût de la somptuosité pour les fêtes religieuses n'était pas seulement concentré dans Messine ou dans Palerme. Une espèce de propylée fort élevé avait été construit sur un chariot mouvant, avec un luxe inoui de dorures, d'étoffes éclatantes, de broderies, de candelabres argentés : la patrone de la ville, plus grande que nature, était placée au milieu des colonnes, et le peuple promenait par les rues cet échafaudage étonnant.

Le costume des femmes d'Alcamo est moresque. Elles s'enveloppent dans un large et long manteau noir de soie ou de serge, formant une

infinité de plis flottans. De la main gauche elles le serrent finement à la taille, et de la droite elles le croisent au-dessus de la bouche, afin qu'on ne puisse voir que leurs yeux qui sont singulièrement brillans et beaux. J'ai aussi vu quelques femmes qui ont des manteaux blanchâtres; ce sont pour la plupart les jeunes filles d'un certain rang, ou les femmes qui vont faire des visites familières : mais là, comme en Égypte et dans presque tout l'Orient, le manteau noir est celui de la haute étiquette.

Je me croyais de nouveau sur les rivages de Syrie, dans les lieux où jadis furent Antioche et Laodicée.

Je visitai les monastères et les églises, et je cherchai vainement dans celle des Zoccolanti le tableau de Frà Angelo di Fiesole, dont parle M. de Forbin, trop sévère assurément, sur la situation pittoresque de la ville sarrasine. Au milieu d'Alcamo, on voit un donjon carré d'une belle architecture moresque, à machicoulis à double ogive; singularité curieuse que je n'ai jamais re-

trouvée ; et l'intérieur de ce donjon mérite aussi d'être visité, quoiqu'il ait subi à diverses reprises de grands changemens qui l'ont en partie dépossédé de son aspect original.

Le soir, au coucher du soleil, j'arrivai à Calatafimi, petite ville bâtie sur le sommet d'une montagne tronquée qui domine une assez grande étendue de pays. Il y a là un tableau de genre pour un peintre ; des inscriptions grecques conservées dans le massif des maisons pour désespérer les antiquaires ; de très-jolies femmes non voilées pour distraire le rare voyageur ; une mauvaise hôtellerie ; et, à quatre milles, le célèbre temple de Ségeste.

Mes barons de Mazzara m'avaient abandonné : je me disposai dès la pointe du jour à partir seul pour visiter les ruines de la rivale de Sélinunte. Nul chemin n'existant dans ces contrées, j'allai au hasard, bien déterminé d'avance à gravir les montagnes ou à traverser les *fleuves* à la nage, presque toujours des fleuves pour rire. A peine eus-je marché un mille, que j'aperçus à une

grande distance, entre deux crêtes de collines grises, la blanche colonnade du temple de Cérès éclairée par les premiers rayons du soleil. Je m'arrêtai un instant, l'ame pleine de bonheur et d'enthousiasme; j'interrogeai mes souvenirs : en voyant cette grande masse debout dans un désert, je me rappelai les infortunes qui avaient assailli cette cité malheureuse; et je continuai ma route avec des désirs infinis.

J'étais parti de Calatafimi avant le lever de ma locandière, n'ayant pour toute provision qu'un petit pain noir; la vue d'un verger couvert de citronniers, d'orangers et de grenadiers, me fit songer que mon excursion pouvant être longue, quelques uns de ces beaux fruits me seraient de la plus grande nécessité. J'escaladai un mur contigu à celui du verger, et j'allai heurter à la porte de ce manoir du désert. Un jeune pâtre vint aussitôt m'ouvrir, et la maîtresse du verger, une jolie fille de seize à dix-sept ans, me demanda ce que je désirais.—Quelques oranges et un limon, repartis-je, signorina, car je vais visiter Ségeste: il

y a plus loin que je ne croyais, et je suis parti de la cité, comme à mon ordinaire, sans provision aucune.

Elle se mit à sourire, me disant que tout ce qu'elle possédait était à mon plaisir, — *a vostro piacere, signore forestiere.* Puis elle envoya le pâtre me choisir les meilleurs et les plus beaux fruits, m'offrit du pain blanc et je ne sais quoi encore; mais je me contentai des produits végétaux. Je n'oublierai jamais le visage de cette jeune fille : ses traits avaient une suavité d'expression, une candeur et une douceur délicieuse; rien chez elle n'annonçait une orientale. Sa petite taille, son visage rond et légèrement rosé, ses yeux bleus et ses cheveux cendrés rehaussés par une broche à grosses boules et un réseau d'or, tout cela, joint à son maintien plein de modestie et de naïveté, semblait avoir été créé pour le pinceau flamand de Gérard Dow. — Quand j'atteignis ma bourse, j'épiai ses regards, et je la vis rougir; mais elle redevint bientôt charmante et rieuse en voyant que ma pièce d'argent était destinée au

pâtre et non à elle. Je la remerciai plus expressivement des yeux et du geste que de la parole; car je n'étais pas maître ès-arts en la langue sicilienne, et je m'éloignai heureux et triste à la fois, en songeant au sort de cette belle jeune fille, de cette fleur brillante éclose au soleil du désert, et que ce même soleil fanerait sans doute bien vite!...

Je descendis par un chemin rapide et pierreux qui conduit au fond de la vallée qu'arrose une rivière. Elle est guéable par bonheur; mais néanmoins il est nécessaire de se mouiller les pieds pour parvenir jusqu'à ce vallon immense couvert de chardons et de cailloux, jusqu'à cette affreuse solitude où fut Ségeste.

Un long amphithéâtre couvert de petites pierres roulées et de mince débris, nulle assise, nul fragment qui annonce la main de l'homme, tel est l'aspect de ce champ désolé que domine la grande colonnade du temple, cette autre pyramide du désert. Là, tout est surprise et tristesse. Je m'interrogeais en silence et je me disais: Que son

devenus les restes de la cité détruite? On peut avoir enlevé les colonnes des édifices, les frontons; mais les grands blocs de marbre et de granit qui formaient leur base, qui les a déplacés? Balbeck et Palmyre ont des monceaux de ruines; Agrigente a ses temples nombreux, ses murs et ses tombeaux; Sélinunte est pavée de dalles et de masses de pierres; la seule Ségeste n'a que son temple et quelques degrés informes de son théâtre. Là rien n'atteste qu'il y eut une cité opulente, *la sœur de Rome.* Où donc fut ce temple de Diane qui renfermait cette statue si célèbre, d'abord enlevée par les Carthaginois, puis rendue à son sanctuaire après la prise de Carthage par Scipion l'Africain, et volée de nouveau par l'infame Verrès? Où donc sont les ruines du grand palais de ce préteur abominable, et la maison de cette riche Lamia, femme noble, dont les esclaves fabriquèrent durant trois années des tapis de pourpre pour le concussionnaire Verrès si fort imité dans les temps modernes? Tout s'est effacé! Le temple est désert, triste, et d'un ton gris, se

détachant sur une montagne aride. Si l'on n'apercevait pas à quelque distance une masure misérable et l'éternelle inscription : FERDINANDI, REGIS AUGUSTISSIMI, PROVIDENTIA RESTITUIT ANNO MDCCLXXXVIII, on croirait que les mortels ne l'on pas visité depuis que les dieux l'ont abandonné [1].

A propos de l'inscription que je viens de transcrire, j'avoue que rien ne m'a semblé plus mesquin, plus ridicule, plus misérable, *plus napolitain* ! — Chaque monument grec de la Sicile l'a subie cette inscription écrite par des pygmées, pour la pierre la plus mince replacée à un fronton, pour une poignée de stuc jetée dans la crevasse d'une colonne, pour deux pieds de terre enlevée de dessus les degrés ou aux parois des assises.

[1] Cette inscription pompeuse, mise en lettres de bronze, sur une longue plaque de marbre blanc, a été faite en mémoire de la restauration de ce temple, restauration très-petite qui consiste en quelques pierres du fronton qui ont été replacées; mais la couleur de ce morceau moderne fait l'effet d'une tache sur ce monument, et détruit entièrement l'harmonie du coup d'œil, du moins de ce côté.

(AUGUSTE DE SAYVE. *Voy. en Sicile.*)

Agrigente n'a pas été épargnée, ni Syracuse, ni Palerme, ni Messine, ni Enna: temples grecs, romains, sarrasins ou chrétiens, ont subi le nom d'un Ferdinand, quand par décence on s'était dispensé d'y écrire les noms glorieux d'Archimède, de Charondas, de Marcellus, de Cicéron, d'El-Zadel ou du comte Roger !

Je demeurai long-temps à me reposer à l'ombre de l'immense colonnade, méditant, à demi effrayé, dans cette solitude sauvage, et n'interrompant parfois cette méditation que pour tirer quelques coups de pistolet sur une multitude d'oiseaux d'Afrique aux plus belles couleurs, qui criaient dans les entablemens. Puis, après avoir dessiné rapidement ce temple, je déjeûnai, et ma joie fut plus vive en mangeant mon pain noir et les oranges de la jolie fille dans ce lieu désolé que si j'eusse été en compagnie nombreuse au café Anglais.

Je revins à Calatafimi par un sentier à peine tracé dans les montagnes, et non moins infesté de longs serpens noirs que les abords de Ségeste.

Ces affreux reptiles étaient en si grand nombre que je fus obligé de ramasser des pierres et d'en jeter continuellement devant moi dans les chardons, afin de les écarter, de me priver de leur vue et de ne pas entendre leurs sifflemens. Houël, dans une de ses lettres, dit qu'il faillit mourir de la morsure d'un de ces serpens, et c'est sans doute à sa frayeur qu'on doit attribuer les erreurs de la route qu'il suppose de Ségeste à Calatafimi.

Au temps de Charles d'Anjou, un seul Français, à Calatafimi, échappa ainsi que ceux qui se réfugièrent à Sperlinga, lors de l'horrible massacre des Vêpres Siciliennes. Guillaume des Porcellets, seigneur de Beaucaire, dut son salut à sa haute probité, à la noblesse de son cœur et à la douceur avec laquelle il avait traité les Siciliens durant son gouvernement: ses compatriotes furent sauvés par les Sperlinganais qui leur ouvrirent les portes de leur ville. On lit encore sur la porte du château fort :

Quod Siculis placuit, sola Sperlinga negavit.

Je repris le chemin si triste qui conduit à Trapani. — Quelquefois on voit de grands horizons, et tantôt ce sont des vallons incultes au bas desquels s'écoule un filet d'eau âcre et brûlante dans le lit desséché d'un torrent. Suivant l'expression de M. de Forbin, rien ne ressemble plus à la Palestine que ces campagnes abandonnées; et l'élégant voyageur n'a jamais rien écrit de plus vrai.

Trapani, l'antique *Drepanum,* est une ville maritime assez fortifiée, où l'on remarque quelques édifices élégans; mais elle est surtout célèbre par le voisinage du mont Eryx, et, dans les âges modernes, par la beauté de ses femmes qui n'ont d'autres rivales en maintien gracieux que celles de Lentini. Elles ont des traits d'une pureté infinie; et j'avoue que je ne partage nullement l'opinion des voyageurs qui accusent leur long manteau noir. Si ces belles insulaires consentent à vous accorder un sourire ou *la faveur de la robe,* leur main gauche laisse flotter la capuche de soie; et, saisissant aussitôt ce manteau *accusé,* elles l'ouvrent afin de se mieux draper, et font

voir au favorisé les plus belles épaules, les plus délicieuses gorges qu'on puisse imaginer. — Cela dure un instant, mais quel attrait! quel attrait au milieu d'un peuple jaloux jusqu'à la férocité!

Il y a une foule d'artistes à Trapani, qui travaillent le corail, l'ivoire, l'albâtre et la coquille de l'Inde. C'est un habitant de cette ville, nommé Typa, qui retrouva dans le moyen-âge ce dernier art si justement apprécié des Grecs et des Latins; mais là j'ai trouvé, en général, une perfection moins grande dans ces petits ouvrages que dans les travaux des *ouvriers* de Rome. A Trapani, tous, ou presque tous, burinent d'une manière miraculeuse; c'est achevé comme les tableaux de Miéris ou de Gérard Dow, comme les gravures anglaises de Harding; mais une grande analogie existe entre leurs sculptures et les gravures anglaises : c'est délicieux d'aspect, mais ce n'est pas dessiné.

J'allai visiter le mont Eryx, aujourd'hui *San-Giuliano*, célèbre dans l'antiquité par son fameux temple de Vénus Erycine dont il ne reste

plus que quelques débris de colonnes de granit d'Egypte et des ruines insignifiantes. Virgile, par d'admirables vers, a célébré ces lieux où Aceste reçut son héros. C'est aussi à Trapani, selon le divin poète, que mourut Anchise.

Cette partie de la Sicile est fort près de l'Afrique dont on voit les côtes dans les beaux jours. Elle n'a guère que ses souvenirs antiques et sa population féminine, ce qui est au reste passablement attrayant. Mais à San-Giuliano les mœurs sont si austères, les portes si bien clauses, les fenêtres si bien grillées, que les capucins, seuls entre tous les hommes, peuvent voir tout s'aplanir devant eux. — Il est vrai que les capucins de ce pays sont d'une humanité admirable et d'une complaisance inouie pour leur prochain.

La mer de Trapanie est parsemée d'îles dont quelques unes furent très-fameuses dans l'antiquité : celles de Saint-Pantaléon, entr'autres, où les Carthaginois s'étaient retranchés quand Denys le tyran vint assiéger leur ville de Motya.

Cette île se trouvait autrefois jointe au continent de Sicile; mais les Africains, pour la rendre imprenable, coupèrent l'isthme qui fut rétabli par Denys avec des charpentes, et c'est grace à ces travaux qu'il dut son triomphe.

Je me remis en route le long de la mer pour aller à Marsalla, l'antique et délicieuse Lylibée. Cinq années les Romains l'assiégèrent : elle leur coûta un fleuve de sang et des sommes énormes; mais c'était le port le plus sûr et le plus rapproché de Carthage dont ils méditaient la ruine. Et eût-il dû coûter un million de citoyens à la république, la république l'aurait sacrifié pour en obtenir la possession. Lutatius la leur livra par une victoire. Scipion l'Africain y appareilla ses navires lorsqu'il partit pour aller combattre Hannon, général Carthaginois, et Syphax, roi des Numides. Mais les Carthaginois se vengèrent, et Lylibée fut à demi ruinée dans les guerres puniques. — Elle végéta misérablement, jusqu'au jour où les Sarrasins la relevèrent en lui donnant ce nom de Marsalla, qui signifie dans leur langue :

PORT DE DIEU. Les Normands, qui voulaient se fonder une haute puissance, l'agrandirent, la fortifièrent, ainsi qu'un grand nombre de leurs villes maritimes; mais, dans le seizième siècle, don Juan d'Autriche, se trouvant dans l'impossibilité de la défendre, combla son port, et aida par cet acte de désespoir à la consommation de sa ruine.

Quelques vestiges insignifians apparaissent au bord de la mer, et, de ces palais somptueux qui lui avaient fait donner l'épithète de RIANTE, il ne reste que poussière; et l'ame est profondément attristée en face de cette nature si empreinte de désolation quand on songe aux grands souvenirs de l'antiquité.

Il me tardait de voir les ruines de Sélinunte, cette superbe colonie de Mégare, aujourd'hui si oubliée, aujourd'hui appelée *I piglieri dei Giganti*, ou tout simplement la *Torre dei Pulci*. Une tour de garde s'élève sur la plage et recèle deux ou trois misérables habitans qui veillent je ne sais à quoi, car depuis notre conquête de

l'Algérie les corsaires barbaresques sont morts.

Je ne parlerai ni de Mazzara, ni de Campo-Bello, d'où les Sélinuntins tiraient leurs énormes colonnes : tout cela n'excite qu'un médiocre intérêt. J'arrive à Sélinunte.

Cette ville, d'après les probabilités les plus certaines, fut fondée par une colonie de Mégariens, 651 ans avant Jésus-Christ. Assise au bord de la mer sur des collines d'une pente très-douce arrosées par deux fleuves, le Modion et le Belice, il était facile à un peuple grandiose et industrieux d'en faire une cité admirable. Les ruines qui restent des six temples attestent des idées gigantesques, surtout celles des trois édifices les plus rapprochés de la mer : pour en donner une juste idée, les cannelures des colonnes sont assez larges pour qu'un homme puisse s'y coucher, et il y a tel fût de colonne renversé dont le diamètre est aussi élevé qu'un homme à cheval.

Plus loin, ce sont des piliers debout encore et entourés de fragmens de colonnes, d'entablemens ruinés bizarrement et ressemblant à ces

frontispices composés à grand'peine d'imagination par des artistes. — Là, il n'y a vraiment qu'à copier. C'était un merveilleux modèle pour moi, mauvais apprenti dessinateur, peintre tout à coup improvisé par le titre pompeusement artiste de mon passeport et aussi par la nécessité. — Je m'assis sur une pierre et je dessinai; mais la chaleur devint bientôt tellement insupportable et la réverbération de la lumière si vive et si éblouissante que je retombai à demi aveugle, comme je l'avais été quelques mois auparavant.

Cela me frappa d'une mortelle tristesse au milieu de ces ruines déjà si tristes; je me désespérais, je cherchais l'ombre, et j'errais dans les décombres l'œil terne, brûlant, et ne distinguant plus que des masses de pierre à travers un brouillard jaunâtre.

Malgré la douleur et l'inquiétude qui m'accablaient, je parcourus longuement ces ruines, et je ne peux que répéter ici ce qu'ont dit avant moi plusieurs savans voyageurs : que les grandes masses des temples de Sélinunte n'ont pu être

ainsi détruites que par un violent tremblement de terre, car ces bases énormes étaient de nature à défier les siècles et la main des Barbares. Cependant c'est un fait avéré de l'histoire que Sélinunte fut assiégée et prise par Annibal, et que sa soldatesque effrenée, terrible, avide de pillage, détruisit en peu d'heures cette ville admirable si fière de ses richesses, de ses monumens et de sa civilisation. Xénophon, dans Hélicon, et Diodore, attribuent la destruction des temples à Annibal; mais il est probable que ces deux historiens étaient animés d'une haine terrible contre l'implacable ennemi de Rome et le conquérant de la Sicile, et qu'ils avaient à cœur de le rendre plus barbare encore qu'il ne l'était aux yeux de la postérité.

Je m'éloignai de ces ruines désolées, et je me dirigeai sur Salemi par une bourgade appelée Castel-Veterano, bâtie sur les restes de l'antique Entella, si l'on en croit l'itinéraire d'Antonin. Mais Fazella de Sciacca, le plus célèbre historien moderne de la Sicile, le conteste fort, et

place Entella dans l'île la plus rapprochée de Marsalla. Comme cela nous est parfaitement égal, passons.

Je ne m'arrêtai qu'une heure ou deux à Castel-Veterano, le temps nécessaire pour voir une belle statue de Gagini qui se trouve dans le dôme, pour goûter le vin, aussi bon que celui de Marsalla, et pour voir des physionomies d'un aspect sauvage et dur, capables d'effrayer une ame d'une assez bonne trempe.

Je me remis en route pour Salemi en compagnie d'un pauvre diable de marchand de la côte: il faisait une chaleur tout africaine ; pas un souffle d'air, pas une palme d'ombre. Mon jeune guide ouvrait la marche, perché sur une haute mule avec mon bagage; le marchand et moi suivions, tous deux fort tristes. — Cet homme était ruiné. — Moi j'étais presque aveugle. Le muletier du marchand allait à pied, et quelquefois grimpait derrière cet homme. C'était une bien méchante caravane.

Le marchand ne cessait de crier contre les

moines et les prêtres, chose bien usée; et cet homme, qui avait toute sa vie vendu de la soude, pérorait comme un enragé Voltairien de province. Selon lui les moines et les prêtres faisaient tout le mal, ce qui peut être vrai quelque part, mais non en Sicile, où ils sont à la tête du mouvement révolutionnaire avec les nobles pour affranchir leur pays. J'essayai de lui faire comprendre que le mal venait du gouvernement napolitain; qu'il ferait mieux de prêcher l'insurrection à main armée et de seconder les prêtres qu'il accusait : il me regarda de travers à plusieurs reprises et grommela des paroles à voix basse; puis il resta long-temps sans m'adresser un seul mot, et quand il recommença ce fut pour me questionner sur Naples qu'il semblait connaître mieux que moi. Ce fut à mon tour à le regarder de travers; et après un mur examen, je conclus en souriant que c'était probablement quelque Napolitain déguisé.

Alors je ne l'écoutai plus, et je sautai à bas de ma mule pour examiner des morceaux de sé-

lénite qui brillaient d'un très-vif éclat aux rayons du soleil : il y en avait des roches immenses, mais il me fallut bientôt renoncer à cet examen scientifique et mettre sur mes yeux un mouchoir de soie tant je souffrais; j'avais la rétine de l'œil dilatée d'une manière effrayante, et je voyais à peine à me conduire quand nous arrivâmes à Salemi.

Je m'abandonnai malgré moi à un violent désespoir. Qu'on se figure la position d'un Français isolé au milieu de ces peuples à demi barbares, comprenant et parlant à peine leur idiome mutilé, marchant avec un seul guide, et frappé d'une cécité instantanée : vingt fois je songeai à m'en revenir à Palerme afin de m'embarquer pour la France, vingt fois j'eus des idées plus désespérées encore.... Il me semblait, dans cette nuit de mortelles angoisses, que j'étais devenu complètement aveugle; j'ouvrais les yeux et je ne voyais pas; je me roulais en pleurant comme une femme sur mon grabat brûlant; je priais, je gémissais, et je finis par m'endormir.

Le repos me fit grand bien, et ce mieux me rassura. J'étais néanmoins toujours assez malade; et comme je savais que Sciacca était une ville maritime célèbre par ses eaux thermales, qu'il devait nécessairement y avoir quelque médecin passable, je pris un nouveau guide, un bon et brave paysan, et le lendemain, avant le lever du soleil, nous nous dirigeâmes par l'intérieur des montagnes.

Nous marchâmes plusieurs heures sans prononcer une parole. C'eût été difficile d'ailleurs; car je ne comprenais rien au patois de cet homme, et je n'ai pas l'habitude ni le vouloir de parler beaucoup. — Quand je vois de grands horizons se dérouler sous mes yeux, je les contemple avec une avidité excessive, j'en saisis les nuances variées, les accidens de terrain; j'admire la poésie des lignes grandioses, et cela dans un silence solennel: voilà pourquoi j'abhorre et je hais les cicéroni, ce hideux insecte qui s'incruste jusque dans les chairs du voyageur; — cet animal immonde dont l'Italie pullule!

Après avoir cheminé bien long-temps à travers des prairies couvertes d'herbes et de roseaux, nous atteignîmes une haute crête de montagnes qui surplombait un vaste paysage ; je m'arrêtai sur cette crête pour en jouir. Vers le sud, à une distance infinie, Salemi apparaissait encore sur sa colline foncée, comme une flaque de neige oubliée sur une roche grise : — c'étaient des ondulations de collines et de prairies à l'infini ; des champs d'une terre vierge et inféconde faute de culture. — Nulle fleur n'étalait aux yeux son calice éclatant et embaumé, nul arbre n'élevait vers le ciel sa tête verte et chargée d'ombre. — Parfois on distinguait quelques sillons de blés jaunis, perdus au milieu de ce désert verdâtre comme des paillettes d'or dans le sable noir d'un fleuve desséché. — Et le soleil africain inondait d'une lumière éblouissante cette immensité imposante, mais triste ; grandiose, mais désolée. Et de l'autre côté, suspendue au flanc d'une colline blanchâtre, la petite bourgade de Calatrasi étincelait comme si tous ses toits eussent été recouverts

d'ardoises ou de plaques d'étain. Pas une ame dans une étendue de pays de dix heures de marche, pas un cri pour éveiller les plaintes des échos. Rien que de la terre et du soleil, et un faible filet d'eau tombant du sommet d'un roc dans un bassin grossier, pour désaltérer le voyageur qui rarement s'aventure à travers ce beau désert.

Nous arrivâmes vers le milieu du jour dans une pauvre ville appelée Ibidine, bâtie sur le revers d'une montagne brûlée par le soleil. Mon guide n'était jamais venu dans ce pays : nous fûmes forcés de parcourir en entier ses trois rues principales afin de découvrir un fondaco ; mais après de longues recherches le bienheureux écriteau n'apparaissait point. — Ces recherches me donnèrent le loisir de bien connaître Ibidine et ses habitans, car j'avais cent individus de tout âge et de tout sexe à ma suite, m'adressant des signes infiniment expressifs, qui selon leur coutume devaient suppléer à la parole, et semblaient des yeux convoiter singulièrement ma valise superbe, historiée en cuir rouge et jaune; une futilité toute napolitaine.

Ce qui me parut digne de remarque au milieu de cette misère inouie, c'est que là les maisons sont ornées de fenêtres, superfluité selon les Siciliens. Le criant impôt Destrem, si lourd en France, n'emplirait guère les coffres du gouvernement sous le ciel africain; en Sicile, les gens riches le paieraient seuls. Cependant la pauvre cité d'Ibidine a des fenêtres, et la plupart sont ornées d'arabesques sculptées avec un goût exquis. D'où cet art est-il venu chez ces sauvages? Dans les temps antiques quelque artiste grec vint-il se réfugier dans ces montagnes, et le souvenir de son art s'est-il transmis d'âge en âge? Qui sait si le cisèlement de l'arabesque ne fait pas partie à Ibidine de l'apprentissage du *muratore?* — Mais quand on voit l'aspect général de ce pays, cela semble aussi curieux qu'étrange.

Nous trouvâmes enfin un fondaco. J'étais exténué de faim, de soif et de fatigue: j'entrai dans une salle où se promenaient gravement des poules avec leur coq, des porcs, des chats, des chiens, un âne et des chèvres; je ne compte pas une foule

d'autres insectes non moins incommodes qui y pullulaient. Cela ne ressemblait pas mal, je crois, à l'arche de Noé. En d'autres circonstances je serais remonté sur ma mule; mais nous avions encore dix heures de marche, et la faim nous persécutait.

Voici à peu près le dialogue qui s'établit entre moi et la maîtresse du fondaco, une petite vieille, ridée, sale comme une rue de Paris, maussade, criarde et bossue.

— Préparez-moi à dîner, bonne femme, lui dis-je; je veux de la viande rôtie et du macaroni.

— Je n'ai rien de tout cela, seigneur étranger.

— Nous trouverons autre chose, répliquai-je; mais d'abord servez-nous du vin et de l'eau, car mon guide et moi nous mourons de soif.

— Je n'ai pas de vin, seigneur; mais *il bambino* (l'enfant) est allé au bas de la montagne chercher de l'eau.

— Vous avez au moins du pain, m'écriai-je impatienté.

— Je n'ai rien.

Mon pauvre muletier tournait de grands yeux ébahis et ne s'amusait pas prodigieusement.

— Ah ! çà, la vieille, on doit manger dans votre pays.— Eh bien, puisque l'on mange, il doit y avoir du pain et du vin.

— *Sicuramente* ! fit-elle.

Je ne comprenais pas encore que ce mot de la langue des montagnes voulût dire *sûrement ;* mais je le devinai au mouvement de la vieille bossue, et je la priai d'aller me chercher du pain et du vin, lui disant que je me chargeais de pourvoir au reste du dîner.

— Alors donnez-moi de l'argent, me dit-elle.

Jugez par là de la splendeur de mon hôtellerie. La maîtresse du gîte des voyageurs n'avait pas un tari pour acheter du pain, ou bien la méfiance a engendré cette coutume bizarre. Tout n'était pas fini avec ma gracieuse fée. Je lui donnai un ducat ; elle parla bas au bambino en lui remettant la pièce bienheureuse qu'il fit sauter deux ou trois fois, avec la dextérité d'un malin singe, jusqu'au faîte de roseaux prodigalement

chargés de toiles d'araignée, et, descendant l'escalier avec une rapidité prodigieuse, nous le vîmes presque aussitôt reparaître avec un énorme pain brûlant, et derrière lui accourait aussi une jeune et laide fille échevelée portant trois œufs dans une corbeille. On ne pouvait espérer rien de plus.

Tout cela me rassurait fort médiocrement et n'enthousiasmait guère mon paysan. Alors, sans rien dire, je me levai et mis la main sur une poule noire qui becquetait l'orge de nos mules ; j'atteignis mon couteau corse pour lui couper le cou ; mais le malencontreux volatile se mit à pousser des cris épouvantables, *il bambino* beugla, l'âne aussi, les chiens et les chèvres, et la petite bossue accourut vers moi les yeux étincelans et criant plus fort elle seule que tous les animaux réunis de son arche de Noé — C'était vraiment joli.

— *Forestiere!* Étranger, rendez-moi ma poule. De quoi vous avisez-vous? Vouloir tuer ma plus belle poule, dans ma maison, et pour la

manger un vendredi ! Oui, étranger, c'est aujourd'hui vendredi et c'est une fête de l'église.

—Je ne suis ni juif ni hérétique, bonne femme; mais aujourd'hui et dans un lieu pareil cela m'est parfaitement égal.

Elle se signa : je lui offris de payer sa poule ce qu'elle voudrait; mais la superstition l'emporta sur la cupidité, je ne pus rien obtenir, et mon guide et moi nous dînâmes... avec trois œufs, c'est-à-dire mon paysan dîna, car le pain était bouillant, le vin vaseux et tiède, l'eau bonne à faire du thé.

Quand la vieille vit que je ne mangeais pas, elle se pencha vers il bambino, et bambino de courir vite, d'appeler dans la campagne Jacopo, Joanne, Joannini, Philippo, Marietta, Antonino, puis de réveiller *il padre Luigi*, Borromeo, Grégorio, que sais-je, tous les saints du calendrier de Sicile. En un instant, le père, le grand-père, les frères, la sœur, la tante, les cousins, les voisins, furent présens là avec les autres animaux de l'arche, et chacun de se séparer le pain de mes

deniers, et de boire la vase jaunâtre pompeusement nommée *vino di Marsalla.*

Si je n'avais pas eu une faim dévorante, cette scène grotesque m'aurait fait rire, mais j'avais les dents longues, la bouche desséchée, et nulle provision pour apaiser ces tourmens. J'aurais payé une orange des Baléares un ducat.

Ce n'est pas tout ; — j'avais nourri un tiers de la population *raisonnable*, bipède et quadrupède de la bourgade; je donnai à mon paysan l'ordre du départ, ce qui fit que la vieille bossue se leva, compta sur ses doigts et me dit gravement :

— Seigneur étranger, vous me devez encore tant pour le feu ; — les œufs avaient été rôtis avec une poignée de paille ramassée dans le chemin selon la coutume: — tant pour ma peine, et enfin tant pour avoir logé dans ma chambre.

Ce dernier impôt me sembla curieux, et, de ce jour, dans chaque *locanda* ou *fondaco* de l'intérieur de la Sicile, il m'a toujours fallu le payer. Je vis bien cette fois que j'étais tombé dans un vrai

coupe-gorge ; et jetant encore deux ou trois taris à ma vieille fée, je m'estimai heureux de ne pas avoir été forcé d'accepter son hospitalité pour la nuit.

Mon honnête paysan m'ayant demandé combien de taris m'étaient revenus sur mon ducat s'écria, d'un ton lamentable qui me fit rire en connaissant la vérité :

— *Sangue di Christo ; sono dei birbanti, Excelenza !*

— *Sicuramente.*

Et, remontant l'un et l'autre sur notre bucéphale respectif, nous nous dirigeâmes par de grandes plaines vers Santa Margarita, escortés par *il bambino* qui réclamait un tari pour son eau chaude payée six fois plus cher que le muscat de Syracuse.

Hélas! de quelle profonde tristesse l'ame n'est-elle pas abreuvée quand on chemine à travers ces plaines immenses et ces ondulations de montagnes recouvertes par vingt pieds de terre vé-

gétale, que le soc du laboureur ne creuse plus depuis dix siècles ? De distance en distance, l'aridité du désert est rompue par la tête élancée d'un aloès ou la masse épaisse d'une haie de nopals; voilà tout. Quelquefois, des herbes hautes de trois pieds, dans lesquelles s'élèvent des fleurs éclatantes, s'agitent sous un coup de vent comme les flots d'un lac; d'autres fois, et c'est le plus souvent, elles restent paisibles, se desséchant dans le silence aux rayons d'un soleil de feu, et n'agitent plus leur tige frêle qu'au glissement rapide des grands serpens noirs qui fuient à l'approche du voyageur. — Partout c'est le calme des tombeaux !... Cependant il fut des temps où ce canton produisait quinze cent mille boisseaux de froment, encore étaient-ce des temps de misères infinies, des temps où le peuple de Sicile mourait sous le faix de sa peine, sous la brutalité infame des appariteurs de Verrès et d'Apronius, des esclaves de Vénus qui prélevaient des dimes, absorbant la récolte pour en reverser le produit dans les coffres du questeur qui les pro-

diguait à des femmes perdues, à des comédiennes, à des courtisanes, à Tertia et à Pippa! [1]

Eh bien! aujourd'hui, sous le gouvernement si moral de Ferdinand, c'est pire que sous la questure de Verrès, cet abominable voleur! Lui s'était contenté de décimer les laboureurs et de les appauvrir : dans les temps modernes, le manque de protection, de civilisation et de bonnes lois ont fait plus; il n'y a plus de laboureurs, le pays se dépeuple, et les champs sont déserts.

Si c'est être révolutionnaire que de désirer le bonheur des peuples, le bonheur de tous, la prospérité des arts, les grandes charges pour les hommes de talens éminens, n'importe la condition de laquelle ils soient sortis, alors je suis révolutionnaire, quoique je flétrisse les factions et les haines politiques du fond de mon ame! Je n'aime pas à dire des paroles amères; mais est-il possible de rester calme en face de l'incurie barbare du gouvernement napolitain? Le sang ne

[1] Cicer. in Verrem.

brûle-t-il pas les veines? La menace n'est-elle pas sans cesse à la bouche, et la main sur la garde de l'épée pour conspuer et frapper ce gouvernement? — La Sicile a peu ou point de routes; ce ne sont que sentiers misérables, l'hiver impraticables, l'été désolés; les muletiers seuls ont le privilége d'exploiter l'intérieur de ce beau pays; qu'on juge par là de la pénurie qui y règne. Les habitans de Catane voulant commencer la régénération de leur patrie se sont cotisés, et à grand'peine ont réuni quelque cent mille ducats pour faire une route; eh bien, le gouvernement de Naples *n'a pas voulu donner son autorisation,* parce que sans doute ce serait frayer un chemin à la civilisation; il n'a pas voulu, mais il leur a demandé à emprunter cet argent qui a été nettement refusé, et qui le sera toujours; car le Verrès couronné n'a pas de cohortes romaines à son service, et les Siciliens ne sont pas hommes à se laisser complètement dépouiller par les Napolitains.

Le manque de routes et de sentiers fit que mon

paysan s'égara. Nous cheminâmes long-temps au hasard, et nous aperçumes enfin, à une très-grande distance, un village bâti sur le sommet d'une colline. La soif me tourmentait, et mon malheureux bucéphale ralentissait de plus en plus sa marche, déjà bien lente : je l'encourageai de la voix et de l'éperon, et, quand nous entrâmes dans ce village, nous ne trouvâmes que des masures en ruines, une affreuse solitude, une tristesse désespérante ; — il était abandonné.

Nous repartîmes à demi consternés ; le soleil s'abaissait rapidement, et nous marchions encore dans le désert, — toujours le désert! Oh ! les tourmens de la soif sous le ciel africain sont horribles! Nous errâmes long-temps ainsi au hasard, jusqu'à ce que, fatigué des éternelles indécisions de mon guide, je lui ordonnai de marcher droit dans la direction de la mer. Là, j'étais sûr au moins de trouver quelques masures de pêcheurs, du poisson et un gîte pour la nuit qui s'approchait.

Bientôt nous arrivâmes dans un bassin légèrement creusé, d'une circonférence de quatre à

cinq milles : le sol était complètement plane et jonché d'une grande multitude de pierres, et de débris. Cela me frappa vivement, et je sautai à terre. J'examinai ; j'allai vers les plus gros monceaux de pierres, je crus distinguer des fondations; ce n'était pas des bancs de galets, je pus m'en convaincre : je redoublai d'ardeur dans mes recherches et je découvris enfin des restes de frises, d'entablemens sculptés ; et plus loin, plus loin, enfoncée à demi dans la terre sous l'herbe et les chardons bleus, une jambe d'homme en marbre blanc !...

Là, dans les beaux âges de la Grèce, là, sans doute, quelque ville avait existé ; — peut être fut-elle célèbre, ou peut-être demeura-t-elle ignorée jusqu'aux temps des guerres puniques, où les Carthaginois la ravagèrent comme ils firent de Sélinunte.

Oh ! comme je regrettais de ne pouvoir emporter cette jambe colossale ! C'eût été pour moi comme un glorieux trophée ! comme les sphinx de granit rose déterrés au désert égyptien par

l'aventurier Belzoni. Mais nos rosses n'étaient pas assez fortes et succombaient déjà sous le faix de leurs cavaliers, il fallut laisser là le fragment de marbre et se contenter d'un mince débris de frise. Si quelque voyageur se hasarde un jour dans ces longues marches, il pourra retrouver ce bassin de ruines; il doit être à dix ou douze milles de Sélinunte, à cinq ou six de la mer, et à l'extrémité ouest des petites montagnes qui bornent les plaines de Sciacca.

Nous trouvâmes une source à quelque distance, dont l'eau était d'une fraîcheur et d'une pureté admirables; elle sortait avec avarice des flancs d'une montagne crayeuse, et cette eau s'allait perdre dans une petite rivière très-éloignée, et tout cet espace était couvert d'une haie épaisse de grands lauriers roses chargés de fleurs. Oh! que je fus heureux de trouver une végétation aussi splendide au milieu de la plus désespérante aridité! C'était pour moi comme l'éclair dans la nuit profonde, les consolations et l'amour d'une femme adorée au sein d'une amère douleur, des

combats sans fin d'une existence poignante, maladive et embarrassée; — comme la pensée de Dieu dans le doute.

La vue de la petite rivière ne me causa pas une moindre joie. Dans les contrées comme la Sicile où l'eau est assez rare, les hommes s'établissent toujours au bord de chaque fleuve ou de chaque ruisseau; cela me fit songer que nous ne tarderions pas à rencontrer des habitations: nous remontâmes le cours de la rivière, et, après avoir cheminé encore près de deux milles, nous aperçumes quelques maisonnettes, et je demandai l'hospitalité à un métayer.

Cet homme me reçut froidement et me demanda si j'étais Napolitain; sur ma réponse, il prit un air moins sauvage et me dit d'entrer. Sa vieille femme ridée, jaunie et décrépite quoiqu'elle n'eût pas cinquante ans, et une petite fille de dix ans me regardaient avec une curiosité extrême et mêlée d'une certaine crainte. Mon manteau gris et mes guêtres de chasseur mettaient surtout la petitesse de leur pensée à la

torture; et, quand elles se furent un peu familiarisées avec ma présence, elles ne cessèrent de pousser des exclamations sur ma *témérité* à venir de si loin seulement *pour voir*. — Il était évident que ces bonnes gens n'avaient guère vu d'étrangers venir troubler la solitude de leur ravin.

Le métayer me salua du titre de *noble seigneur* et me traita comme tel, ce qui démontre assez leur respect pour l'aristocratie. La femme servit un énorme plat de macaroni : je fus placé au haut bout de la table, et ces bonnes gens voulurent, sans que je pusse les en empêcher, rester à quelque distance : le métayer ne permit pas à mon guide de s'asseoir à la table commune. La fierté des anciens laboureurs siciliens dont beaucoup étaient des Grecs nobles, ainsi que le dit Cicéron dans ses Verrines, s'était peut-être perpétuée d'âge en âge, et le muletier lui semblait d'une condition trop vulgaire.

Malgré la lassitude dont j'étais accablé, je ne pus goûter un instant de repos; la vermine pul-

lulait chez mon hôte, et l'heure du départ arriva au moment où j'allais céder au sommeil.

Le métayer vint nous conduire jusqu'au sentier qui aboutissait au chemin de Sciacca, et après quelques heures de marche au milieu d'un pays charmant, tout parsemé de bois clairs de grenadiers, de pistachiers, de figuiers et de chênes verts rabougris, je vis se dessiner, sur le sommet d'une montagne en forme de tombeau triangulaire, l'antique ville des Thermes de Sélinus, — la moderne cité sarrasine de Sciacca.

Cette ville est bâtie sur des rochers escarpés qui dominent la mer au fond d'une petite anse qui ne peut recevoir dans ses eaux que des felouques et des spéronares. La ville a conservé ses anciens remparts, et les maisons de la partie basse sont toutes crénelées, à cause des corsaires barbaresques qui désolaient cette côte, leur voisine. Il semble probable que les Aragonais remirent Sciacca en état de défense, car les trois portes et quelques parties des remparts sont couvertes d'écussons espagnols.

Un énorme donjon domine cette ville et semble vouloir perpétuer long-temps encore le souvenir des sanglantes rivalités des deux maisons de Luni et de Péralto. Sous Martin-le-Jeune, vers 1404, une noble et belle héritière fut recherchée par deux jeunes seigneurs d'une haute naissance, Giacomo Péralto et Attale de Luni ; le roi favorisant Luni, comme lui d'origine espagnole, Luni fut préféré, et le désespoir et la rage s'emparèrent du cœur de Péralto. Ce fut une haine mortelle, une imitation en miniature des Gibelins et des Guelfes, — la querelle des Montecchi et des Capuletti. — Ces deux rivaux léguèrent à leurs fils les haines qu'ils avaient héritées de leurs pères et qui divisaient Sciacca et toute la Sicile. On empoisonnait, on assassinait l'ennemi qui avait insulté votre fille et brûlé votre habitation : on s'attaquait au milieu des processions ; le saint sacrement méconnu devenait le témoin des combats les plus sanglans. Tout cela dura jusqu'au XVI^e^ siècle. Ces deux familles couvertes de crimes furent enfin exilées, lorsque le gouverne-

ment prit assez de force pour arrêter les guerres féodales en réunissant aux domaines de la couronne les biens de ses grands vassaux[1].

Bien que Sciacca soit une ville de dix à douze mille ames, qu'elle ait beaucoup d'églises et de couvens, et des sources d'eaux sulfureuses, elle ne possède pas une hôtellerie. Un misérable fondaco pour les muletiers du pays existe à la marine dans une maison moresque, et les voyageurs n'ont d'autre ressource que la modeste petite chambre d'un tailleur. Ce fut là qu'on me conduisit.

L'extérieur n'était pas tentateur : je reculai, en disant à mon guide de me conduire dans un couvent; mais le tailleur accourut et me pria de si bonne grace que je me laissai persuader. Sa figure me parut naïve et honnête ; et, comme j'étais toujours malade, je n'eus pas lieu de me repentir d'être resté, car cet homme me prodigua des soins infinis. Il m'apporta son livre de po-

[1] Comte de Forbin, *Souvenirs de Sicile.*

lice qui servait aussi d'album, et je pus me convaincre que les voyageurs visitent rarement Sciacca, car les deux derniers noms dataient de dix mois ; c'étaient ceux d'un prince russe et d'un capitaine anglais.

Cette ville était renommée pour ses délices parmi les Grecs. On y accourait du Péloponèse, de l'Eubée et de toute la Sicile, dans la belle saison, pour prendre les eaux thermales, se guérir de maladies réelles ou simulées. C'était, comme à propos de tant de thermes de nos jours, un lieu délicieux propice aux plaisirs.

Selon Diodore, ce fut Dédale qui découvrit la vertu des bains sulfureux de la montagne de San-Calogero : les Romains édifièrent pour ces sources un bâtiment somptueux dans la partie basse de Sciacca, dont il existe encore un petit pan de mur sur lequel on remarque une inscription latine, qui retrace l'origine de sa fondation et le nom de ses modernes restaurateurs. Les grottes de la montagne ressemblent à toutes les grottes du monde; seulement, dans celles-là, on est capable

d'y étouffer si l'on veut y rester quelques minutes.

Un matin que j'étais à me promener dans le faubourg qui mène vers Agrigente, je traversai une rue encombrée de vases de terre pétris dans la forme antique et gracieuse de l'amphore ; j'entrai dans les vastes et malheureuses fabriques, et j'en vis de toutes sortes. Quelques uns me parurent infiniment curieux, et Sciacca, si célèbre chez les anciens par la perfection de ses poteries, a droit encore à cette célébrité chez les modernes. C'était de Sciacca et de Géla que venaient ces beaux vases peints qui faisaient l'orgueil de la Grèce et de l'Italie, et que les amateurs nomment improprement *vases étrusques*. J'ai vu à Cortone de véritables coupes étrusques, et certes elles n'offrent nulle ressemblance avec les amphores de Thermes ; elles sont noires pour la plupart, et les contours sont ornés d'innombrables petites figures en relief. Quant aux poteries modernes de Sciacca, elles sont faites d'une terre blanchâtre et légère, poreuse, et ont la

propriété de rafraîchir l'eau mieux encore peut-être que les al-carazas d'Espagne ou les bardaques égyptiennes de Kéné.

Je ne pouvais me défendre d'un profond sentiment de tristesse en parcourant les rues étroites de Sciacca, en visitant ses nombreuses églises. L'incurie et la barbarie des hommes ont tout gâté ou tout détruit. A chaque pas je voyais des maisons sarrasines et normandes d'une élégance remarquable, dégradées, lézardées, en ruines, faute d'avoir jeté une poignée de stuc ou replacé une pierre brisée. De frêles colonnettes en marbre blanc séparent les fenêtres ogiviques; eh bien, chaque jour on les retire ou on les brise pour le plaisir de les retirer et de les briser. Il y avait une maison appelée *la Stéropinta*, superbe, belle comme aux temps des Arabes; eh bien, pour économiser quelques ducats, on a pris les tuiles du toit pour en couvrir la cabane d'un portier. — Dans ce pays, où le froid ne se fait jamais sentir, j'aurais laissé mon portier dormir

à la belle étoile et j'aurais conservé un monument charmant.

Le tyran Agathocle naquit à Sciacca d'un potier de terre. Son père, ayant su par la sibylle que cet enfant causerait un jour la ruine de son pays, le dévoua à la mort ; mais sa femme sauva cette chère progéniture et la fit adopter à son époux long-temps après. Agathocle, en effet, devint tyran de Syracuse, ruina Ségeste et couvrit de ruines les rivages de la poétique Sicile.

Les belles églises normandes de Sciacca n'ont plus que de légères parties de leur ancienne splendeur : on a détruit les nefs, les flèches, les façades, pour remplacer le style du moyen-âge par ce style misérable qui florissait dans les deux derniers siècles; et de cette admirable basilique tant vantée, bâtie par Juliette, fille du roi Roger, il ne reste plus que l'abside et quelques fenêtres à demi *embellies* depuis peu d'années.

Les Sciaccais sont peu civilisés, et nulle part je n'ai vu les femmes en si petit nombre. En vain ai-je parcouru leur ville durant plusieurs

jours, je n'en ai pas rencontré une qui fût présentable. C'était pour la plupart des femmes de mariniers, et cela me fit penser que celles du *beau monde* étaient recluses, selon l'usage antique de la Sicile. Cependant celles qu'on rencontre sont en général plus vêtues qu'à Palerme, quoique les mœurs doivent être aussi peu sévères; car en allant me baigner dans la montagne, je trouvai un jour une compagnie de femmes et de jeunes filles qui s'ébattaient toutes nues au soleil sur le bord de la source, et qui me regardèrent passer sans fuir ni même pousser des cris, d'où je conclus que les mœurs n'étaient pas très farouches. — Il est vrai aussi que cela pouvait être de l'ingénuité ou de l'ignorance de la part d'un peuple aussi peu avancé en civilisation.

Les mariniers de ces grèves sont aussi cupides que leurs voisins de la côte d'Afrique. Ce sont presque des pirates, et malheur au navire que la tempête jette l'hiver sur leurs rochers! Un jour que je me baignais dans la mer, je ne m'aperçus pas de la grande distance que j'avais parcourue,

et, comme je nage faiblement, quand je voulus revenir mes bras m'abandonnèrent; je résistai long-temps et je criai de toutes mes forces en implorant du secours de quelques pêcheurs que j'apercevais au loin; ils virent ma détresse, entendirent mes cris, et me laissèrent me noyer à la volonté de Dieu... et des flots. — Le désespoir me redonna quelque vigueur; puis je perdis la tête, je bus fortement de cette eau si belle, mais si salée et si âcre, et je ne sais qui me sauva (Dieu sans doute); mais quand je repris mes esprits, j'étais étendu sur le sable, baigné à chaque instant par les vagues qui se succédaient avec assez de violence. — Pour l'appât de vêtemens bien simples et de quelques piastres, ces misérables laissent périr un homme!

J'allai de Sciacca faire une petite excursion dans les montagnes situées au nord; je vis quelques grottes peu curieuses, un pays infiniment pittoresque, mais nu, désolé, misérable. Partout je rencontrais de grands horizons, des montagnes violettes, aux crêtes déchirées, habitées par

quelques pauvres métayers qui se bornent à cultiver un champ étroit, embelli par des amandiers, des orangers et des pistachiers; mais jamais je ne découvris un site riant, un paysage qui respirât la joie. Dans ces contrées, tout annonce le malheur.

Je parvins jusqu'à un pays peu curieux, nommé, je crois, Villa-Franca; j'y séjournai une heure, assailli par la curiosité des indigènes, de véritables sauvages, qui disaient en parlant de moi : *E un Turco.* Et je regagnai Sciacca, d'où je partis au milieu de la nuit pour continuer ma route vers la célèbre Agrigente.

Quoique le pays commençât à devenir difficile, je marchais toujours avec un seul guide, sans *campieri* [1], abandonnant mon salut au bon vouloir de la Providence. Nous cotoyâmes longtemps le rivage, et le soleil se leva splendide au

[1] Les *campieri* sont des espèces de gardes vêtus de bleu que les voyageurs prennent à leur solde pour les garantir des voleurs ; ces hommes marchent ordinairement à l'avant et à l'arrière de la caravane, montés sur des mules, ayant une longue escopette posée en travers sur leur selle.

milieu de grands nuages bizarres dans la mer de Grèce; ce fut un spectacle enchanteur; j'étais heureux; et, dans un complet isolement, l'homme se pénètre et respire davantage devant ces pages sublimes que la nature ne lui déroule que lorsqu'il est mêlé à la foule qui crie sans cesse et ne veut pas voir.

Nous quittâmes la plage afin de nous rapprocher de Calata-Bellota, petite ville bâtie sur les flancs d'une montagne dont le sommet ressemble à des stalactites étincelantes. C'était fort curieux sous les rayons du soleil. A quelque distance, entre deux collines rapprochées, un vieux château moresque étalait sa masse imposante où l'on pouvait compter debout encore onze tours et donjons carrés; je n'avais jusqu'alors rien vu en ce genre d'aussi étonnant.

Nous traversâmes une foule de petites rivières — des fleuves, en style d'*itinérateur* italien — l'*Isturus*, le *Camicus* et celui des Platanes, mais les beaux arbres qui lui donnèrent leur nom ne baignent point leurs pieds dans ses ondes vaseu-

ses et jaunâtres. Les pays qu'il arrose sont d'une grande fertilité; mais la plupart restent en friche, et nul arbre n'élance son feuillage au-dessus de ces plaines désolées.

Sur le revers du Campo-Bianco s'élevait la célèbre ville d'Héraclée, mais aujourd'hui la place même n'existe plus, la mer a rongé le pied de la falaise, et ce qu'il restait de ruines s'est écroulé dans les flots.

Une grande chaîne de collines de marbre blanc, d'albâtre, de rochers noirs étincelans de mica, s'alongeait dans une gorge de montagnes que nous parcourûmes long-temps; et vers le milieu du jour nous arrivâmes à Monte-Allegro-Nuovo, les habitans ayant abandonné leur vieille ville située sur le sommet d'une montagne voisine.

Nous regagnâmes bientôt les grandes plaines: nous traversâmes une bourgade considérable, mais regorgeant de misère; les femmes, les jeunes filles, les enfans, les vieillards, tous étaient demi nus, tout cela se vautrait à l'ombre

dans les rues tortueuses de leur pays. — Il me fut impossible d'en comprendre le nom quand j'interrogeai un de ces malheureux. — Je m'échappai bien vite, et, après quelques heures de marche, nous arrivâmes sur la grève de la mer. Nous cotoyâmes long-temps de grandes falaises crayeuses, dévorées par le soleil, et déjà j'apercevais à l'horizon les hautes collines bleues sur lesquelles s'élevait autrefois Agrigente la merveilleuse.

Oh! il m'est impossible de décrire tout l'enthousiasme qui s'éleva dans mon ame en voyant ce pays si célèbre et baigné par cette mer si calme et si belle! — J'avais oublié le temps présent pour me reporter dans les âges écoulés! C'était pour moi la Grèce, la vieille Grèce homérique avec ses poètes, ses artistes, ses héros et tout son cortége de grands hommes! — Epicharme et Pythagore, Démotélès et Zénon d'Elée avaient foulé sous leurs pas ces rivages solitaires; leurs voix sublimes avaient enseigné de sublimes leçons aux peuples : Phidias et Zeuxis avaient

orné de leurs chefs-d'œuvre le temple de Jupiter Atabyr : Sophocle, l'orateur, avait fait retentir sa grande voix sur le col de Minerve; et, dans des temps de douleur, Alcibiade y avait fait triompher ses armes.

Quelle ame resterait froide en évoquant de pareils souvenirs! Comme la pensée dévore l'espace pour interroger ce sol tant de fois baigné de pleurs et de sang, parsemé de tombeaux, jonché de débris, couvert de longues colonnades! Ah! c'est là que se révèle au fond du cœur une poésie noble et sainte; c'est là qu'on peut s'écrier avec le Lacédémonien Archas : — Marchons avec un recueillement solennel sur cette terre, car elle fut arrosée par le sang des héros : les dieux l'habitèrent, les mortels leur élevèrent des temples et ils y furent adorés.

J'arrivai enfin à la *marina di Girgenti*, l'antique EMPORIUM AGRIGENTINORUM; une tour carrée protége ce petit port dans lequel j'aperçus des parencelles, des spéronares et une mauvaise brigantine : il y régnait quelque activité, grace à

deux ou trois bâtimens de soufre demandés par un négociant de Salonique. D'énormes monceaux de ces produits étaient accumulés sur le quai, et le pays n'a guère d'autres ressources commerciale.

Il nous restait encore quatre grands milles de marche pour arriver à Girgenti. Nous gravîmes une montagne par une route superbe, mais solitaire; et après une heure, au coucher du soleil, Agrigente apparut toute blanche sur la colline qu'avait autrefois occupée la citadelle bâtie par Dédale; et vers la droite dans la direction de l'Eubée, les deux temples de Junon et de la Concorde étalaient, dans une plaine enchanteresse bordée par la mer de Grèce, leurs vastes colonnades dorées....

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

DU PREMIER VOLUME.

—

Le but du voyageur.	3
La rivière de Gênes.	17
Gênes.	33
Naples.	75
Herculanum, le Vésuve et Pompéi.	105
Salerne, Pœstum et Caprée.	155
Mer de Sicile, Archipel éolien, la côte d'Afrique et la Sicile.	169
Messine.	185
Palerme.	275
Intérieur de la Sicile.	319